N° 438 — Tome CXVII 16 Septembre 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

R. DE BURY, HENRI CLOUZOT, HENRY-D. DAVRAY,
LÉON DEFFOUX, MARTHE DEFOSSE DE LIBERMONT, LOUIS DUMUR,
ÉMILE LALOY, PHILÉAS LEBESGUE, CHARLES MERKI,
PAUL MORISSE, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE, EDMOND PILON,
ISABELLE RIMBAUD, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 438. — 16 SEPTEMBRE 1916

HENRY-D. DAVRAY	*L'Œuvre et le Prestige de Lord Kitchener*	193
EMILE LALOY	*Guillaume II et la Guerre : Les Débuts diplomatiques de Guillaume II.*	223
MARTHE DEFOSSE DE LIBERMONT	*De Leysin*, poèmes	243
H. CLOUZOT	*Pour un art industriel moderne*	248
A. VAN GENNEP	*Le Mécanisme de l'Organisation* (V-X, fin)	261
EDMOND PILON	*La Guerre et les Mille et une Nuits*	281
LÉON DEFFOUX	*A propos du « Journal des Goncourt »*	289
ISABELLE RIMBAUD	*Dans les remous de la bataille (Des Ardennes à Paris par Reims)* (fin)	298

REVUE DE LA QUINZAINE

GEORGES PALANTE	*Philosophie*	321
CHARLES MERKI	*Archéologie, Voyages*	329
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes*	333
R. DE BURY	*Les Journaux*	337
PHILÉAS LEBESGUE	*Lettres portugaises*	343
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	346
DIVERS	*A l'Etranger :*	
	Suisse (Louis Dumur)	364
	A travers la Presse (Paul Morisse)	370
MERCVRE	*Publications récentes*	376
—	*Echos*	377

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

CAMILLE BLOCH, Libraire

146, Boulevard Saint-Germain — **PARIS**

Achète au comptant

et aux meilleurs prix

TOUS LIVRES ANCIENS ET MODERNES

RARES, SINGULIERS OU CURIEUX

LIVRES A FIGURES SUR BOIS

LIVRES ILLUSTRÉS DES XVIII^e^ ET XIX^e^ SIÈCLES

§

ÉDITIONS ORIGINALES

D'AUTEURS :

ROMANTIQUES,

PARNASSIENS,

RÉALISTES,

SYMBOLISTES,

DÉCADENTS,

CONTEMPORAINS,

POÈTES, ROMANCIERS,

DRAMATURGES, CRITIQUES, PHILOSOPHES.

Pour les lots importants, se rend en Province, frais à sa charge

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyl Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Colfé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes..... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Geurdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube

Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal..... 3 50

André Gide

Oscar Wilde..... 1 »

Prétextes. *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75

Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50

La Culture des Idées..... 3.50

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75

Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50

Epilogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50

Esthétique de la langue française..... 3.50

Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50

Le IIe Livre des Masques.. 3.50

Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50

Pendant l'Orage..... 2 »

Le Problème du Style..... 3.50

Promenades littéraires (I).. 3.50

Promenades littéraires (II).. 3.50

Promenades littéraires (III) 3.50

Promenades littéraires (IV) 3.50

Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin..... 3.50

Laïcadio Hearn

Le Japon..... 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent..... 3.50

Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos

Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Émile Magne

L'Esthétique des Villes.. » 3.50

Madame de Chatillon..... 3.50

Madame de la Suze..... 3.50

Madame de Villedieu..... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50

Scarron et son milieu..... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo

Les Corsaires..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau

Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.7

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair

Jules Laforgue..... 2.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs..... 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset..... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton..... 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol..... 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval..... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot..... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge..... 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne..... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature..... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis..... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques..... 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV..... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps..... 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques..... 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens..... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde..... 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française..... 1 »
Figures et Caractères..... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages..... 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz..... 3.50

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..... 1.50
Une Saison en Enfer..... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol..... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens..... 3.50
Sésame et les Lys..... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis..... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant..... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond..... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon..... 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier..... 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires..... 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol..... 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol..... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol..... 7 »
Le Cénacle de la Muse Française..... 3.50
Delphine Gay..... 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe..... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville..... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol..... 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain..... 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui..... 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine..... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio earn..... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise..... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs.....

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal..... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e série)..... 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique..... 3.50
Le Théâtre Libre..... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile..... 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.. .... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve... .... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Viglé-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896..... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny..... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis..... 3.50

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain..... 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique..... 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue

L'ŒUVRE ET LE PRESTIGE

DE

LORD KITCHENER

—

La fin tragique de Lord Kitchener plongea l'Angleterre dans la stupeur. La nouvelle fut connue à Londres pendant l'heure du déjeuner. Brusquement, à tous les étages du club où je me trouvais, la rumeur se transmit sans qu'on y crût. Bientôt, dans le grand vestibule, devant le tableau où l'on affiche les dépêches, la cohue des membres se presse en silence. Ceux des derniers rangs interrogent à voix basse ceux qui sont devant eux : « Est-ce vrai ? » Leur ton laisse deviner une anxiété poignante. « Lisez tout haut ! » crie mon voisin que sa taille ne favorise pas. Une voix s'élève : « ... J'ai le profond regret d'annoncer que le vaisseau de Sa Majesté *Hampshire*, avec Lord Kitchener et son Etat-Major à bord, a été coulé hier soir vers huit heures, à l'ouest des Iles Orcades, par une mine ou par une torpille... »

Il n'est plus permis de douter : le télégramme est officiel ; il émane du Commandant en chef de la Grande Flotte et c'est le Secrétaire de l'Amirauté qui le communique. Chacun contient son émotion et l'on échange de brèves syllabes : « *Sad news !... Too sudden... What a tragic end !* » Malgré cette volonté de ne rien manifester, les traits sont bouleversés, et, si les langues se taisent, les visages sont éloquents. Chez certains même, on surprend, dans le regard qui cherche un regard ami comme l'appel d'une sympathie, l'espoir d'un allè-

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset..... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton..... 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol..... 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval..... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot..... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge..... 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne..... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature..... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis..... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques..... 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV..... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps..... 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques..... 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens..... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde..... 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française..... 1 »
Figures et Caractères..... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages..... 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz..... 3.50

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
Une Saison en Enfer..... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol..... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens..... 3.50
Sésame et les Lys..... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis..... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant..... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond..... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon..... 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier..... 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires..... 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol..... 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol..... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol..... 7 »
Le Cénacle de la Muse Française..... 3.50
Delphine Gay..... 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe..... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville..... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol..... 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain..... 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui..... 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine..... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio earn..... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise..... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs..... .

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal..... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e série)..... 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Teï-San
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique..... 3.50
Le Théâtre Libre..... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile..... 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.. .... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve... .... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps,.. 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896..... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny..... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis..... 3.50

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain..... 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique..... 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue

L'ŒUVRE ET LE PRESTIGE

DE

LORD KITCHENER

—

La fin tragique de Lord Kitchener plongea l'Angleterre dans la stupeur. La nouvelle fut connue à Londres pendant l'heure du déjeuner. Brusquement, à tous les étages du club où je me trouvais, la rumeur se transmit sans qu'on y crût. Bientôt, dans le grand vestibule, devant le tableau où l'on affiche les dépêches, la cohue des membres se presse en silence. Ceux des derniers rangs interrogent à voix basse ceux qui sont devant eux : « Est-ce vrai ? » Leur ton laisse deviner une anxiété poignante. « Lisez tout haut ! » crie mon voisin que sa taille ne favorise pas. Une voix s'élève : « ... J'ai le profond regret d'annoncer que le vaisseau de Sa Majesté *Hampshire*, avec Lord Kitchener et son Etat-Major à bord, a été coulé hier soir vers huit heures, à l'ouest des Iles Orcades, par une mine ou par une torpille... »

Il n'est plus permis de douter : le télégramme est officiel ; il émane du Commandant en chef de la Grande Flotte et c'est le Secrétaire de l'Amirauté qui le communique. Chacun contient son émotion et l'on échange de brèves syllabes : « *Sad news !... Too sudden... What a tragic end !* » Malgré cette volonté de ne rien manifester, les traits sont bouleversés, et, si les langues se taisent, les visages sont éloquents. Chez certains même, on surprend, dans le regard qui cherche un regard ami comme l'appel d'une sympathie, l'espoir d'un allè-

gement, d'une atténuation à la torture qui étreint trop fort.

Dans la rue, le public ne sait rien encore. Mais tout à coup, au carrefour de Trafalgar Square, débouchent du Strand, entre les massifs autobus, les petites autos basses des journaux du soir. Du siège d'avant, à côté du chauffeur qui ralentit à peine son véhicule, un distributeur lance des paquets à la volée; les vendeurs qui les attrapent déploient d'abord le placard qu'ils vont fixer dans la grande pince de bois qu'ils portent devant eux, suspendue par une ficelle, à la manière d'un tablier. Sur le papier blanc, de grosses lettres noires se détachent. « Death of Lord Kitchener », lit-on sur l'un. « Lord Kitchener Drowned », précise un autre. Les passants qui, d'ordinaire, accordent un coup d'œil désabusé à ces annonces, font halte cette fois et achètent une feuille qu'ils lisent sur place. La nouvelle est imprimée hâtivement en dernière heure. Tout de suite, on a l'impression que ces gens, hommes et femmes, reçoivent sur la tête un coup de massue qui leur fait perdre un instant la notion des choses. Les taxis s'arrêtent, chauffeurs et clients en descendent; de même les autobus se vident et quiconque n'a pu acheter un journal, car bientôt il n'en reste plus, lit sur l'épaule de son voisin. Un officier en uniforme khaki, avec, au col et à la casquette, les bandes rouges de l'Etat-Major, surgit d'un escalier souterrain du métro. Devant un placard accroché contre une grille il sursaute, s'enfonce dans un groupe, d'où il sort bientôt avec une feuille verte qu'il déploie, immobile, sur le bord du trottoir. Il a lu : ses bras retombent, il lève la tête, étourdi, hagard. Son teint est devenu étrangement terreux, à présent. On dirait qu'il tremble sur ses hautes jambes nerveuses. Mais il se reprend et, les yeux fixes, s'éloigne à grands pas.

Quelques instants plus tard, sur une grande voie qui traverse un quartier populaire, le spectacle est différent. La stupeur a déjà fait place, dans certains groupes, à la colère qui s'exprime par des invectives à l'adresse des Allemands; des femmes en pleurs approuvent de leurs grondements celles qui profèrent des menaces. Le communiqué a parlé d'une mine *ou* d'une torpille; la conviction de ce public est tout de suite faite : des conversations que j'entame avec des spécimens variés de passants ne laisse pas de doute à cet égard. C'est un coup des Allemands! Le haut et corpulent policeman que je

questionne me le déclare péremptoirement. Inutile d'argumenter, d'avancer que ce pourrait bien être une mine détachée par le gros temps ou en dérive après la bataille navale, en admettant que ce fût possible. Emettre semblable hypothèse suffirait pour paraître suspect, et de là à être houspillé, quasi écharpé, la distance n'est pas grande. Compatissons sans réserve à la douleur populaire.

Dans la soirée, un bruit circule avec persistance. Lord Kitchener aurait été retrouvé, il serait sauf. On ne vous le dit pas, on vous l'affirme. Mais les heures passent sans qu'aucun communiqué vienne confirmer cet espoir, irréfléchi pour le moins, car l'Amirauté n'aurait pas publié la tragique nouvelle sans en avoir la certitude. Du reste, la source de ce bruit est vite retrouvée. Pendant une cérémonie, dans l'après-midi, le Lord-Maire, au cours d'une allocution, fit allusion à l'événement et déclara que le grand soldat n'était pas mort mais qu'il survivait dans son œuvre. Seule la première partie de cette phrase fut répétée et courut de bouche en bouche, si bien qu'au bout de peu de temps, toute la ville s'était persuadée que son désir était devenu réalité.

Le lendemain matin, la presse suivit ces deux courants d'opinion. Une partie des journaux, acceptant le doute émis par l'Amirauté, — mine ou torpille, — s'abstint d'indiquer aucune responsabilité. Le reste formula des accusations précises. L'un des plus graves quotidiens déclara nettement que Lord Kitchener avait reçu la mort « des mains de l'ennemi » ; un autre, connu par ses allures tapageuses, imputa la catastrophe aux *London Huns at large*, dont il réclame à grands cris l'internement; il affirma bruyamment ce que la veille tout le monde disait tout bas, que le projet de voyage de Lord Kitchener était connu de beaucoup de gens assez longtemps à l'avance pour que l'ennemi en ait été avisé et pût se porter sur la route. Depuis lors, l'Amirauté a publié une note qui donne comme version officielle que le *Hampshire* a heurté une mine.

§

La fin de Lord Kitchener s'entoure de circonstances d'une singulière étrangeté. On pouvait croire que ce soldat, qui commença sa carrière en servant la France contre le même ennemi qui l'a assaillie aujourd'hui, avait quelque chance de trouver une mort glorieuse sur le champ de bataille, dans l'un des

coins du monde où il a commandé des troupes, ou des armées entières : lui-même, cependant, répétait volontiers qu'il mourrait tranquillement dans son lit. Le destin a voulu donner un démenti à la vraisemblance. Le créateur et le chef des armées de terre de l'Empire Britannique a eu pour cercueil un vaisseau de guerre éventré et il repose dans le silence et l'immobilité des flots sur lesquels la Britannia au trident maintient sa redoutable domination.

Ce naufrage au milieu de la tempête, dans les brumes des Orcades, prend une tournure légendaire qui se marie parfaitement avec la personnalité et la carrière du disparu. A notre époque scientifique de cinématographe et de télégraphie sans fil, les figures romantiques deviennent rares ; l'impitoyable réalité ne laisse plus guère de place à la fantaisie et la vie semble avoir perdu presque tout ce qui faisait son mystère. Néanmoins, Lord Kitchener avait réussi, — sans le rechercher peut-être, — à s'envelopper d'un prestige personnel qui l'éloignait du contact de la foule. En d'autres temps, il aurait été un Charlemagne ou un Roland, un paladin auréolé, ou un héros fabuleux : de nos jours, la dignité un peu froide de son aspect, la rigidité grave de ses attitudes, le soin — ou plutôt le goût — qu'il avait de se tenir à l'écart de ce qui familiarise et déprécie, et la ténacité avec laquelle il poursuivit sans compromission sa carrière de soldat, lui constituaient une sorte de protection inaccessible qui paraissait plaire particulièrement au sentiment populaire.

Sa réputation s'était édifiée sur une base inébranlable. En anéantissant le pouvoir des Mahdistes, il vengeait un des plus sanglants affronts subi par les armes anglaises et, en même temps, il enracinait définitivement la domination britannique en Egypte. Le souvenir de la noble figure de Gordon et du long siège de Khartoum était comme une écharde qui tourmentait l'orgueil anglais, et la haute vallée du Nil était un appât tentant sur la route du Cap au Caire. Au lendemain de la victoire d'Omdurman, Lord Rosebery indiquait nettement ce double résultat : « S'il me fallait résumer tout ce que je pourrais dire à la louange du Sirdar, c'est qu'il a écrit une page nouvelle de l'histoire britannique et qu'il en a effacé une ancienne. » Par son succès, couronnant de longues et patientes préparations, le général vainqueur s'était acquis l'indéfectible

reconnaissance de la nation, et lorsqu'en récompense, il fut appelé à la pairie, il fit un choix des plus heureux en prenant pour titre le nom de sa victoire qui oblitérait le souvenir pénible d'un échec vengé. Lord Kitchener of Khartoum,—K.o'K, comme on disait par abréviation, — avait désormais sa place au panthéon des héros militaires anglais.

Plus une nation est fière et généreuse, plus profondément elle ressent les blessures d'amour-propre; aussi sa reconnaissance n'en est-elle que plus vive à l'égard de ceux qui non seulement lui donnent sa revanche des offenses passées, mais ajoutent quelques fleurons de plus à sa couronne de gloire. On sait de quels honneurs avait été surchargé Wellington. Sur les places de Londres sont érigées des statues qui, si elles donnent une médiocre idée de la sculpture anglaise, veulent sans doute prouver que ce royaume sans armée n'en produit pas moins des génies militaires. Le plus souvent le piédestal s'orne laconiquement d'un nom et de deux dates, devant lesquels l'étranger s'étonne et passe, après qu'un coup d'œil dans son guide lui a fourni le renseignement qu'il oubliera quelques pas plus loin. Du reste, si, devant ces baroques monuments, on s'offre le malin plaisir de questionner à leur sujet le compagnon anglais avec qui l'on chemine, on est sûr de l'embarrasser beaucoup et de l'obliger à chercher, dans des souvenirs à demi effacés, des informations vagues et dont il prend soin de ne pas garantir l'exactitude. Tous les jours, il passe devant ces statues sans lever les yeux. Le soldat qu'elles représentent a fait son devoir et la chance l'a favorisé, la nation lui a payé sa dette et le jour où il faudra réprimer une révolte dans quelque lointaine colonie, un général se trouvera pour mener à la victoire la petite armée qui assure la police de l'empire. L'Angleterre n'a aucune ambition territoriale en Europe, où ses escadres suffisent à tenir en respect des convoitises, assez peu présumables d'ailleurs, et, le cas échéant, elle demandera à la bonne volonté de ses fils tous les soldats dont elle aura besoin. Ne lui en a-t-il pas fallu, pour la guerre sud-africaine, un demi-million qu'elle n'eut aucune peine à enrôler ? Quand tout est fini, on décerne quelques titres et on élève quelques statues ; les combattants enrôlés pour la durée des hostilités reprennent leur place dans la vie civile. Quant au contingent régulier, les sergents recruteurs trouveront bien

assez de fainéants et de déclassés au coin des rues pour l'alimenter. La discipline militaire est excellente pour ces « pas grand chose » et ces « bons à rien », et s'il faut aller se faire tuer, plutôt ceux-là que des individus plus utiles à la société et à la prospérité nationale. De par sa composition, l'armée d'avant la guerre ne jouissait pas d'une très haute estime dans l'esprit public, mais, par contre, on ne marchandait ni les récompenses ni les ovations aux chefs qui avaient conduit avec succès les expéditions coloniales en vue desquelles le rudiment d'armée permanente était entretenu. Mais si elle dispensait généreusement ses faveurs à ceux qui se battaient pour elle, la démocratie anglaise se montrait fort ombrageuse envers tout ce qui pouvait ressembler, même de loin, au militarisme. De même qu'elle faisait peu de cas du métier militaire pour les subalternes et la troupe, elle prenait jalousement soin que le général vainqueur demeurât en dehors de la vie publique et des luttes politiques. C'est sans doute pour lui enlever le prétexte de s'y mêler que tous les honneurs possibles lui étaient décernés. Si, après cela, il manifestait encore des velléités d'action personnelle, rien n'était plus facile que de le désigner aux susceptibilités populaires comme un intrigant ou un ambitieux insatiable. Mais on n'aurait recours à ce moyen qu'en des cas extrêmes. Si populaire, par exemple, qu'ait été Lord Roberts, il n'avait aucune action sur l'opinion publique qui refusa de prêter l'oreille à ses constantes objurgations en faveur du service militaire obligatoire. En dépit de l'énergie et de la ténacité avec lesquelles il poursuivit sa campagne, il ne fut soutenu que par quelques individus clairvoyants et, pour le reste, prêcha dans le désert. Il fallut la tragique urgence des événements pour imposer la réalisation de son projet, et ce fut l'œuvre qu'entreprit et acheva heureusement Lord Kitchener.

§

Nul mieux que lui n'était capable de s'en acquitter, et à aucun autre peut-être la nation n'aurait consenti si facilement de pareils sacrifices. Aucun homme politique, quels que fussent son prestige, son éloquence, ses mérites, ses talents, ne jouissait auprès de la nation entière d'une popularité aussi totale. Une faveur à ce point unanime a quelque chose de déconcertant. Pourquoi et comment s'était-elle attachée à Lord Kitchener ? Il n'avait fait aucun effort pour la capter ; il s'ex-

hibait fort peu en public, et toujours à contre-cœur. Ses amis étaient peu nombreux et il se montrait rarement dans le monde. Les intrigues politiques lui demeuraient étrangères, et il s'en étonnait, en les dédaignant, quand leur répercussion arrivait jusqu'à lui. Pourtant, le fait est incontestable : Kitchener avait conquis l'imagination publique; il avait obtenu la confiance de la nation, et sa mort a prouvé qu'il s'en était en outre assuré la reconnaissante affection. C'est là un résultat d'une portée capitale, et les hommes qui l'atteignent sont à juste titre qualifiés de grands. On n'atténue pas leur mérite en parlant de hasard et de bonne étoile. L'habileté et l'audace, l'obstination et l'astuce permettent parfois à des ambitieux sans grandeur d'arriver à des situations élevées; mais, dans les temps troublés, aux époques tragiques, il est rare que les parvenus de l'intrigue soient à la hauteur de leur tâche. Les événements ne supportent que ceux qui, aux dons de la nature, ajoutent la force et la noblesse du caractère.

La popularité dont jouissait Lord Kitchener s'explique par des raisons multiples, à la fois de circonstance et de caractère. La moins reconnue de ces raisons, et non la moins puissante, c'est qu'on retrouvait en lui les caractéristiques traditionnelles les plus apparentes de l'Anglo-Saxon. On a dit qu'il était Irlandais. Ce n'est pas tout à fait exact. Il était Irlandais comme serait Lorrain un homme né sur les bords de la Moselle dont les parents auraient été l'un et l'autre de purs Auvergnats. Le fait que Mr Lloyd George naquit à Manchester, pendant le séjour qu'y firent ses parents n'empêche qu'il n'en est pas moins un pur Gallois, avec toutes les caractérisques de la race celtique. Or, Lord Kitchener ne présentait ostensiblement aucune de ces caractéristiques et l'on ne pouvait imaginer de contraste plus parfait que le Secrétaire d'Etat pour la Guerre et le Ministre des Munitions qui devait lui succéder.

Comme la verte Erin a la réputation d'avoir fourni la plupart des grands généraux du Royaume-Uni, la destinée eut peut-être le caprice d'y faire naître aussi celui qui devait donner aux Iles Britanniques la plus formidable puissance militaire qu'elles aient jamais eue. Si le futur maréchal, — Horatio Herbert, selon les prénoms qu'il reçut, — naquit dans le Comté de Kerry, c'est parce que son père y avait été envoyé commander le 13e régiment de dragons. Mais le colonel Kit-

chener était de pure souche anglaise, des comtés de l'Est ; il avait épousé la fille d'un clergyman du Suffolk, le Rev. Dr. John Chevallier, dont les ascendants étaient peut-être d'origine normande, ou simplement des réfugiés huguenots. A coup sûr, Lord Kitchener ne manifestait guère l'humeur joviale de l'Hibernien ; mais il ne faudrait pas croire que les habitants de l'*East Anglia*, pays de ses aïeux paternels et maternels, fussent par nature silencieux, froids et rébarbatifs ; n'oublions pas que Sir John Falstaff était un *East Anglian* et qu'il eut, entre autres compatriotes illustres, Nelson et le cardinal Wolsey, Walpole et le médecin Jenner, les peintres Gainsborough et Constable, les poètes Cowper, Crabbe et Tennyson.

D'un bout à l'autre de sa carrière, on observe chez Lord Kitchener deux qualités dominantes : une patience ferme et une volonté tenace, qui ne sont pas l'apanage caractéristique des Irlandais. Un autre trait avéré, tout à l'encontre du tempérament celtique, c'est l'absence totale d'idéalisme, et peut-être aussi d'imagination ; par contre, un solide sens commun, une perspicacité lucide, un sens précis des réalités. Un incident menu nous éclaire à ce sujet. A la Chambre des Lords, au cours d'un exposé des opérations de la guerre, Lord Kitchener employa le terme *shell-torn trenches*, ce qui ne manqua pas d'étonner ses auditeurs. Comme il lisait sur une copie dactylographiée, on supposa que cette recherche de style était le fait de quelque secrétaire soucieux d'élégance. Pour en avoir le cœur net, un lord des plus lettrés lui emprunta un instant son texte, mais il dut constater que cette phrase particulière était une adjonction de la main même du ministre. A la remarque qui lui en fut faite, Kitchener se montra surpris. « Mais, insista son collègue, *shell-torn trenches*, c'est une expression poétique... » Kitchener fixa sur lui le regard de ses yeux bleus et répliqua, sans sourire : « Les tranchées étaient-elles *déchirées* par les obus ?... Oui... Alors ? » Peu lui importait que l'adjectif ainsi forgé eût une tournure poétique ; il exprimait une réalité sous une forme brève et précise... Alors ? Il l'employait, voilà tout !

§

Son pronostic d'une longue guerre fut accueilli en général comme une illusion, sinon une boutade. Lord Esher, qui le ren-

contra quelques jours après qu'il eut pris possession du War Office, a rapporté le propos. Le nouveau ministre s'attaqua tout de suite à des préparatifs pour une guerre de trois ans ; comme on lui en exprimait de l'étonnement, il riposta par cette explication : « Les Allemands arriveront peut-être jusqu'à Paris, mais ce ne sera pas cette fois comme en 1870. La lutte sera longue si l'on veut aller jusqu'au bout. Si les Allemands prennent Paris, les armées françaises se replieront derrière la Loire, et nous nous replierons avec elles. Mais dans deux ans, nous, la Grande Bretagne, nous jetterons le dernier million d'hommes dans la balance, et nous gagnerons ! » En prévoyant le pire, il discernait l'étendue de l'effort à fournir et restait convaincu de l'emporter finalement. Il lui suffisait d'énumérer des événements possibles en se préparant à de néfastes éventualités, et il laissait à d'autres le soin de discourir sur les causes et les responsabilités de la guerre, de disserter sur les abstractions sous lesquelles on recouvre et on drape l'atroce réalité.

A la veille de la guerre actuelle, l'œuvre accompli par Lord Kitchener était déjà formidable : il avait à son actif la conquête et la pacification du Soudan ; l'achèvement de la guerre sud-africaine et la pacification du pays; la refonte complète de l'administration militaire des Indes qui se trouva considérablement renforcée et améliorée; la création de l'armée australienne; enfin, la réorganisation militaire etcivile de l'Egypte. Pour mener à bien ces tâches, il ne s'embarrassa jamais de théories compliquées ou nuageuses et se contenta d'appliquer tout son bon sens et sa volonté à la besogne qu'il assumait. Il lui fallut parfois une prodigieuse obstination. Pendant quatorze ans, il s'entêta dans son projet de prendre Khartoum et de venger Gordon; il ne le perdit jamais de vue, il ne cessa d'y travailler, malgré l'opposition que manifestaient le gouvernement de la métropole et les autorités du Caire. Si son tempérament le disposait à la patience, il apprit ainsi à attendre sans se détourner de son but. Déjà, au début de sa carrière, son avancement avait été très lent. Il resta lieutenant beaucoup plus longtemps que les officiers du même âge; il est vrai que, comme Joffre, il appartenait à l'arme du génie, et qu'à peine sorti de l'Ecole il fut attaché à une mission topographique qui opéra pendant de longues années en Palestine et d'autres

régions de l'Asie Mineure, d'où il était malaisé au jeune officier de surveiller les tableaux de promotion. En revanche, il profita de ces circonstances pour acquérir de la langue arabe une connaissance approfondie qui lui permit bientôt, à l'armée d'Egypte, de rattraper le temps perdu, et, parvenu au grade de lieutenant-colonel, de succéder à Sir Frédéric Grenfell comme *Sirdar*. Dès lors, il fut en position de donner sa mesure, et il se mit au travail.

L'autorité britannique était alors représentée au Caire par Sir Evelyn Baring, qui est actuellement Lord Cromer. Celui-ci, qui voyait Kitchener à l'œuvre, lui témoigna une confiance parfaite, et leurs relations ne peuvent mieux se caractériser que par la dépêche que le chef adressa à son subordonné à la veille de la bataille d'Atbara : « Quoi que vous fassiez et quoi qu'il arrive, je vous soutiendrai. Vous êtes le meilleur juge de la situation. » En touchant au but, Kitchener obtenait carte blanche : il n'avait plus qu'à vaincre.

Cependant, chaque fois qu'il avait été question d'une expédition au Soudan, les hommes politiques d'Angleterre, de quelque parti qu'ils fussent, avaient jeté les hauts cris ; et même, jusqu'alors, Sir Evelyn avait semblé partager cette conviction. Seul, Kitchener considérait l'expédition comme inévitable, et il était inflexiblement résolu à la faire. Des encouragements lui venaient de divers côtés. En 1892, six ans avant Omdurman, Sir Samuel Baker, vieil ami de Gordon et l'un des premiers champions de la domination anglaise sur la vallée du Nil, écrivait :

Mon cher Kitchener,

Comme je suis convaincu que c'est à vous qu'incombera la tâche de regagner le Soudan, et que le succès que vous y remporterez maintiendra l'heureuse fortune qui ne cessera de favoriser votre mérite, je vous envoie ci-joint quelques « Remarques sur les routes militaires menant à Berber ».

Elles vous seront utiles plus tard quand les opérations actives seront décidées. Je suis fortement d'avis qu'il est indispensable de se préparer avec patience à l'événement de sorte que, le moment venu, on puisse réussir sans perdre de temps.

Dans toutes nos récentes expéditions, on observe une absence générale de science militaire. Vous êtes à même de préparer un coup et de l'asséner avec un résultat certain qui fera honneur aux troupes que vous commandez et à vous-même.

Cette lettre, et la dépêche de Lord Cromer, témoignent, avec un laconisme éloquent, du degré de confiance que savait inspirer déjà le jeune Sirdar. Désormais, il est celui dont on dira : « No man but Kitchener could do it. » Il devient l'homme indispensable. Chaque fois que le pays se trouvera dans une situation difficile, chaque fois qu'il s'agira de résoudre un problème d'Empire, l'opinion réclamera Kitchener et le Gouvernement fera appel à son concours. Aussi, lorsque la guerre européenne éclata, partout, comme une formule magique, retentirent les trois syllabes de son nom. Leur sens littéral disparaît ; elles prennent les vertus d'un sortilège ; elles revêtent une physionomie éblouissante : « C'est Kitchener qu'il nous faut ! »

§

Comme le hasard voulut qu'il se trouvât alors en congé en Angleterre, il ne retourna pas sur les bords du Nil. Acceptant la tâche qu'on lui proposait comme un devoir, il s'installa au War Office pour y accomplir une œuvre semblable à celle qu'il avait menée à bien aux Indes et en Egypte, mais cette fois sur une échelle infiniment plus vaste. Somme toute, il connaissait peu de chose de l'administration anglaise. Le département ministériel dont il prenait la direction était prévu pour un total de troupes qui, en y comprenant toutes les réserves, ne dépassait pas cinq cent mille hommes. Sans doute, au cours des années précédentes, Lord Haldane avait procédé à certaines réformes ; il avait créé un Etat-Major général et l'avait mis en rapport avec le nôtre ; il avait organisé le corps expéditionnaire pour qu'il fût toujours prêt à une mobilisation soudaine et les corps de troupes territoriales étaient renforcés et réorganisés : mais ce n'était qu'un bien faible appoint à côté des effectifs énormes que la guerre nouvelle exige.

On peut dire que, dès le début, Kitchener fut seul de son avis. Des officiers distingués proposaient de maintenir l'effectif du corps expéditionnaire au moyen de constants renforts fournis par les engagements volontaires, selon la méthode à laquelle l'Angleterre avait toujours eu recours. L'organisme militaire existant ne permettait pas de faire mieux. Puisque, indéniablement, le Royaume Uni n'était en aucune manière préparé pour une grande guerre continentale, il était préférable de se borner aux ressources dont on disposait. Du reste,

la crise ne serait-elle pas résolue avant qu'on pût jeter dans la balance l'appoint de nouvelles armées anglaises? Plusieurs mois sont nécessaires pour transformer en soldats des hommes qui n'ont jamais reçu le moindre rudiment d'instruction militaire. Où trouver les instructeurs? Comment former les cadres? Il n'y avait ni sous-officiers ni officiers pour commander les hommes. En outre, objectait-on au ministre, il n'existe pas de réserves d'équipement et d'armement, et l'industrie privée n'a ni les usines ni les ateliers pour fabriquer les fusils, les canons, les munitions, et tout le fantastique matériel que requièrent les armées modernes; mieux vaut se contenter de tirer le meilleur parti possible de ce dont on dispose effectivement, en comptant sur la bonne volonté du pays. Vouloir constituer des armées à l'instar de celles du continent serait une entreprise par trop hasardeuse.

Kitchener n'avait jamais servi en Angleterre et les mystères du War Office lui demeuraient secrets. Pour conquérir le Soudan, il avait de toutes pièces créé son outil. Dans l'Afrique du Sud, comme chef d'Etat-Major de Lord Roberts, puis comme commandant en chef, il avait, avec une puissance inflexible, élaboré et utilisé les ressources dont dispose la science militaire. Quand la démocratique et socialiste Australie imposa à chaque citoyen l'obligation de défendre éventuellement le pays les armes à la main, Kitchener fut, là aussi, le créateur de l'administration militaire. En Egypte, il avait procédé à une refonte complète de l'armée et donné une efficacité plus grande aux rouages de la bureaucratie civile. Bref, il avait eu, dans ces différentes fonctions, ou bien à construire sur table rase, ou à exercer un pouvoir à peu près discrétionnaire. C'est aux Indes seulement qu'il se heurta à de réelles difficultés. Là existait une organisation militaire ancienne, heureuse dans sa stagnation et qui ne laissa pas sans résistance toucher à sa quiétude.

Les vétérans et les vieux fonctionnaires, spécialisés et engourdis dans la routine hochèrent la tête en prédisant les pires conséquences que ne saurait manquer de provoquer un homme qui ignorait tout des races indigènes et de leurs mœurs. Dans un poste pareil, il était indispensable de posséder l'expérience de toute une vie.

Néanmoins, le nouveau Commandant en chef procéda aux

transformations qu'il jugea nécessaires, et il ne s'ensuivit aucun désarroi ni aucun trouble parmi les populations indiennes. Le seul conflit qui se produisit résulta d'un désaccord entre Kitchener et le conseiller militaire du Vice-Roi, défenseur de la tradition. Kitchener s'obstina silencieusement, tint tête à toutes les intrigues et résista aux influences politiques. Finalement, le Gouvernement unioniste lui donna gain de cause et Lord Curzon démissionna, considérant cette décision comme un désaveu. Sous l'impulsion de Lord Kitchener, l'armée indienne passait de quatre à neuf divisions, sans dépenses nouvelles et par une simple utilisation meilleure des ressources existantes. Une école spéciale d'Etat-Major était fondée et désormais les troupes avaient pour chefs les officiers qui devaient les commander devant l'ennemi.

Les piliers du War Office londonien concevaient les choses tout autrement que Lord Kitchener, et sans doute ne le virent-ils pas arriver là sans appréhensions. Mais s'ils essayèrent de faire prévaloir leur point de vue, ils n'y réussirent pas mieux que leurs collègues des Indes. A part le corps expéditionnaire insuffisant, il n'existait rien : Kitchener se proposait de tout créer. Aucun argument ne put le faire dévier de son idée; aucune objection n'eut de prise sur sa décision. Par une prescience remarquable, due peut-être à ce qu'il avait peu d'idées mais qu'elles étaient simples et claires, il s'était rendu compte que le succès final ne serait obtenu qu'en jetant dans la mêlée des armées innombrables, et il se mit à l'œuvre pour rassembler les recrues et les transformer en soldats équipés, armés, et munis du matériel indispensable. On lui répétait que c'était tenter un miracle impossible : il ne discuta pas, parce qu'il se croyait capable d'opérer le miracle. Puisqu'il avait réussi à créer des armées dans d'autres parties de l'Empire, pourquoi n'en créerait-il pas aussi dans la mère-patrie? Sa prédiction d'une guerre de trois ans n'est que le simple énoncé du plan dont il allait commencer l'exécution.

§

C'est de ce qu'a fait Lord Kitchener qu'on peut déduire ce qu'il était. Il ne fut pas de ceux qui se racontent ou qui ont soin de se tenir devant les feux de la rampe. *Si vis deus esse, late ut deus*, et on l'appelait, en effet, « le Grand Inapprochable ». En public, il restait austère, grave, sans paraître cepen-

dant rébarbatif ou renfrogné. Enfermé en lui-même, il ne dispersait pas son attention et ne s'intéressait qu'à un sujet à la fois, comme un projecteur qui n'éclaire pas tout le ciel, mais concentre sur un seul point son fuseau de lumière. Son regard avait quelque chose d'étrange, à cause sans doute d'une légère divergence des axes visuels, — un regard qu'aucun interlocuteur ne pouvait « prendre » tout entier, si hardiment qu'on pût le dévisager. Le Sphinx devait avoir ce regard-là. La fixité des traits, l'étrangeté de l'œil, la forte moustache sur la mâchoire solide donnaient au visage une expression qui n'invitait pas à la familiarité. Mais sous cet extérieur, « l'homme d'acier et de silence » masquait probablement une grande timidité, un manque de sociabilité, la gêne ou la réserve naturelle de quiconque n'a pas eu l'occasion d'acquérir l'aisance et l'urbanité que donne la fréquentation du monde. Pendant son enfance et sa jeunesse, Kitchener ne connut guère la capitale et resta limité au cercle provincial de la famille. Peu après avoir quitté le collège militaire de Woolwich, il partit pour l'Asie Mineure où il séjourna de longues années et toute sa carrière se passa loin de la société raffinée et assouplie. Il garda vis-à-vis du monde l'aversion d'Alceste et marqua une opiniâtre animosité à l'égard des officiers à monocle ou trop soucieux d'élégance. Il ne croyait pas apparemment qu'on pût être à la fois un soldat et un homme du monde; il n'admettait même pas qu'un officier pût être marié, et le fait est qu'il s'entourait plus volontiers de collaborateurs célibataires. Pendant qu'il préparait son expédition au Soudan, il refusait à ses subordonnés la permission d'aller jusqu'au Caire pour s'y distraire et s'y reposer pendant la saison; c'est à peine s'il tolérait la présence des femmes d'officiers dans la garnison. Lui-même resta célibataire endurci et la médisance ne lui prêta pas de ces flatteuses ou notoires liaisons qu'elle aime imputer aux personnages publics.

Sa timidité était celle de l'homme qui a passé sa jeunesse seul, ou avec quelques compagnons, laborieux comme lui, qui finissent, dans la monotonie des jours, par ne plus échanger entre eux que des silences. Non seulement cet homme-là perd l'habitude de parler, mais encore il se persuade bientôt de l'inutilité des paroles et de l'avantage qu'il y a à vouloir et à agir sans desserrer les dents. Si dans l'isolement, la timidité

persiste et la tendance à la réserve s'accroît, par contre la personnalité se fortifie, l' « égotisme » acquiert plus de consistance, l'individu prend conscience de sa force et de sa valeur. Lorsque, dans ces circonstances qui furent celle de Kitchener, l'homme conçoit un dessein, il est armé pour le réaliser : il ne doutera pas de soi-même, il ne se découragera pas, il n'aura aucune honte à demander ce qu'il veut, il ne cachera rien de ses visées, et parfois même il laissera naïvement apercevoir ses ambitions. En même temps, il possède l'art et la pratique d'obtenir des autres ce qu'il leur demande, et il les oblige, par la contagion de son énergie, à fournir l'effort nécessaire. On dit de tels hommes qu'ils existent pour être obéis : rien n'est plus vrai. Longtemps, ils ont dû obéir eux-mêmes, ce qui leur a permis de comprendre la nécessité et l'importance de la discipline. Mais leur subordination ne se dénature pas jusqu'à l'asservissement; ils gardent leur indépendance d'esprit et leurs facultés d'initiative. Pour eux, la soumission aux ordres hiérarchiques n'implique pas le renoncement à l'exercice du sens critique et la suppression de toute intelligence personnelle. L'habitude d'exécuter les ordres reçus peut et doit laisser intacte la volonté du chef, car dans certaines fonctions, devant certaines responsabilités, une désobéissance opportune devient un triomphe... si le succès la favorise.

Lord Kitchener fut un chef autoritaire. Son vouloir était inébranlable ; rien ne faisait fléchir ses résolutions : il s'y entêtait jusqu'à ce que toute opposition fût réduite, parce qu'il ne les prenait pas sous l'impulsion d'un caprice ou pour le plaisir d'une boutade. Par un travers que les personnalités puissantes partagent avec les individus mesquins et pusillanimes, il se résignait malaisément à déléguer ses pouvoirs, même lorsqu'il lui était humainement impossible de satisfaire à toute sa tâche. Presque tous les organisateurs ont ce défaut. Il leur semble indispensable d'être seuls à manipuler les leviers de la machine qu'ils ont montée et de surveiller en personne le fonctionnement de tous les rouages. C'est une exigence fort dangereuse, car ils finissent par assumer des responsabilités trop nombreuses et par entraver et ralentir le développement de l'organisme qu'ils ont créé — parfois même à le paralyser et à le rendre complètement improductif. Kitchener ne se serait pas exposé à autant de reproches et d'atta-

ques, s'il avait compris qu'il ne pouvait suffire seul à une tâche aussi compliquée, à un labeur aussi écrasant.

On raconte que Carlyle demanda un jour à Lord Wolseley s'il n'allait pas bientôt, à la tête d'une troupe de soldats en armes, expulser les bavards de Westminster, exploit que l'historien de Frédéric II désirait de tous ses vœux, tant il était déjà contaminé par cette infatuation pour le « surhomme » cette outrecuidance et ce malsain orgueil auxquels est en proie la nation germanique. Mais à coup sûr Lord Wolseley n'était pas un soldat enclin à jouer le rôle dont le biographe de Cromwell lui suggérait l'idée. Lord Kitchener offrait davantage les traits du dictateur. Si les institutions parlementaires par lesquelles l'Angleterre se gouverne avaient tourné à la confusion et à l'anarchie pendant la crise formidable que la guerre a provoquée dans le pays, lord Kitchener aurait pu être l'homme capable de faire face à la situation sans crainte et sans scrupule. Dès qu'il aurait cru de son devoir d'agir, il eût, indifférent aux garanties constitutionnelles, tranché le nœud gordien, imposé l'ordre et la discipline. Peut-être certains esprits turbulents et mégalomanes avaient-ils espéré de lui cette initiative qu'ont rendue inutile la sagesse de ceux qui gouvernaient et la bonne volonté dont fit preuve la nation.

Le vainqueur de Khartoum était assurément de la trempe de ces dictateurs à qui Rome remettait, aux heures difficiles, le soin de sa destinée ; aux Indes et en Egypte il fut le proconsul qui fit courber tous les pouvoirs et toutes les résistances devant sa volonté. Un des meilleurs portraits de Kitchener fut tracé jadis par un brillant correspondant de guerre qui était aussi fort habile écrivain. Dans le style haletant et décousu de notes griffonnées sur un carnet, entre deux batailles, G. W. Steevens écrivait en 1898 :

Le Major-Général Sir Horatio Herbert Kitchener a 48 ans, si l'on en croit les livres. Mais cela n'a aucune importance. Six pieds et quelques pouces, droit comme une lance, son regard passe impérieusement par-dessus la tête des autres. Ses mouvements sont délibérés et forts. De charpente svelte et robuste, il paraît bâti pour l'infatigable endurance du fil d'acier plutôt que pour la vigueur puissante ou l'agilité. Des yeux fixes, sans passion, ombragés de sourcils résolus ; des joues rouge-brique plutôt pleines ; une longue moustache sous laquelle on devine une bouche immobile ; un visage

dur qui n'appelle pas l'affection sans toutefois provoquer l'antipathie. Mais cela encore n'a aucune importance. Ni l'âge, ni la prestance, ni le visage, ni aucun trait accidentel n'ont de rapports avec le Sirdar essentiel. On s'imaginerait un caractère identique avec un extérieur absolument différent. Il n'a d'âge que la jeunesse, de corps que pour porter son esprit et de visage que comme façade à son cerveau. L'intelligence et la volonté sont l'essence totale de cet homme, — une volonté et un cerveau d'un fonctionnement si parfaits qu'en face de la pire difficulté, ils ne paraissent jamais connaître aucune lutte. On ne s'imagine le Sirdar que discernant la chose à faire et la faisant. Sa précision est si surhumainement ponctuelle qu'il ressemble plus à une machine qu'à un homme. On a l'impression qu'il devrait être breveté et exhibé triomphalement à l'Exposition Internationale de Paris, section britannique, pièce n° 1, hors concours : La Machine du Soudan.

A l'enthousiaste croquis du journaliste qui se propose de secouer l'imagination de ses lecteurs, il est piquant d'opposer un tableau plus estompé qui montre la machine militaire sous un jour différent et lui reproche d'être impitoyable aux infirmités humaines et insensible aux souffrances du prochain. Cet autre son de cloche provient de Mr Winston Churchill, qui servit sous les ordres de Kitchener en Egypte et rédigea, en deux copieux volumes, un compte rendu historique de la conquête du Soudan :

Sa merveilleuse application, sa patience que rien n'ébranle, sa noble persévérance sont des qualités trop précieuses en ce monde imparfait pour qu'un homme en jouisse sans leurs défauts complémentaires. Le général qui ne s'est jamais ménagé ménage peu les autres. Il traite tous les hommes comme des machines, depuis le simple soldat dont il dédaigne le salut jusqu'à l'officier supérieur qu'il fait marcher rigoureusement. Le camarade qui a servi avec lui et sous ses ordres pendant de nombreuses années, dans la paix et dans le péril, est instantanément sacrifié dès qu'il a cessé d'être utile. Le Sirdar n'a de considération que pour les soldats qui peuvent marcher et combattre. Le soldat égyptien ou anglais, s'il est blessé, n'offre pour lui aucun intérêt, et, des services de son armée, le seul qui ait été négligé est celui auquel incombe le soin des malades et des blessés. Cette rudesse impitoyable du chef se communique aux troupes, et les victoires qui marquèrent le cours des hostilités furent accompagnées d'actes de barbarie que ne justifiaient pas toujours les dures nécessités de la lutte contre des sauvages ni le caractère traîtreusement féroce des derviches.

Pour terminer cette âpre critique de son ancien chef,

Mr Winston Churchill observe que « les remarquables talents du Sirdar ne sont jamais entravés par l'hésitation et bien rarement par la sympathie ». Il convient de reconnaître que cette absence de pitié est parfaitement d'accord avec le caractère de l'homme, et l'on s'étonnerait que la machine militaire décrite par G. W. Steevens fût capable d'attendrissement et se laissât émouvoir par des considérations sentimentales. Les traits que souligne Mr Winston Churchill sont dans la nature même du modèle ; il mènera avec le même caractère d'implacabilité les opérations contre les Boers. Etait-ce incapacité de s'émouvoir ou détachement voulu de tout apitoiement ? Quelle que soit la réponse que chacun, selon son tempérament, fasse à cette question, il importe de rendre à Lord Kitchener cette justice que la sévérité de ses méthodes n'a jamais dépassé les exigences du combat ; il n'a jamais commandé d'actes d'hostilité qui ne fussent imposés par les nécessités militaires, et on ne peut rien lui reprocher qui ressemble aux massacres, aux incendies, aux atrocités organisées dont se sont souillés et déshonorés les Allemands, au nom du terrorisme que préconisent les méthodes de guerre de leur Etat-Major.

S'il a fait, quand il l'a fallu, une guerre impitoyable, Kitchener a su être aussi le pacificateur des pays qu'il a vaincus. Le Soudan lui doit sa prospérité, et le Sud-Afrique son unité présente. Il ne semble pas que Botha ait gardé rancune à son vainqueur. Lorsque la lutte fut pour eux sans espoir, les Boers purent tendre la main au général anglais qui n'avait jamais eu recours contre eux qu'à des moyens loyaux, si implacables qu'ils fussent. Des sentiments d'estime réciproque s'établirent entre les chefs boers et Kitchener, dès les pourparlers de Vereeniging, et l'on sait quelle puissante collaboration les populations de l'Afrique du Sud britannique apportent à l'Angleterre dans la guerre actuelle.

Peut-être, son impassibilité n'était-elle que superficielle, peut-être n'était-ce que le masque sous lequel tout gentleman est tenu de dissimuler ses émotions, et derrière lequel souvent les passions s'agitent et s'entrechoquent. Dans le cas de Kitchener, ce masque s'était transformé en une cuirasse, en un blindage. Pourtant Mr Winston Churchill relate une occasion où le masque céda. C'était à la bataille de l'Atbara, où, après une audacieuse attaque, la petite armée anglaise

avait taillé en pièces les Derviches, surpris dans leur zeriba.

Tandis que les régiments se reformaient, raconte Mr Churchill, le Sirdar passa à cheval le long de la ligne, et les brigades britanniques, mettant leurs casques au bout des baïonnettes tachées de sang, l'acclamèrent avec l'enthousiasme exalté qu'inspire la victoire. Ce fut le seul moment, pendant tout le cours de ces opérations, où il manifesta de l'émotion. Pour rapporter le mot d'un officier qui l'observait de près : « Il fut tout à fait un homme pendant un quart d'heure. »

Comment n'aurait-il pas été ému, le chef qui, en cette escarmouche de quelques heures, venait de jouer la partie qu'il préparait depuis quatorze ans avec une patiente ténacité ? Le succès récompensait son lent et prudent effort. Désormais, il était célèbre, il avait atteint le but de ses ambitions, il savait quels honneurs et quelle gloire la nation anglaise réserve à ses guerriers heureux. Les acclamations de ses troupes victorieuses lui donnaient un avant-goût du triomphe, et, en cet instant unique, l'homme reparut dans la machine et la faiblesse humaine fut la plus forte.

Les photographies posées et les instantanés nombreux qu'on a publié de Kitchener reproduisent uniformément son visage immobile, ses traits figés, son regard fixe : c'est le Kitchener officiel, c'est le Sirdar, la machine militaire que dépeignait Steevens au lendemain d'Omdurman, c'est le créateur des armées britanniques actuelles, tel qu'on le voyait dans les circonstances plus ou moins solennelles. Mais quand on venait en contact personnel avec lui, qu'il s'établissait, même passagèrement, des rapports détachés de tout objet officiel, on découvrait l'autre Kichener, celui chez qui l'être humain reparaissait pendant un quart d'heure. J'ai eu l'occasion de le voir en des circonstances diverses où cette différence se marquait nettement. La première fois que je le rencontrai, j'étais le seul civil au milieu d'un groupe d'officiers en uniformes et je n'oublierai jamais l'étonnement que je pus lire dans son regard lorsqu'il aperçut cet unique « pékin » dans un endroit où seule la curiosité expliquait sa présence. Kitchener descendait d'auto pour inspecter des troupes à la veille de partir au front ; rapidement, il serra la main des généraux qui l'attendaient, et quand l'un d'eux me nomma, comme je me tenais un peu à l'écart, il se borna à m'adresser un signe de

tête. Les régiments défilèrent. De temps à autre, il appelait au passage un colonel, un commandant, frères d'armes de jadis pour la plupart, qui avaient quitté le service lorsque le demi-million de volontaires de l'armée sud-africaine avait été licencié, et qui avaient repris l'épée pour faire leur devoir dans la guerre actuelle. Avec quel empressement ils détournaient leur monture, avec quelle fierté et quel rayonnement de joie d'avoir été reconnus ils s'approchaient du Chef ! C'était le Kitchener du quart d'heure d'émotion qui leur parlait alors. Le regard était adouci et avivé à la fois ; la forte mâchoire se desserrait ; la moustache remuait, soulevée par le sourire ou par le rire même ; la voix prenait des intonations imprévues ; le geste perdait de sa raideur et l'attitude devenait affable. Pour un instant, le Chef laissait place au camarade, mais sitôt l'entretien achevé et les saluts échangés, le masque reparaissait et c'est la machine militaire qui se remettait à fonctionner.

A la fin de la journée, lorsqu'il eut inspecté des troupes de toutes armes, en nombre certainement plus grand qu'il n'en avait jamais eu d'un seul coup sous ses ordres, — il commandait à 14.000 hommes en tout, à Omdurman, — je crus devoir lui exprimer mon sentiment sur le spectacle vraiment impressionnant de ces armées qui étaient entièrement sa création. Nous avions fini par échanger quelques propos, et mon compliment ne dut pas lui déplaire, car il sourit ; mais aussitôt, se penchant légèrement de côté vers moi et comme avec un malicieux plaisir à démolir mon émerveillement, il prononça une formule aussi brève qu'expressive que le général commandant le camp parut, à sa mine, juger désobligeante, mais qui prouvait que le « S. of S. » (Secretary of State) ne se leurrait pas et ne tenait son œuvre ni pour parfaite ni pour terminée.

§

Quelques jours avant de s'embarquer pour son fatal voyage, Lord Kitchener donna audience, dans une salle de commission de la Chambre des Communes, aux parlementaires qui critiquaient son administration avec le plus d'acharnement. Pour en finir avec ces attaques, il voulut fournir, en comité secret, les explications capables de rassurer ses détracteurs. L'assistance fut des plus nombreuses, et certains députés, qui sont

aussi journalistes, ont depuis lors, sans rien divulguer de confidentiel, raconté de quelle manière les « secrets » leur furent dévoilés. Comment ce soldat, qui n'avait jamais improvisé un toast en public, allait-il se tirer de cette épreuve? Comment tiendrait-il tête à ces avocats versés dans les artifices du contre-interrogatoire des tribunaux anglais et dont quelques-uns sont des maîtres de la parole et des dialecticiens redoutables ? Ce fut très simple. La machine militaire eut raison des machines parlantes, et elle en triompha sans brutalité, sans emportement, sans violence, et sans donner prise un seul instant aux astucieuses roueries de la chicane et des débats judiciaires.

Au lieu d'arriver comme un accusé qui comparait devant des juges avec l'unique souci de se disculper, Lord Kitchener prit tout naturellement une attitude de bonhomie tranquille, comme entre gens qui travaillent à la même besogne et sont d'accord pour la mener à bien. Il débuta par un trait d'humour qui mit les rieurs de son côté. Parmi les assistants se trouvait un des adversaires les plus ardents du ministre, un officier supérieur en retraite devenu politicien, qui, pendant la récente discussion du budget, avait proposé, comme marque de défiance, une réduction du traitement du Secrétaire d'Etat. Prenant l'avantage d'ouvrir le feu, Lord Kitchener commença par exprimer le plaisir qu'il éprouvait à se trouver au milieu des représentants de la nation, surtout au lendemain du jour où ils lui avaient voté son traitement. Après cette saillie inattendue, l'entretien continua sur un ton de bonne humeur et de bonne volonté réciproques. Aux questions qui lui furent posées, le ministre répondit brièvement par des faits, des dates, des chiffres. Quand il était pris au dépourvu il ne cherchait pas à feindre ou à biaiser, mais déclarait, avec son impassible sérieux : « Voilà un point sur lequel j'ai besoin de me renseigner. » A propos de certaines réformes proposées par le colonel Churchill, Lord Kitchener répondit avec une gravité qui n'était pas sans malice que la personnalité de l'auteur de ces projets n'empêcherait pas le Conseil de l'Armée de les prendre en considération. On ne manqua pas de parler de certains critiques de la presse et d'ailleurs qui se posent en précurseurs et en champions de mesures qu'ils forcent une administration prétendue récalcitrante à adopter. Lord Kitchener se

borna à répondre que ces critiques étaient à même, par leur situation, de se renseigner sur les projets à l'étude au War Office et sur le point d'être réalisés ; en les rendant publics, ils s'arrogent le mérite d'obtenir des résultats dans lesquels ils n'ont aucune part. D'un bout à l'autre, l'entrevue conserva le ton d'une conversation entre collaborateurs. Ni plaidoyer, ni panégyrique : confiance en ceux qui l'écoutaient et confiance en soi, dans le clairvoyant bon sens qui lui avait dicté ses décisions. Carlyle assure quelque part que le génie serait « une transcendante capacité de prendre de la peine, avant tout. » Bien qu'un peu trop germanique, cette conception s'applique à notre sujet : Kitchener savait se donner beaucoup de peine et comme il possédait une inébranlable patience, on a toutes les raisons de conclure qu'il avait les dons du génie, si, comme on l'a dit aussi, le génie est une longue patience. En tout cas, il a donné des preuves d'une vision sûre et d'un jugement remarquablement clair, et, si l'on y ajoute une intuition subtile des conséquences que comportent les événements, il faut reconnaître que le personnage se présente avec une réelle grandeur.

§

C'est assurément avec ce prestige qu'il apparaissait à la foule. Elle ne le voyait que de loin, puisqu'il évitait de se montrer alors que les prétextes auraient été des plus aisés à trouver et que les occasions se présentaient d'elles-mêmes. Ses apparitions à la Chambre des Lords furent très rares, et pourtant il ne s'agissait pas là de manifestations bruyantes ; dans leurs débats, les nobles lords se gardent bien d'élever la voix, mais chuchotent comme à une cérémonie funèbre. Chaque fois qu'il y vint, ce fut pour lire sans éclat, du banc ministériel, un résumé des événements, un exposé élagué de toute fioriture d'éloquence.

A l'époque où les enrôlements volontaires devenaient moins nombreux et où le Gouvernement préparait un nouveau système de recrutement qui devait s'appeler le système Derby, Lord Kitchener, répondant à une invitation du Lord Maire, vint prononcer dans la Cité de Londres, au Guildhall, un discours dans lequel il affirma encore une fois que l'Empire avait besoin de tous ses hommes valides. C'est trop peu de dire que la salle était bondée. Quand il parut sur l'estrade, ce fut indes-

criptible : seule une foule anglaise peut acclamer jusqu'à un pareil délire. J'ai assisté à bon nombre de ces manifestations ; j'ai entendu acclamer jadis Gladstone et la reine Victoria, Édouard VII et Lord Roberts ; j'ai gardé une impression inoubliable d'une réunion à l'Albert Hall où plusieurs milliers de libéraux acclamèrent Sir Henry Campbell-Bannerman et firent à John Burns une ovation d'une incroyable durée, — mais, dans aucun pays, je n'ai jamais rien vu qui pût se comparer à l'accueil que fit ce jour-là à Lord Kitchener la foule choisie qui remplissait le Guildhall. Les hourras, les applaudissements se prolongeaient, renaissaient, redoublaient comme les roulements du tonnerre. Les cannes, les chapeaux, les mouchoirs s'agitaient, les pieds trépignaient, les cris aigus des femmes et les rugissements rauques des hommes se mêlaient en un vacarme sans nom. Impassible, immobile, rigide dans son uniforme de drap sombre, Lord Kitchener attendait, debout devant un haut pupitre ; chaque fois qu'il faisait mine d'ouvrir la bouche, la folle ovation reprenait : on eût dit que l'auditoire s'était juré de ne pas le laisser parler.

J'ai rarement entendu de discours plus péniblement fatigant. D'une voix sourde et monotone, Lord Kitchener lisait, feuillet après feuillet, sans jamais se soucier de mettre en valeur les phrases évidemment amenées de temps en temps pour un effet. Mais avec une complaisance admirable, la foule les découvrait et les soulignait elle-même par de longs applaudissements. Le discours fut bref, mais la lecture en avait été si décevante qu'il m'avait paru durer trop longtemps. Quand brusquement, le ministre se tut, les acclamations recommencèrent, alors qu'on aurait pu supposer tous ces gens aphones après l'usage forcené qu'ils avaient déjà fait de leur voix. Pour sortir, Lord Kitchener passa devant moi, entre les rangs confondus des chaises de l'estrade, et je crus voir dans ses yeux, ouverts plus que d'habitude sous la paupière lourde, une expression d'anxiété ou d'irritation, comme si cet assourdissant tintamarre l'horripilait et qu'il fût impatient de ne plus se sentir sous ce haut plafond sombre. Dehors, sur la petite place en cul de sac, et au long des rues, sur tout le trajet du retour, l'ovation s'entêta...

Lorsque des troupes étaient à la veille de s'embarquer pour le continent, Lord Kitchener ne manquait pas de les passer personnellement en revue. Pour une de ces inspections finales,

les régiments s'étaient rassemblés aux abords d'une localité dont les habitants étaient accourus se joindre aux curieux que des automobiles amenaient de partout en grand nombre, et que la « military police » maintenait à distance en les empêchant de pénétrer sur le champ de manœuvres. En compagnie d'un officier d'Etat-major, je faisais les cent pas devant la longue rangée de spectateurs qui se pressaient sur le bord de la route. Lord Kitchener avait quitté son automobile pour monter à cheval. Il était vêtu d'un uniforme khaki très usagé et coiffé d'une casquette dont les lourdes garnitures d'or étaient complètement ternies, ce qui contrastait grandement avec la tenue flambant neuf de sa suite et des chefs de troupe. Il se rendit au trot devant les formations massées au fond du terrain. A son arrivée, un murmure avait passé sur la foule, mais pas une acclamation ne fut poussée, comme si chaque spectateur, conscient que sa présence n'était que tolérée et que Kitchener n'était pas là pour lui, avait garde de le troubler dans l'exercice de ses devoirs. Chaque fois qu'il reparaissait entre les carrés et revenait devant le front au vu de la foule, les gens se le désignaient en contenant leur voix, comme pendant une cérémonie religieuse. Auprès de moi, deux bambins questionnèrent soudain : « Lequel maman, lequel ? » La mère, se penchant sur eux, à gestes discrets leur indiqua le Chef. Satisfaits, écarquillant les yeux, les enfants s'écrièrent : « Qu'il est beau ! » A cette exclamation de ses petits, la mère eut ce répons spontané : « God bless him ! » (Dieu nous le garde !) Et comme si ses syllabes eussent fait partie d'une liturgie attendue, nous entendîmes, mon compagnon et moi, avec une surprise et une émotion profondes, les trois mots brefs se propager de proche en proche, articulés d'une voix fervente, comme une invocation : « God bless him ! »

§

Cet incident permet de se rendre compte de l'extraordinaire popularité dont Lord Kitchener jouissait auprès du peuple. Toutefois, dans certains milieux politiques et même militaires, il avait des ennemis acharnés et des détracteurs irréconciliables. A diverses reprises, il fut en butte à des attaques furibondes. On le dénigra systématiquement ; on l'accusa d'incompétence et de nullité ; on s'étonna, comme d'un mystère insondable, qu'il y eût des gens assez naïfs pour lui attribuer

quelque valeur et que lui-même se crût quelqu'un ; on insinua que ses victoires avaient été préparées par d'autres et que le mérite de ses prétendus talents d'administrateur revenait bien plus justement à des collaborateurs qu'il savait habilement laisser dans l'ombre. La *Morning Post* du 7 juin 1916 relate les péripéties d'une de ces campagnes :

Au printemps de l'an dernier on apprit que la fourniture des obus et autres munitions était absolument insuffisante. Vers la mi-avril, Lord Kitchener fut nommé président de la commission d'accélération des fournitures, mais bientôt de furieuses attaques furent dirigées contre lui, en particulier dans les journaux influencés par Lord Northcliffe. Ces assauts soulevèrent un amer ressentiment dans la majorité du public. Le 21 mai, un ballot d'exemplaires du *Daily Mail* fut brûlé à la Bourse, et les boursiers votèrent à l'unanimité une résolution exprimant leur entière confiance en Lord Kitchener et leur forte indignation « des attaques venimeuses lancées contre lui dans une partie de la presse anglaise ». Des résolutions similaires furent votées au cours de réunions tenues dans toutes les bourses du pays.

Au lendemain de ces attaques avortées, comme pour les bafouer, le comité central de recrutement fit coller sur les murs de Londres et de toutes les localités d'Angleterre une affiche en divers formats où s'étalait, de face, une énorme figure de Lord Kitchener. Quel que fût l'angle sous lequel on l'aperçût, les yeux prenaient le regard et ne le lâchaient plus ; à côté, en grandes lettres, un appel laconique : « Kitchener wants more men ! » (Kitchener veut encore des hommes.)

§

Fidèle à sa conviction que la victoire serait obtenue avec le dernier million de soldats que l'Empire britannique jetterait sur le continent, il semblait se préoccuper non pas des volontaires qui s'enrôlaient, mais des hommes qui ne se pressaient pas de répondre à l'appel du devoir. A la fin de l'année dernière, le Parlement portait le contingent autorisé au chiffre de quatre millions d'hommes, et, de système en système, le pays acceptait la *compulsion*, l'obligation de servir pour tout Anglais âgé de 18 à 41 ans. Toute la population mâle d'âge militaire, en Grande-Bretagne, fut appelée sous les armes et une récente proclamation royale indiquait des effectifs supérieurs à cinq millions. Telle fut l'œuvre de Kitchener, une œuvre

qu'il eut le temps d'achever et qui lui survivra; son nom lui reste attaché : c'est l'armée de Kitchener, pour le public, bien qu'officiellement tous les efforts aient été faits pour décourager cette désignation. Il est juste que l'honneur lui revienne d'avoir levé, constitué et organisé cette armée britannique, d'avoir accompli ce prodigieux effort, et l'histoire parlera encore de « l'armée de Kitchener » alors que la notoriété de ceux qui l'attaquèrent en vain sera tombée dans le plus profond oubli.

« He belonged to England and England was proud of him. » Il appartenait à l'Angleterre qui était fière de lui, qui plaçait en lui une confiance absolue parce qu'elle attribuait à cet homme silencieux et impassible une volonté inflexible qui imposait la foi dans le succès. Il avait toujours été un soldat heureux. Mais n'est-ce pas du soldat heureux que les démocraties se méfient ou s'engouent? Entre toutes, la démocratie anglaise s'alarme au moindre soupçon de militarisme, et cependant les masses ouvrières si puissamment organisées, si étroitement attachées à leurs privilèges, si jalouses de leur indépendace et de leurs franchises, si conservatrices dans leur esprit et leurs tendances, n'émirent aucune suspicion à l'égard de celui qui leur demandait le plus dur des sacrifices qui est aussi le plus noble des devoirs. Les organisations ouvrières et leurs représentants partagèrent vis-à-vis du chef militaire, attelé à une tâche formidable, la confiance de la majorité de la nation et du Gouvernement. Peut-être ne lui témoignait-on aucune affection, mais, ce qui vaut tout aussi bien, on se fiait à lui. Sa carrière fournissait la preuve qu'il envisageait en soldat sa tâche de soldat. Personne n'avait le moindre prétexte pour l'accuser de rechercher des avantages personnels dans la haute situation qu'il avait acceptée alors que lui étaient décernés déjà tous les honneurs et les profits auxquels le plus ambitieux pouvait prétendre. Nul ne doutait qu'il ne fût entièrement dévoué à la chose publique et qu'il poursuivît en vue du bien commun l'accomplissement de son devoir.

Ses fonctions de Secrétaire d'Etat pour la Guerre le mirent, à diverses reprises, en rapports avec les chefs de l'organisation ouvrière. La confiance et l'estime qu'il inspira aux négotiateurs boers à Vereeniging, à Marchand sur les bords du Nil, à ses détracteurs parlementaires, les chefs ouvriers

les lui accordèrent sans marchander. Ils le trouvèrent si bienveillant, si raisonnable que les leaders des trade-unions répétaient volontiers qu'« il était pour eux comme un père ». Ben Tillett le seconda de toute son influence; les chefs socialistes du Parlement, à part de piteuses et suspectes exceptions, l'ont soutenu sans réserve, et Mr Henderson, le membre socialiste du ministère de coalition, a payé un précieux tribut à son honnêteté en disant :

Avant la guerre, on le connaissait comme un soldat fameux. Pendant la guerre, il s'est concilié l'amitié du commun peuple, qui lui a donné sa confiance, parce qu'il l'a jugé intègre et probe, au-dessus de l'intrigue et des ambitions personnelles; c'est pour cela qu'il s'est laissé conduire par lui dans la grande tâche d'improviser les vastes armées nécessaires au salut du pays.

§

Lord Kitchener est mort comme il a vécu, dans l'accomplissement de son devoir, ne concevant pas qu'on pût hésiter ou se dérober : Grandeur et servitude militaires. C'est ainsi que, sans discours, sans parade histrionique, il exerça une pression constante et irrésistible sur la nation anglaise, lui demandant et obtenant sacrifice après sacrifice, sans lui permettre de supposer jamais que le prochain effort serait le dernier et qu'elle aurait assez fait pour sa sécurité. Il ne sortait du mystère un peu oriental dans lequel il s'enfermait que pour déclarer, en une gradation irrésistible : « Il me faut cinq cent mille hommes. — Il me faut encore des hommes. — Il me faut tous les hommes de la nation. » Sans doute, employa-t-il cette méthode sans préméditation, par instinct plutôt que par calcul ou déduction psychologique; peut-être aussi lui fut-elle suggérée par la prudente sagacité de ses collègues du ministère avec qui il travaillait en parfait accord.

Depuis vingt ans, à l'occasion d'attaques parlementaires réitérées, les premiers ministres ont eu à défendre Lord Kitchener, et, qu'ils fussent libéraux ou conservateurs, ils s'accordèrent à lui décerner des éloges sans réserve. Après la conquête du Soudan, Lord Salisbury disait du vainqueur :

Il restera une grande figure, ornée non seulement par le patriotisme et la vaillance que montrent les généraux heureux, mais par la plus extraordinaire combinaison de réflexion, de calcul, de stratégie et de diplomatie dont ait jamais fait preuve un général en de

semblables circonstances. Il disposa du délai exactement nécessaire pour son œuvre; il a fait exactement les préparatifs que cette œuvre exigeait; il y a dépensé exactement le temps, les ressources et les forces militaires qu'elle demandait, et sa victoire en a résulté avec une exactitude absolue, comme la solution d'un problème mathématique.

Le 31 mai dernier, cinq jours après que le roi eut remercié la nation d'avoir levé « une armée volontaire » de plus de cinq millions d'hommes, Mr Asquith se levait, à la Chambre des Communes, pour répondre à ceux qui proposaient, comme une marque de blâme, une réduction du traitement du Secrétaire d'Etat. Le premier ministre résuma, avec son éloquence sobre et nette, la tâche formidable accomplie par son collaborateur :

Je pense que l'armée, le pays et l'Empire ont contracté, envers Lord Kitchener, pour les services qu'il a rendus depuis le commencement de la guerre, une dette qui ne peut s'évaluer par des paroles... Il m'avait exprimé, avec une extrême franchise, sa répugnance à accepter, autrement que comme un devoir, d'entreprendre la tâche qu'avec le consentement du souverain je me proposais de lui offrir. Mais, comme un bon soldat, il ne considéra que le devoir. Dès lors, tout fut subordonné à ce devoir, et il ne s'est plus écoulé un seul jour sans que Lord Kitchener n'ait travaillé à sa tâche avec une assiduité, un zèle et un dévouement patriotique qui sont au-dessus de tout éloge, ainsi que j'en puis témoigner d'après mon expérience personnelle et mes rapports quotidiens avec lui. Il n'est personne, dans ce pays ni dans tout l'Empire, qui eût été capable, en si peu de temps, avec si peu de résistance, avec des résultats si satisfaisants, si merveilleux même, de créer l'énorme armée qui, à l'heure actuelle, sur notre sol et de par le monde, maintient l'honneur de notre Empire. Ce sera pour l'Histoire, j'en suis certain, l'œuvre la plus remarquable qui ait été accomplie en ce genre, et je dois reconnaître et je le déclare en toute sincérité que c'est à Lord Kitchener qu'en revient personnellement tout le mérite et tout l'honneur.

Au cours de ces mêmes débats, Sir George Reid, ancien commissaire général de l'Australie, lui adressait un hommage non moins éclatant, en ce sens qu'il exprimait l'opinion des parties lointaines de l'Empire.

Si je puis emprunter une image dont se servit jadis un membre fameux de cette Chambre, je dirai que ces attaques contre le Secrétaire pour la Guerre ressemblent à l'écume inconsistante qui écla-

bousse le rocher qu'elle ne peut ébranler... J'ai toujours constaté que Lord Kitchener était l'une des ancres les plus solides de l'Empire aux heures difficiles et dangereuses, et son nom est peut-être le seul nom anglais qui provoque un écho sympathique aux oreilles des Dominions d'outre-mer, et je pense que j'en puis dire autant pour le compte de nos alliés... Il n'est pas douteux que Lord Kitchener n'ait de sérieux défauts, et je vais en énumérer quelques-uns. Tout d'abord, il est le seul, dans cette guerre, qui possède cette puissance stimulante incomparable, et pour créer notre armée aussi rapidement qu'il l'a fait, il lui a fallu se frayer un chemin à travers bien des obstacles et briser bien des entraves, et, par conséquent, susciter une foule d'ennemis... Il y a un autre défaut que j'impute à Lord Kitchener : il exècre le soldat « lit de plume » et le subordonné sans discipline. Il y en a un troisième : Lord Kitchener n'a pas le moindre talent pour octroyer à la ronde ces adulations et ces flagorneries grâce auxquelles des hommes sans valeur parviennent à des situations fort au-dessus de leur mérite.

Quelques jours après ces magnifiques témoignages du roi, du Parlement, de la nation et de l'Empire, le Maréchal Lord Kitchener allait s'ensevelir par une nuit de tempête dans les parages brumeux des Orcades. Est-il une plus tragique occasion de répéter après Macaulay : « He found glory only because glory lay in the path of duty. — Il n'a trouvé la gloire que parce qu'elle se trouvait sur le chemin du devoir. »

§

« Jamais homme n'a été regretté si sincèrement », écrivait Mme de Sévigné en annonçant à M. de Grignan la mort de Turenne. « Il meurt au milieu de sa gloire, sa réputation ne pouvait pas plus augmenter », dit-elle quelques jours plus tard, dans une lettre à son cousin de Bussy, et ce qu'elle rapporte de l'unanimité des regrets publics ne s'adapte pas moins bien en la circonstance actuelle : « Chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, la solide gloire dont il était plein sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même sans se soucier de l'approbation des hommes. »

Sans doute, il est aisé de découvrir des traits identiques de caractère chez les capitaines heureux : les peuples n'accordent leur confiance qu'à ceux qui leur inspirent le respect par leurs qualités morales et leurs vertus personnelles. Ceux qui servaient sous les ordres directs de Kitchener éprouvaient à son

égard ces sentiments qui, lorsque Turenne fut tué, se manifestèrent par un chagrin si durable : « Ne croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vite que les autres nouvelles ; on en parle et on le pleure encore tous les jours : tout en fait souvenir et rien ne lui ressemble. » Néanmoins, jamais « la machine militaire du Soudan » ne fut, par une affectueuse familiarité, appelé « le père Kitchener », comme les poilus disent « le père Joffre », ou comme les vieux soldats de Turenne disaient de leur chef : « C'est notre père. »

Mais qu'importent les différences de caractère, chez les meneurs d'hommes, si le dévouement qu'ils obtiennent est aussi complet : « Les Anglais, rapporte Mme de Sévigné, ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveraient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne, mais qu'après cela ils se retireraient, ne pouvant obéir à d'autres qu'à lui. » De nos jours, les innombrables armées modernes ne subordonnent plus l'obéissance à l'affection qu'elles ont pour un chef, et elles ne se battent pas seulement pour venger la mort de ce chef. Du côté des Alliés, les nations tout entières se sont levées pour défendre leur existence contre un agresseur sans scrupules et pour sauvegarder les principes de droit, de justice et d'honneur sur lesquels est édifiée la civilisation. La nation anglaise, pacifique par ses sentiments, ses mœurs et ses institutions, fut prise au dépourvu. Si à présent elle est en mesure d'assumer dans cette lutte gigantesque un rôle décisif, c'est à Lord Kitchener qu'elle le doit, et Mme de Sévigné n'hésiterait pas à écrire à ce propos : « Ne croyez pas, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve, qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. »

HENRY-D. DAVRAY.

GUILLAUME II ET LA GUERRE

LES DÉBUTS DIPLOMATIQUES DE GUILLAUME II

Quelle est la cause de la guerre qui désole l'Europe depuis plus de deux ans ? De nombreux écrivains se sont posé cette question, mais aucun, à mon avis, n'y a répondu avec une exactitude complète. On y a vu le résultat des besoins d'expansion du peuple allemand, de la lutte des Allemands contre les Slaves, de la haine des Autrichiens et des Hongrois contre les Serbes, des désirs de guerre du Kronprinz ou des rêves de l'archiduc François-Ferdinand au sujet de l'établissement de ses enfants. Certes, tous ces facteurs ont contribué à la rendre *possible*, mais la raison déterminante de cette effrayante boucherie a été le désir de gagner des batailles et d'agrandir ses Etats qui possédait Guillaume II. Les vingt-six premières années de son règne s'étant écoulées sans guerre européenne, sauf quelques observateurs familiers à la fois avec l'histoire diplomatique et l'histoire militaire, tout le monde a cru aux sentiments pacifiques de l'Empereur allemand. On s'est complètement trompé. Le rêve de Guillaume II a toujours été de dépasser la gloire de son grand-père, comme Alexandre-le-Grand a dépassé celle de Philippe. Seulement, il était assez avisé pour se rendre compte avant 1913 que les circonstances ne le permettaient pas. Manquer à sa parole,

violer les traités, dévaster des royaumes entiers, faire couler le sang humain à flots, n'aurait jamais pu l'arrêter un instant ; ce qui l'a arrêté, c'est *la crainte d'une défaite ou même simplement d'une partie nulle.*

Il eût pu empêcher la guerre en 1914 comme il l'avait empêchée en 1913 ; il y a au contraire poussé tant qu'il a pu, mettant en œuvre tous les artifices d'une politique machiavélique pour la déchaîner. Que l'on ne croie pas à un changement dans ses sentiments : ils n'ont jamais variés. Il avait seulement appris, dès sa jeunesse, qu'un chef d'Etat avisé doit attendre l'occasion favorable. Il savait combien les peuples redoutent la guerre et pensait ce que disait son confident le général de Moltke : « *Le succès seul la justifie.* » (*Livre jaune*, n° 3.) Dans le monde civilisé, tous les phénomènes sociaux poussent de plus en plus au maintien de la paix. Guillaume a été forcé d'attendre longtemps avant de trouver l'occasion rêvée (1).

Il ne voulait pas, en effet, risquer la partie avant d'avoir mis le plus de chance possible de son côté par un vaste système d'alliances et par des préparatifs militaires dépassant ceux de ses adversaires éventuels.

Ce qui le distingue de la plupart des monarques aussi indifférents que lui à verser le sang et à causer la ruine des peuples, c'est la remarquable compréhension de la nécessité d'une minutieuse préparation diplomatique et militaire de la guerre. Il a bien saisi la leçon qui se dégage de l'échec final de Nicolas Ier et du désastre de Napoléon III : un monarque conquérant ne doit jamais sacrifier ses intérêts au triomphe des théories qu'il a adoptées ; il doit faire la guerre, non quand le droit y autorise, mais quand elle a le plus de chance de réussir, et, en attendant le bienheureux moment, avoir soin que son armée et sa marine aient toujours le matériel le plus perfectionné (2).

(1) M. P.-L. Hervier dans ses *Kaiseriana* (Nouvelle Revue, 15 mai 1915, p. 145) dit : « Guillaume a la superstition de croire qu'une chose rêvée dans une nuit d'anniversaire doit se réaliser un jour ou l'autre. Il n'a pas craint de confier l'année dernière à un confident qu'il appelait depuis l'âge de dix-sept ans le même rêve qui fut celui du vieil Alfred Krupp, et ce rêve dont il voulait bercer les nuits de ses anniversaires, c'était la guerre, la domination du monde entier par l'Allemagne. » Malheureusement M. Hervier n'indique pas ses sources, de sorte qu'on ne sait quel degré de confiance accorder à ce qu'il raconte.

(2) En février 1910, Sir Edward Reed, le premier des ingénieurs navals anglais de son époque, écrit dans la *Deutsche Revue* : « Ce qui m'a frappé le plus à Berlin, ce sont les connaissances remarquablement exactes et approfondies de l'Empe-

Pour lui la politique est une suite de fourberies, la guerre un guet-apens, mais tous deux sont glorieux à la condition d'être bien préparés, bien exécutés et de réussir. En même temps, comme c'est le propre de l'inventeur de s'enthousiasmer pour la réalisation de l'œuvre élaborée par l'effort de son imagination, plus Guillaume et ses collaborateurs perfectionnaient leurs plans de campagne et plus ils s'enthousiasmaient pour leur exécution. De là, le ton de plus en plus menaçant avec lequel il imposait ses volontés toujours plus nombreuses et plus étendues.

C'est cet enchaînement d'idées que nous allons essayer de démontrer dans cette étude.

Quand on veut comprendre Guillaume II, il faut avant tout ne jamais perdre de vue qu'il recherche passionnément *la gloire* et que toutes ses pensées sont pour elle. Mais cette gloire qu'il veut acquérir, ce n'est pas celle du savant ou de l'écrivain, de l'artiste ou du bienfaiteur de l'humanité. C'est celle du souverain, du diplomate et de l'homme de guerre. Leurs fonctions sont les seules qui aient fait l'objet de ses méditations. Tout autre rôle est joué par lui et il l'avouait lui-même à ses familiers. M. F. Bac, répétant ce que lui avait dit l'un d'eux, Mgr Scheuffgen, écrivait le 1er avril 1916, dans la *Revue de Paris* : « L'empereur, aidé par sa mémoire et sa faculté d'assimilation, se sert avec adresse des choses récemment apprises et les débite au moment voulu avec une volubilité et une sûreté qui semblent spontanées et une aisance bien faite pour éblouir même les plus avisés. Parfois, avec sa faconde de « placier de champagne », il se moque, une fois l'effet produit, à la fois des gens qu'il a surpris par ses connais-

reur sur des points accessoires qui échappent généralement à l'attention de personnages haut placés... en particulier en matière navale. Comme on parlait d'une chose qui est en effet de la plus grande importance dans la guerre maritime, je fus étonné de voir que S. M. possédait des informations plus complètes, plus au courant et plus approfondies que son ministre et que moi-même... Je doute fort qu'aucun autre amiral anglais (puisque l'Empereur a ce titre) possède une connaissance aussi approfondie des agencements les plus minutieux des navires et de leurs machines... Au lieu d'être comme nous (et souvent bien à tort) enclin à admirer les dispositions traditionnelles... il voulait connaître la raison d'être de chaque détail d'un navire et son point de vue était que jamais une amélioration éventuelle ne doit être négligée par préjugé ou par indifférence. » Les officiers américains de l'escadre de l'amiral Evans furent d'abord étonnés du soin avec lequel l'Empereur, dans une première visite de leur navire, examina les perfectionnements qui leur étaient particuliers, puis choqués de l'indiscrétion avec laquelle il s'invita à les visiter une seconde fois, amenant cette fois-là ses chefs de service, pour leur faire copier ce qu'il avait vu de bon à imiter.

sances techniques et de lui-même. Il ajoute alors volontiers « qu'il fait comme un collégien qui, le matin de son examen, « se serait informé du problème qui lui sera posé et des sujets « sur lesquels il sera interrogé. Il apprend fiévreusement la « matière, inscrit des notes sur les manches de sa chemise « et finit par être un objet d'admiration pour les examina- « teurs. »

Guillaume II n'a donc pas la prétention d'être universel, mais il est de première force en diplomatie et connaît à fond l'art militaire. Ce sont les deux seules choses qu'il ait étudiées ; mais il avait de l'aptitude pour elles et il a eu de bons maîtres : Bismarck et Waldersee. Il les a finalement disgraciés l'un et l'autre, mais après avoir profité de leurs leçons. Nous avons vu que quand il renvoya le second, c'est qu'il croyait avoir trouvé mieux (1). Sa prétention a été indubitablement d'avoir remplacé lui-même le premier, et, quand on examine la façon dont il s'y est pris, on est forcé d'avouer que l'élève n'était inférieur au maître que par son impatience trop grande de réussir et par son ambition démesurée. La première lui faisait parfois découvrir son jeu et faire des faux-pas, la seconde lui a fait partager tous les rêves des pangermanistes et l'a décidé finalement à déclarer une guerre qui aurait déjà entraîné sa perte sans une circonstance qu'il n'avait pu prévoir : les Russes ont manqué de munitions au bout de sept mois de guerre !

Pour bien comprendre les sentiments de Guillaume II au sujet de la guerre, il faut aussi se rappeler qu'il est né sur les marches du trône et y est monté de bonne heure. Son prédécesseur, Frédéric II, dévoilait à la fois le fond de son cœur et celui de son successeur actuel, quand il écrivait : « Les tyrans comptent pour rien la vie des hommes. L'élévation dans laquelle les a placés la fortune les empêche de compatir à des malheurs qu'ils ne connaissent point ; ils sont comme ceux qui ont la vue basse et qui ne voient qu'à deux pas d'eux : ils ne voient qu'eux-mêmes et n'aperçoivent point le reste des humains (2) ».

Il semble à première vue qu'il y ait des exagérations dans cette citation, mais l'histoire prouve le contraire : c'est en

(1) V. *Mercure de France* du 16 juin 1916 : *De Clausewitz à Hindenburg*.
(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1915, p. 365.

voyant le champ de bataille de Kœniggratz couvert de cadavres que le roi Guillaume ressentit cette horreur du sang versé qui eût peut-être permis d'éviter la guerre de 1870-71 si Bismarck, à la grande joie des deux « buveurs de sang », Roon et Moltke (c'est ainsi qu'il les qualifia dans sa conversation avec M. Busch), n'avait pas falsifié le télégramme d'Ems. On aurait tort de juger les sentiments des monarques sur la guerre par ceux des simples citoyens. Elle n'est pas dangereuse pour les rois et les princes du sang. Depuis Charles XII en 1718 (et il avait cherché la mort), on n'a jamais vu l'un d'eux mourir au champ d'honneur. S'ils doivent périr d'une façon tragique, c'est en temps de paix que ce malheur leur arrive. Eux-mêmes savent bien que la guerre n'est pas dangereuse pour eux. Quelle est la mère allemande ayant un mari et six fils à l'armée que la perspective de la grande boucherie n'eût inquiétée? Il y en a eu une cependant : l'impératrice d'Allemagne. Le baron Beyens, qui l'a vue de près, dit sur elle : « La guerre, *matribus detestata*, n'a rien qui l'effraye ou lui fasse horreur. Pendant la crise d'Agadir, alors que toute la cour de Berlin frémissait d'impatience de se mesurer avec la France ailleurs que dans un champ clos diplomatique, la souveraine a partagé le désir qu'elle sentait palpiter autour d'elle : « Allons-nous donc toujours reculer devant les Français et supporter leurs impertinences ? » disait-elle d'un ton de reproche à M. de Kiderlen qu'elle n'aimait pas (1). »

Guillaume a donc été élevé dans un milieu où les périls de ceux qui vont à la guerre sont envisagés en général avec le même détachement que les périls courus par les gendarmes en arrêtant les malfaiteurs le sont par la population civile. Doué par la nature d'un cœur dur et d'une âme égoïste autant qu'avide de gloire militaire, il aurait fait la guerre presque dès son avènement si son mentor Bismarck ne lui avait enseigné qu'il ne faut la faire que quand *la supériorité des moyens dont on dispose et la certitude que les autres États n'interviendront pas, ou même aideront, assurent d'une victoire éclatante*. C'est la pensée qui résume à la fois la politique du Chancelier de Fer et ce qu'il a écrit dans ses « Pensées et Souvenirs ». Guillaume s'en pénétra bien ; et c'est la conviction qu'il avait qu'il ne faut faire la guerre que quand ces circonstances sont

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1915, p. 244.

réunies, qui l'a obligé d'attendre si longtemps le jour où il pourrait détrousser ses voisins et en faire ses sujets après les avoir pillés et massacrés.

On aurait tort d'ailleurs de prendre au pied de la lettre ce que dit Frédéric II, que les tyrans « ne connaissent pas les malheurs des autres ». La vérité est plutôt que, par égoïsme, indifférence ou passion, ils ne veulent pas voir ceux qu'ils causent ou négligent de soulager. Les plus intelligents d'entre eux (et Guillaume II est du nombre) se composent une attitude destinée à dissimuler aù peuple leur vrai caractère ; ils créent sur eux-mêmes une légende destinée à tromper leurs dupes et victimes sur le vrai but de leurs actions et sur leur perfidie. Guillaume II, causant avec un officier anglais, a un jour révélé son secret : « Nous autres rois, nous ne pouvons pas nous faire des amis, nous ne faisons que des dupes », lui a-t-il dit (1). Beaucoup d'Allemands ne s'y trompaient pas.

« Nous ne nous figurons pas en France, écrivait M. F. Bac dans la *Revue de Paris*, avec quelle liberté ils parlaient de leur empereur avant la guerre. Des hommes d'esprit distingué étaient choqués de son *teatralisches Wesen* (façon théâtrale), de ses excentricités de *Umstandmacher* (faiseur d'embarras), de l'étalage de sa dévotion officielle ; il n'y a pas, disaient-ils, de vraie dignité, de vraie sincérité, de vraie bonté et de vraie grandeur dans son appareil extérieur, ni dans ses actes ; tout, même son christianisme démonstratif, est pour la parade, pour l'artifice ; derrière ce paravant somptueux, pieux et trompeur, vit un être extrêmement rusé, médiocre d'âme, et qui, moyennant certaines intentions louables, se croit quitte envers le bon Dieu. »

Pour connaître les intentions de Guillaume, il ne faut donc pas prendre au pied de la lettre ce qu'il a dit : il suit avec rigueur la maxime que la parole a été donnée à l'homme pour tromper. A peine parfois a-t-il un moment d'oubli où il lâche son secret. Le juger d'après ce qu'il dit quand il s'observe est l'erreur plus ou moins volontaire qu'a commise Karl Lamprecht (2). Cet historien allemand a eu raison de croire que l'application de la psychologie à l'histoire pouvait donner de

(1) *Daily Express*, 14 janvier 1915.
(2) Voir sur K. Lamprecht et Guillaume II le beau livre de M. Maurice Muret : *L'Orgueil allemand* (Paris, 1915).

grands résultats, mais son essai de faire le portrait de Guillaume II à l'aide de ses discours officiels, ne pouvait qu'échouer misérablement. Ce n'est pas l'Empereur allemant qu'il a analysé, c'est son masque. Pour savoir ce que le Kaiser a voulu faire, il faut interroger ses actes et ceux de ses ministres, car ceux-ci, Hohenlohe l'a révélé dans ses « Denkwürdigkeiten (1) », *ne font rien sans avoir consulté l'Empereur.*

C'est cet interrogatoire que nous allons commencer dans les pages qui suivent.

§

De 1871 à 1887, la politique de Bismarck fut toujours pacifique. A part l'incident énigmatique de 1875, il n'y a pas d'indice qu'il ait désiré nous faire la guerre pendant cette période. Il était d'ailleurs forcé d'exécuter les volontés de l'empereur Guillaume Ier, son maître, et celui-ci ne voulait plus attaquer personne. En 1886, la situation commença à changer. Les vantardises maladroites et ineptes de la presse boulangiste permirent à la presse bismarckienne d'alarmer sérieusement l'Allemagne au sujet de nos desseins. Il est possible qu'en organisant cette campagne de presse, Bismarck n'ait eu à l'origine d'autre intention que d'obtenir le vote d'une nouvelle augmentation de l'armée. Elle lui fut d'ailleurs refusée une première fois par le Reichstag (12 janvier 1887), mais une dissolution, suivie d'élections influencées par ces manœuvres, la lui fit obtenir. Il n'est cependant pas invraisemblable que Bismarck ait désiré nous faire la guerre à ce moment-là. C'est en effet vers cette époque que les médecins durent se rendre compte que le kronprinz Frédéric était atteint d'un cancer du larynx et par conséquent descendrait dans la tombe à peu près en même temps que son père alors âgé de 91 ans. Bismarck devait dès lors songer à plaire à son élève le prince Guillaume, dont il connaissait les rêves de gloire militaire et qu'il savait maintenant devoir devenir son maître avant peu.

La situation diplomatique de l'Allemagne était alors plus belle que jamais. Nos relations avec l'Angleterre et l'Italie étaient si mauvaises que, le 15 février 1887, Lefebvre de Behaine, envoyé par Flourens et Goblet, sonda Hohenlohe au sujet d'une alliance franco-allemande. D'autre part, vers cette époque, Bismarck parvint à conclure avec la Russie un traité

(1) II, 520.

de *contre-assurance* : la Russie devait rester neutre si nous déclarions la guerre à l'Allemagne et réciproquement l'Allemagne s'engageait à rester neutre si l'Autriche attaquait la Russie. Personne en France, ni même peut-être en Autriche, ne soupçonnait l'existence de ce traité. Les Autrichiens étaient seulement « très mécontents » d'un avertissement que Bismarck leur avait donné de la tribune du Reichstag quand il avait dit que « l'Allemagne ne ferait pas la guerre avec la Russie à cause de l'Orient ». Si la France avait attaqué l'Allemagne à ce moment, non seulement elle n'avait à attendre aucune assistance de la Russie et de l'Angleterre, mais encore elle aurait été attaquée par l'Italie en conformité avec le traité de la Triple Alliance. Notre perte était inévitable dans ce cas. Bismarck en profita pour provoquer incident sur incident (affaire Schnæbelé) (1), Kaufmann (2). Le vieux Guillaume était fort irrité de ces manœuvres, mais, n'osant en rendre responsable le « grand homme », il s'en prenait à son fils Herbert.

Le prince Guillaume, alors âgé de vingt-huit ans, était à ce moment peu populaire. Il était considéré comme le chef du parti militaire qui disait « qu'en présence de menaces et de provocations constantes, il fallait dégaîner et anéantir définitivement la puissance de la France (3) ». Il crut devoir protester le 8 février 1888 contre le rôle qu'on lui prêtait : « On m'impute, dit-il, des rêves de gloire et des convoitises, qui ne sont réalisables que par la guerre. Dieu me garde d'une folie aussi criminelle. Je repousse de telles accusations avec indignation. »

Les confidences notées au jour le jour par le prince de Hohenlohe nous permettent d'apprécier jusqu'à quel point Guillaume était sincère. Le 25 mai 1888, il écrivait : « Cette après-midi, je suis allé chez le Kronprinz [Guillaume] qui est convaincu de la nécessité du passeport [en Alsace-Lorraine] et partage l'opinion des militaires que l'on doit maltraiter les Frnnçais... »

Le 26 mai, Hohenlohe notait : « Bleichrœder [richissime banquier qui était un des intimes du Chancelier de Fer] m'a dit qu'il ne comprenait plus la Wilhelmstrasse. Il ne voit pas pourquoi l'on menace la France puisque l'on y est tout à fait

(1) 20 avril 1887.
(2) Sept. 1887.
(3) Meinhold, *Wilhelm II*, p. 52.

disposé à vivre en paix avec nous. Il ne voit pas non plus de raison pour menacer la Russie... Bismarck a dit au Kronprinz il y a quelques mois qu'il se consacrerait à son service, mais qu'il n'y resterait pas si celui-ci voulait la guerre. *Maintenant il resterait même au prix d'une guerre. Les excitations actuelles sont une concession au futur empereur et à ses conseillers militaires.*

« Chez Wilmowski [le chef du cabinet civil de l'Empereur] que je visitai ensuite, je trouvai les mêmes inquiétudes... Le Kronprinz Guillaume est sous l'influence de Waldersee et de Herbert Bismarck. Tous deux poussent à la guerre, mais Wilmowski est d'avis qu'on ne doit pas faire la guerre simplement parce qu'on est mieux préparé que ses adversaires. »

Guillaume allait alors alternativement s'instruire auprès de Bismarck et auprès de Waldersee, le quartier maître-général. Si le premier rêvait de trouver quelque chose d'analogue à ce que ses successeurs imaginèrent en 1911-1914, quand ils firent passer à l'état de vérité acceptée de tous leurs adhérents qu'ils ne seraient pas les aggresseurs s'ils commençaient les premiers une guerre *qu'on leur aurait imposée*, le second poussait à attaquer la France ou la Russie avec une férocité cynique et inconsciente analogue à celle du Kronprinz actuel. Hohenlohe notait le 22 juin 1888 que l'impératrice Frédéric lui avait dit : « Waldersee est un être faux et sans conscience, qui ne s'inquiéterait pas de causer la perte de sa patrie si son orgueil personnel était satisfait. »

Un an auparavant, l'antagonisme entre la Russie et l'Allemagne s'accentuait tellement que Bleichrœder disait à Hohenlohe, le 29 mars 1887, « qu'il considérait la guerre comme certaine si Guillaume Ier mourait » ; mais depuis, les perspectives s'étaient améliorées et, quelques jours après l'avènement de Guillaume II, Hohenlohe notait d'après la même source : « Waldersee est l'adversaire de Bismarck. Il se croit capable de tout et destiné à tout... Bismarck, lui, songe avant tout à mettre son fils solidement en selle... Pour ce qui est de la Russie, il faut s'attendre à quelque événement *plus ou moins exotique* qui permettra de la gagner... L'empereur, d'après Bismarck, ne commencera pas la guerre, mais si elle vient, elle ne lui sera pas désagréable. »

La princesse de Hohenlohe avait hérité en Russie d'un grand

domaine qu'une loi russe l'obligeait de vendre avant la fin de 1891. Waldersee lui conseilla de ne pas se hâter de l'aliéner, car « on ne pouvait savoir ce qui arriverait dans ces deux années »; mais Bismarck, auquel Hohenlohe raconta ce conseil, lui répondit que « Waldersee était un politique nébuleux qui voulait la guerre et sur lequel il n'y avait aucun fonds à faire». La différence la plus essentielle entre leurs vues semble cependant avoir été que l'idée de faire la guerre sur deux fronts simultanément ne déplaisait pas à Waldersee, tandis que le Chancelier, au contraire, cherchait à éviter la guerre de deux côtés à la fois. C'était dans ce but qu'il avait conclu le traité de contre-assurance avec la Russie, mais les relations n'en n'étaient pas notablement plus confiantes avec cette puissance. L'empereur Alexandre III déclara plus tard à Guillaume : « Quoique Bismarck eût pu me dire, j'aurais toujours été convaincu qu'il me tricherait.» On ne peut nier que sur ce point Alexandre III faisait preuve de perspicacité. Bismarck pensait, comme un de ses admirateurs enthousiastes (1), que « la question de la moralité des moyens ne doit pas être mise au premier plan quand il s'agit des conditions de la vie des Etats ». Alexandre III, qui était un honnête homme, était lié par le traité de « contre-assurance », mais Bismarck eût infailliblement trouvé un prétexte pour ne pas l'observer si les circonstances lui avaient fait croire à l'utilité de le violer. D'ailleurs, dans le court délai pour lequel le traité était conclu, il était impossible à la Russie d'en tirer parti : le 15 décembre 1889, Bismarck disait à Hohenlohe que la Russie n'aurait pas terminé la fabrication de son nouveau fusil avant trois ans, et avait ralenti la construction de ses chemins de fer, de sorte qu'elle ne pourrait pas avant cinq ans commencer une guerre. A vrai dire, le traité ne constituait un bénéfice pour l'Allemagne que si la France attaquait : cette éventualité était invraisemblable malgré les incessantes provocations de l'Allemagne, seulement le désir de Bismarck de la voir se produire explique les incidents comme l'affaire Schnæbelé. Bismarck déclara à Hohenlohe le 15 déc. 1889 que l'Allemagne ne commencerait la guerre ni avec la Russie, ni avec la France et qu'il avait conseillé à l'empereur d'Autriche de rester calme, même si la Russie s'établissait à l'entrée des Dardanelles, parce qu'alors il aurait l'appui de

(1) Paul Liman, *Der Kaiser*, p. 320.

l'Angleterre et peut-être même de la France, « ses alliés naturels » dans une telle circonstance.

Les tiraillements autour de Guillaume au sujet de la politique extérieure à suivre eurent un bon résultat pour le repos de l'Europe : ces personnages, qui n'étaient au fond séparés que par la question de savoir si l'on devait faire la guerre à la fois contre la Russie et contre nous ou seulement contre nous, se brouillèrent de plus en plus les uns avec les autres. Le grand-duc de Bade, oncle de Guillaume, expliquait ainsi la situation à Hohenlohe, le 24 août 1889 : « Bismarck ne souhaite (ou du moins n'a souhaité jusqu'à une époque récente) que rompre l'alliance avec l'Autriche, s'unir complètement à la Russie et abandonner l'Autriche à son sort. Comme il a vu que la Russie accepte tout, ne donne rien et reste aussi hostile, il a changé sa politique, tient de nouveau à l'Autriche et considère comme inévitable la guerre qu'il voulait jusqu'à présent éviter à tout prix. *Ces hésitations du Chancelier ont étonné l'Empereur et haussé l'opinion qu'il a de lui-même.* De plus l'Empereur remarque que parfois on lui cache quelque chose et cela le rend méfiant. Il y a déjà eu un choc entre l'Empereur et le Chancelier et l'on doit se faire à l'idée du départ du Chancelier. Que se passera-t-il alors? L'Empereur croit sans doute qu'il peut diriger lui-même la politique étrangère, mais cela serait très dangereux. »

Bismarck fut en effet congédié le 20 mars 1890, emportant avec lui le secret de plans sur lesquels le tome III de ses « Souvenirs », encore inédit actuellement, n'apportera peut-être que des explications mensongères. Le général de Caprivi, son successeur, suivit une politique notablement différente. Il refusa de renouveler le traité de « contre-assurance » (ce qui fit dire à l'ambassadeur de Russie Chouvalov qu'il était « un trop honnête homme »). Il ne faisait d'ailleurs en cela que réaliser les intentions de Guillaume II. Le grand-duc de Bade disait à Hohenlohe le 26 mars 1890 : « L'Empereur soupçonnait que Bismarck dirigeait la politique suivant des plans qu'il lui dissimulait et voulait le conduire à abandonner l'Autriche et la Triple Alliance et à se réconcilier avec la Russie. L'empereur voulait au contraire maintenir l'Alliance, et d'autre part, à Vienne, on avait, d'après le prince de Münster, une grande défiance contre Herbert de Bismarck.» Le 31 mars 1890, le géné-

ral Heuduck raconta à Hohenlohe que « l'Empereur avait dit aux généraux que la Russie voulait occuper la Bulgarie et demandait que l'Allemagne reste neutre pendant ce temps-là. Guillaume, ayant promis à l'empereur d'Autriche d'être un allié fidèle, voulait tenir sa parole. L'occupation de la Bulgarie par la Russie entraînerait la guerre avec l'Autriche et il ne voulait pas laisser l'Autriche en plan. »

Bismarck parti, Guillaume put influencer la politique étrangère de l'Allemagne plus à son aise. Caprivi, grâce à son aménité envers les diplomates étrangers et « à la franchise et à la bonhomie de son langage », n'inspirait pas les mêmes défiances que le Chancelier de Fer. L'empereur Alexandre III déclara à Guillaume II « qu'il avait toute confiance en Caprivi ». Mais ce dernier ne disait naturellement pas tout ce qu'il avait l'intention de faire, et d'ailleurs son impérial maître ne lui disait probablement pas le fond de sa pensée. Un professeur allemand, établi en Amérique, faisant pour le public des États-Unis l'apologie de Guillaume II, écrivait en 1914 que « l'Empereur interroge beaucoup et dit peu de choses lui-même ». N'était l'habitude de Guillaume II de flatter les passions ethniques des étrangers avec lesquels il cause et de les exciter les uns contre les autres, cette appréciation pourrait passer pour exacte. On peut croire que Guillaume fait comme le Grand Electeur, ce prince si dissimulé qui, d'après Droysen, ne confiait qu'une partie de sa pensée à chacun de ses ministres. Guillaume et Caprivi avaient d'ailleurs à se défendre contre les attaques de Bismarck qui, en matière de politique extérieure, possédait toute la confiance du peuple allemand. Tandis que les ministres étaient « gais comme des pinsons de pouvoir parler librement et de n'avoir pas à craindre le grand homme », la plupart des Allemands pensaient ce qu'écrivait Hohenlohe le 24 mars 1890 : « Si seulement dans la politique extérieure on continuait à marcher avec circonspection dans les chemins suivis par Bismarck. » En même temps qu'il les abandonnait en ce qui concerne la Russie, Caprivi se rapprochait de l'Angleterre, et le 17 juin 1890 fut publiée une convention délimitant les sphères d'intérêt de cette puissance et de l'Allemagne dans les colonies. « Elle ne nous est aucunement défavorable, écrivait Hohenlohe, le 19 juin, et nous pouvons être satisfaits de la cession de Helgoland, d'autant que Münster a écrit que la

disposition des esprits en Angleterre nous était très défavorable, car dans la politique coloniale nous avons marché sur les pieds des Anglais d'une façon inaccoutumée. Nous étions ainsi exposés à ce que l'Angleterre s'allie avec la France et la Russie, ce qui était tout à fait dangereux pour nous. » Ce rapprochement avec l'Angleterre était la contre-partie du refroidissement avec la Russie causé par le non-renouvellement du traité de contre-assurance. D'après la *National Review* (1), il avait pour but de « rompre à tout prix l'entente anglo-française que M. Goblet s'efforçait de réaliser ».

D'ailleurs, s'il ne renouvela pas le traité avec la Russie, Guillaume n'en continua pas moins à faire l'aimable avec elle. Sa première visite après son avènement avait été pour le tsar. Il retourna le voir en 1890 et se fit accompagner du chancelier de Caprivi dans cette visite. Elle mécontenta beaucoup les chauvins allemands. Certains d'entre eux prétendirent que Bismarck l'avait imposée à Guillaume. Tous trouvèrent que l'Empereur avait trop de prévenance pour un gouvernement qui ne cachait guère son peu de sympathie pour l'Allemagne. D'ailleurs Guillaume lui-même avouait être peu satisfait de l'attitude de la Russie. Le 13 août 1890, la veille de son départ pour ce pays, il déclara à Hohenlohe « qu'il n'avait pas confiance dans les Russes... On ne conclura pas d'engagements. Ce que l'Empereur m'a dit sur la Russie était très sensé. J'ai d'ailleurs trouvé qu'il avait beaucoup réfléchi et jugeait la situation politique avec sang-froid. »

Cette « fidélité » à l'alliance autrichienne, ce règlement à l'amiable des difficultés avec l'Angleterre, cette indifférence à la froideur peu courtoise du tsar, n'étaient chez Guillaume que l'application de la grande maxime diplomatique : *Divide ut vincas*. Il prenait ses mesures avant de nous attaquer.

Les points sur lesquels Bismarck et Guillaume différaient semblent avoir été que Guillaume, qui *voulait attaquer* la France, voulait être sûr de la coopération de l'Autriche contre la Russie si cette dernière nous soutenait. Il craignait avant tout d'éveiller la méfiance des Autrichiens ; elle pouvait les conduire à se rapprocher des Russes pendant une guerre franco-allemande et à intervenir en notre faveur. Avide de gloire militaire et fort des assurances de victoire que lui donnaient

(1) Vol. 46, p. 987.

Waldersee et les autres généraux, Guillaume ne craignait pas la guerre sur deux fronts, mais ne la recherchait pas non plus. Bismarck, au contraire, *voulait se faire attaquer* de façon à avoir la coopération de l'Italie. Il croyait que le meilleur moyen d'avoir la liberté de dégarnir de troupes l'est de l'Allemagne était d'embarquer la Russie, l'Autriche et l'Angleterre dans une guerre au sujet de la Bulgarie et de la Turquie. Il pensait probablement qu'il en aurait fini avec nous et aurait le temps de se retourner vers l'est avant que les opérations militaires y fussent terminées. Bismarck, devenu le « grand homme », n'était pas pressé de conquérir de nouveaux lauriers, et surtout recherchait la gloire diplomatique plus que la gloire militaire. Son rôle n'était jamais si petit qu'en temps de guerre. La situation qui lui avait été faite en 1870-71 par son ami Moltke et par Guillaume Ier avait été une leçon pour lui (1). Il se rendait bien compte qu'en cas de guerre nouvelle, son ennemi Waldersee et Guillaume II le placeraient dans une position encore plus désagréable pour son immense orgueil. Il savait que si elle était malheureuse, on en rejetterait la responsabilité sur lui, et que si, au contraire, elle réussissait, on profiterait de la diminution de son rôle pendant la guerre pour l'empêcher de reprendre après la guerre sa prépondérance antérieure. Bismarck recherchait donc une *opération diplomatique grandiose*, quitte à la guetter longtemps en vain et peut-être même à ne la rencontrer jamais. Guillaume II recherchait, au contraire, la victoire militaire presque pour elle-même, et de plus était impatient d'agir. Comme son prédécesseur Frédéric II, il voulait se faire connaître au plus vite, à la fois comme grand général et comme grand diplomate. Seulement, ce n'était pas la Silésie qu'il voulait conquérir, mais bien la ligne de la Meuse, avec une énorme indemnité de guerre et peut-être avec des colonies par-dessus le marché. Il manœuvrait pour ne pas être troublé dans cette opération par la Russie et l'Angleterre, et espérait que l'Italie et l'Espagne (qui était son alliée à cette époque) l'aideraient à en finir avec nous et se joindraient à lui, entraînées tout au moins par ses premières victoires. Il avait par conséquent, besoin d'endormir la prévoyance politique du gouvernement russe.

(1) Voir *Gedanken*, II, 96-97.

Guillaume ne témoigna donc à Alexandre III aucun mauvais vouloir de l'insignifiance de l'accueil qui lui fut fait à Narva, du 17 au 22 août 1890. Il ne se formalisa même pas de ce que le Tsar ne lui rendît pas sa visite. Il avait vu auparavant Léopold II et la reine Victoria. En septembre, il reçut la visite de l'empereur d'Autriche aux manœuvres de Silésie ; en octobre, il alla le voir à Vienne ; en novembre, Crispi et Caprivi eurent une entrevue à Milan. Puis l'idée étant venue à Guillaume d'organiser à Berlin un salon international des beaux-arts, il laissa l'impératrice Frédéric, sa mère, aller à Paris, pour engager les artistes français à y exposer. Il est probable qu'il escomptait que si cette visite ne réussissait pas, elle provoquerait des incidents où il trouverait un prétexte pour faire la guerre. Les amers souvenirs de 1870 étaient en effet toujours vivaces, et la visite de la vénérée souveraine ne porta pas de bons fruits, au contraire. Quand la nouvelle de son arrivée se répandit à Paris, le 19 février 1891, elle y souleva une vive émotion qui alla en s'accentuant les jours suivants. Les membres de l'ancienne Ligue des Patriotes, alors dissoute légalement, se livrèrent dans une réunion publique à des violences de langage auxquelles la presse boulangiste fit écho. Des artistes, qui avaient promis leur concours à l'impératrice se rétractèrent. La presse allemande en exprima une indignation dont l'unanimité laissait à penser qu'aucune consigne de modération ne lui était venue des cercles officiels. Guillaume II affecta une profonde colère. « Le gouvernement français fut informé que, le 26 février, il avait eu avec le général de Waldersee une longue conversation à la suite de laquelle des dispositions avaient été prises en vue d'une mobilisation générale éventuelle. » Le lendemain, le secrétaire d'Etat Marschall de Biberstein eut avec M. Herbette, notre ambassadeur, une conversation où il parla « sur un ton auquel les représentants de la République en Allemagne, même aux jours les plus sombres qui avaient suivi la paix de Francfort, même lors des incidents Schnæbelé et de Raon-l'Etape, n'avaient jamais été accoutumés... Visiblement le secrétaire d'Etat obéissait à une consigne (1) ».

Heureusement, l'impératrice était partie le 27 au matin.

(1) P. Albin, *la France et l'Allemagne en Europe*, Paris, 1913. Ce qu'il en dit est évidemment écrit d'après des confidences de M. Herbette.

Tout danger d'incident injurieux pour elle fut ainsi conjuré, mais, grâce au travail de la presse des reptiles, l'impression que l'on ressentit hors de France (et particulièrement en Angleterre, pays natal de l'impératrice Frédéric) nous fut fort défavorable.

La situation diplomatique de l'Allemagne n'en devint que plus brillante. Le 28 juin, la Triple Alliance fut renouvelée. De plus, les relations de l'Angleterre avec les puissances qui la formaient étaient si bonnes que l'on disait que la Triple-Alliance était presque une Quadruple Alliance. L'Angleterre s'était en effet engagée à défendre les côtes de l'Italie si la flotte française les attaquait, et quoique l'on n'ait jamais su si cet engagement s'étendait au cas d'une attaque de l'Italie contre la France, il assurait l'écrasement de notre marine et la perte de nos colonies, si le premier *casus belli* venait à se réaliser.

La situation militaire de l'Allemagne était non moins bonne. Guillaume en concevait des espérances encore plus grandes depuis qu'il avait mis le général de Schlieffen à la tête de l'état-major général à la place de Waldersee.

Il essaya d'en profiter. Après avoir salué la reine régente à Amsterdam le 1er juillet 1891, il alla en Angleterre et arriva à Cowes le 4 juillet, allant rendre visite à sa grand'mère à Osborne. Peu après son arrivée, il lui demanda une entrevue particulière dans laquelle il s'exprima ainsi :

« Une chose me préoccupe sans cesse, grand'mère, et me force à vous demander votre avis. La situation de l'Allemagne est intolérable et ne peut durer. Le pays ne pourrait supporter une année de plus l'effort nécessaire pour maintenir notre armée en état de combattre. Le socialisme prend des proportions plus terribles chaque jour. Les alliés de l'Allemagne, en particulier l'Italie, ne peuvent poursuivre leurs armements, les efforts qu'ils exigent étant trop grands. La France au contraire devient de plus en plus forte, mais elle est isolée. Il est absolument nécessaire que l'Allemagne saisisse la première occasion de déclarer la guerre à la France. Le plus tard que l'on puisse attendre est le printemps de 1892.

La reine Victoria ne donna pas beaucoup d'encouragement à son belliqueux petit-fils. Elle lui répondit : « J'espère fermement que la paix sera maintenue aussi longtemps que je vivrai. Je suis vieille maintenant et ne voudrais pas voir mes dernières années attristées par une nouvelle effusion de sang en Europe. Votre responsabilité

est terrible. Il serait criminel pour un souverain ou un homme d'Etat de précipiter les événements. En tout cas, ce que vous m'avez dit me cause la plus grande anxiété. »

Le soir même, la Reine envoya chercher Lord Salisbury, l'informa de ce qui était arrivé et lui demanda de parler à l'Empereur.

La déception de Lord Salisbury, en apprenant ces ouvertures de Guillaume II, dut être profonde. Il avait déjà reconnu qu'au congrès de Berlin, Lord Beaconsfield et lui avaient « ponté sur le mauvais cheval ». Depuis, il avait salué la conclusion de la Triple Alliance comme un événement désiré depuis longtemps et le plus bienfaisant qui pût arriver pour l'Europe. Comme tous les hommes d'Etat anglais depuis 1815, son idéal était le maintien de l'équilibre européen. Il apprenait au moment où il s'y attendait le moins que l'alliance dans laquelle il avait presque fait entrer l'Angleterre, dans l'esprit de son membre principal, était destinée à détruire cet équilibre. Sa réponse fut un chef-d'œuvre de prudence et d'habileté :

« Je crois, répliqua-t-il à la reine, qu'en parlant avec l'Empereur, je rendrais la situation plus mauvaise. Si j'essayais de discuter avec lui, il pourrait y couper court en me prenant par les épaules et en me jetant par la fenêtre. En outre, cela pourrait le provoquer à faire exactement le contraire de ce que je pourrais suggérer. Dans mon opinion, il n'y a qu'une chose à faire : Votre Majesté doit écrire au Tsar une lettre autographe lui racontant tout ce qui est arrivé et le priant de ne point perdre de temps pour faire une avance à la France pour convaincre l'empereur Guillaume que la Russie ne tolérerait pas de voir attaquer la France sans motif. L'Empereur serait forcé de réfléchir et ce serait le moyen le plus efficace de maintenir la paix. Il serait bon aussi que l'Angleterre fasse simultanément des avances à la France. »

La reine Victoria suivit l'avis de son ministre. Elle envoya une lettre autographe au tsar Alexandre III qui apprécia la situation avec justesse. La flotte française était dans les eaux suédoises, le tsar l'invita immédiatement à venir à Cronstadt (1) et la reine Victoria de son côté la convia à venir à Portsmouth où elle la passa en revue en personne (2).

(1) L'auteur anglais commet ici une inexactitude : il semble bien que la visite à Cronstadt était décidée depuis trois mois au moins, mais il est intéressant de suivre dans les journaux de l'époque la série des pieux mensonges destinés à faire croire que la visite à Portsmouth était décidée depuis autant de temps.

(2) Legge : *Public Life of Wilhelm II*, p. 47.

Avant l'arrivée de Guillaume à Londres, on allait jusqu'à dire dans la presse que l'Angleterre était en quelque sorte le quatrième membre de la Triple Alliance. Dès que Guillaume II fut parti, le premier ministre anglais s'empressa de faire savoir nettement son vrai point de vue politique. Parlant au banquet du Lord Maire, il déclara que chacun dans le monde devait être aujourd'hui content de son lot et ne rien désirer au delà. « Les alliés de l'Angleterre, dit-il, sont ceux qui sont satisfaits de l'état de choses actuel. »

Quand l'événement prouve à Guillaume qu'il a commis une faute, il a le bon sens de ne pas s'opiniâtrer à suivre la mauvaise voie. La double manifestation de Cronstadt et de Portsmouth lui fit comprendre qu'il aurait sûrement la Russie (et peut-être l'Angleterre) contre lui s'il commençait la guerre sans raison : il n'était pas sûr dans ce cas que ses alliés le suivraient. L'expérience avait donc prononcé contre lui et donné raison à Bismarck : l'agrandissement de l'Allemagne ne pouvait être réalisé qu'en profitant des querelles des autres Etats.

En méditant sur les moyens de réaliser ses desseins, Guillaume II dut souvent réfléchir au sort de Napoléon. Comme lui, il voulait vaincre la Russie et l'Angleterre pour dominer l'Europe. Il n'eut certes pas de peine à comprendre que le danger de voir mourir de froid et de misère une armée envahissant la Russie n'existait plus depuis que de nombreux chemins de fer sillonnaient ce pays, mais il saisit aussi que ce n'était pas là la principale cause de la perte de Napoléon. Le « parvenu corse » avait avant tout succombé parce qu'il n'avait pas su gagner des alliés fidèles, en particulier parmi les grandes puissances. Le Chancelier de Fer a dit et redit que le premier principe de sa politique avait été d'éviter tout ce qui pouvait amener une coalition franco-austro-russe contre l'Allemagne, ce qui faisait dire au comte Chouvalov, au lendemain du Congrès de Berlin, qu'il avait « la phobie des coalitions ». Guillaume suit la même maxime : ayant constaté à l'épreuve qu'il n'y avait pas moyen pour lui d'être assuré de la neutralité de la Russie (et peut-être même de l'Angleterre), il se rapprochera toujours davantage de l'Autriche. C'était, comme nous l'avons déjà dit, le point sur lequel il s'était trouvé en désaccord avec Bismarck. Harden, le champion de ce dernier

contre Guillaume, a été lui-même forcé de reconnaître que son héros s'était trompé sur ce point : « Ce que les dirigeants de Berlin n'ont pas vu, dit le résumé de ses polémiques (1), c'est que la cause autrichienne se confond avec celle du germanisme. Bismarck nourrissait à l'égard de l'Autriche une antipathie qu'il ne cherchait point à celer. C'est une de ces faiblesses qu'il faut renier si l'on veut renouer le vrai fil de la tradition bismarckienne. Le salut pour l'Allemagne, c'est une alliance toujours plus étroite avec l'Autriche qui patronne les intérêts germaniques dans le sud-est de l'Europe et en Orient. »

Guillaume avait donc été plus clairvoyant que Bismarck, et plus les années ont passé, plus son calcul s'est vérifié juste. Sa situation envers l'Autriche n'était malheureusement pas celle de Napoléon vis-à-vis des autres puissances : ce dernier ne rencontrait chez celles-ci que des adversaires déclarés ou des amis fort indécis dans leurs sentiments. Le cas de l'Autriche Hongrie vis-à-vis de l'Allemagne est différent : un quart de sa population est composé d'Allemands et ceux-ci comprennent la presque totalité des classes dirigeantes. L'empereur d'Autriche, comme on l'a vu lors des manifestations viennoises qui ont amené la chute du ministère slavophile Badeni, trouve donc toute facilité pour marcher avec l'Allemagne, mais ne pourrait probablement pas, sans provoquer une guerre intérieure, marcher contre elle : le plus qu'il puisse faire est de ne pas la suivre.

La politique à l'égard de l'Autriche ne fut pas le seul point où Guillaume innova par rapport aux méthodes de Bismarck. Un an après son avènement au trône, revenant de marier sa sœur à Athènes avec le diadoque Constantin, il alla rendre visite au sultan à Constantinople et y fut reçu de la façon la plus solennelle. Il commença dès lors à nouer avec la Turquie des liens qui se consolidèrent peu à peu et aboutirent à une alliance turco-allemande dirigée exclusivement contre la Russie et probablement aussi contre nous. Elle resta secrète jusqu'en octobre 1914, mais existait déjà en 1912 et est probablement contemporaine de la guerre russo-japonaise, si même elle ne remonte pas plus haut. Elle n'existait cependant pas en 1897, car le tsar, pour mettre fin à la guerre gréco-turque, put alors menacer la Turquie sans que l'Allemagne protestât.

(1) *Grande Revue*, février 1915, p. 636.

L'alliance autrichienne fournissait à la politique de Guillaume une base sûre et solide ; il s'efforcera de lui conserver toute sa valeur en prodiguant ses amabilités à l'Italie et en lui représentant que l'alliance de l'Allemagne la garantissait à la fois contre l'Autriche et contre la France. Pour ce qui est des trois autres grandes puissances, il appliquera sa féconde ingéniosité à les mettre en mauvaise posture en opposant sans cesse la France et la Russie à l'Angleterre.

Toutes ces manœuvres ne conduisaient d'ailleurs pas Guillaume au but qu'il désirait ardemment atteindre : une guerre lui permettant d'écraser la France ou la Russie (ou toutes les deux à la fois), mais il était assez prudent pour comprendre qu'étant donnée la méfiance générale en Europe contre lui, il lui fallait se résigner à attendre qu'un autre commence. La situation diplomatique et militaire change constamment. Un prince habile doit toujours se tenir prêt à profiter des embarras des autres et éviter de leur fournir des occasions de profiter des siens. De là l'énergie avec laquelle Guillaume augmentera et perfectionnera sans cesse son armée. Il ne faisait que suivre en cela l'exemple de Bismarck, mais il ira même plus loin et de bonne heure cherchera à procurer à l'Allemagne la supériorité sur mer, d'abord sur la France et la Russie, puis sur l'Angleterre elle-même. L'importance qu'y tiennent les préparatifs maritimes et les ambitions coloniales est ce qui caractérise la seconde période de la politique de Guillaume II : d'européenne, elle devient mondiale, le rend suspect à l'Angleterre et le brouille avec elle.

ÉMILE LALOY.

DE LEYSIN

1914-1916

—

au Docteur Jaquerod.

8 août 1914.

Dans la nuit bleuissante,
Sur la Montagne respirante,
Je vois au loin le Rhône, miroir de métal,
Réfléchir les clartés du soir occidental,
Et la Nature exhale en caresse embaumée
Dans l'éther vaporeux
La brise du Léman tièdement parfumée
Aux jardins de Montreux.

. . . . . .

Le Sanatorium s'illumine à cette heure ;
Des groupes dans le parc s'en vont las, dispersés,
Et l'étrange demeure
En ses murs oppressés
De silence
S'enveloppe d'une douceur,
Afin de prendre du Bonheur
L'apparence.
« Êtres fantomatiques ! O tristes passants
Qui glissez dans la nuit vos gestes languissants,

Corps chétifs que le Mal ne cesse de poursuivre,
Vous montez jusqu'ici pour essayer de vivre. »

. . . . . .

. . . . . .

Ce soir hélas ! dans l'air subtil
Je ne respire plus qu'un lourd parfum d'exil,
Et je recherche en vain les fraîcheurs infinies
Qui depuis cinq années me conservent la vie.

II

5 septembre 1914.

La force entière de ma vie est condensée
En un seul désir, en une seule pensée :
Savoir
Ce qui derrière ces monts noirs
Se décide.
Angoissée, j'interroge l'horizon livide
Où les brumes du soir, comme un voile de deuil,
Etendent jusqu'à moi les ombres des cercueils.

III

15 septembre 1914.

L'Aurore ce matin vêtue de nuées roses
Essaye déjà sa robe d'apothéose ;
La montagne frissonne sous un vent d'orgueil
Qui dissout dans l'éther les nuages de deuil
Et le soleil dont ma patrie s'embrase toute
A l'aube, comme du sang, tombe goutte à goutte.

. . . . . .

Sur un coursier divin que rien ne retiendra,
France ! tu vas monter si Haut que tu voudras.
Symbole d'Harmonie,
Tu défends l'Univers en défendant ta vie.
Ta gloire au firmament jette un éclat si pur,
Qu'elle fait baisser même les yeux de l'azur.

A l'horizon ruisselle
La première clarté
D'où va naître l'universelle
Liberté

. . . . . .

Et sous le ciel ami de la Suisse française,
Tous les gamins vaudois sifflent la Marseillaise !

IV

8 novembre 1915,

Malades aux doigts blancs
Penchés aux terrasses tels des lys indolents,
Dont les corolles sont déjà presque fanées,
Sur la tige amincie de vos jeunes années
Vers quel rêve, ou vers quel espoir
Sont tournées vos prunelles
Qui semblent voir
Clair dans le noir
Des choses éternelles ?
Ce rêve, qu'inlassablement
Nous paraissons poursuivre,
Est simplement :
Vivre.

V

20 décembre 1915,

Soleil resplendissant ! O Roi des mondes bleus,
Sois béni, toi qui nous inondes
De tes rayons miraculeux,
Dans un ruissellement de chevelure blonde ;
Tu diamantes de reflets
L'hiver éclatant des sommets,
Et les plaines blanchies par la neige nouvelle
Ne sont plus sous tes feux que des prés d'étincelles.

La nature au Printemps dans l'éther de cristal
Frémit sous ton baiser d'un frisson végétal,
C'est toi qui fais mûrir l'été le long des treilles,
Dans un éclatement de rubis, les groseilles,
Et si la nature est encor
Superbe aux jours plus monotones,
C'est que tu mêles tout ton or
Aux couleurs tristes de l'automne.

. . . . . .

Soleil ! O toi qui viens par de tristes matins
Et qui parais sourire à nos mauvais destins,
Se peut-il qu'on exprime
La Pitié qui s'épand de ton âme sublime ?
Nos regards éblouis
Se voilent sous l'ardeur des flamboyants midis,
Mais ta lueur sacrée en nos yeux se condense
Et nous ne voyons plus que des points d'or qui dansent !
Pour avoir élevé souvent mes bras vers toi,
Un fragment de clarté me reste au bout des doigts :
Lumineuse Parcelle
Qui viendra m'éclairer dans mon ombre éternelle.

VI

3 janvier 1916.

Perle enclose
Dans l'air phosphorescent,
Entre le ciel obscur et les monts pâlissants,
La lune s'interpose.

Sur l'étendue de neige, sa clarté se pose,
Et dans le paysage immobile et troublant
Où me semble anormal tout ce qui n'est pas blanc,
Une vapeur de lait semble sortir des choses.

« Là-bas à ceux qui tombent sur nos champs sacrés
Va porter ton Adieu nacré,
Lumière !

Et dans le funèbre décor,
O fantôme lunaire,
Que ton linceul ardent couvre le front des Morts! »

VII

Aux prisonniers français malades
qui vont être internés en Suisse.

22 janvier 1916.

Sur le seuil noir des casemates,
Que vos yeux soient désattristés,
O vous que la douleur marqua de ses stigmates,
Voici la liberté!
Déjà le vent d'espoir enlève
La palissade haute où se blessaient vos rêves,
Et vous porte au lointain
Sous un ciel aussi pur que notre ciel latin!

MARTHE DEFOSSE DE LIBERMONT.

POUR UN ART INDUSTRIEL MODERNE

—

La querelle entre les champions des anciens styles et les partisans des nouveaux modèles, qui, depuis vingt-cinq ans et davantage, fait couler un flot de littérature disparate, laisse le public généralement indifférent. Sans doute, le moindre enroulement de lampadaire, le plus modeste galbe de vase, le plus simple pied de fauteuil ferait mieux son affaire. Mais comme l'ébénisterie est un métier plus malaisé à pratiquer que la critique d'art, nous continuons à manquer de bons meubles et à regorger de livres et d'écrits sur l'art décoratif. Chacun persiste à vanter sa panacée, à prêcher pour sa chapelle, à éterniser une discussion qui ne persuade personne, parce qu'une erreur initiale de méthode perpétue le malentendu. On s'obstine à placer uniquement sur le terrain esthétique une question qui ressort avant tout de l'ordre économique. On invoque l'art et la beauté, et l'on oublie de faire valoir les arguments les plus frappants, ceux qui frappent à la bourse.

Proposition. — *La France ne peut triompher de la concurrence étrangère que si elle rachète sa pauvreté en matières premières et le prix élevé de sa fabrication par une plus-value d'originalité et de cachet artistique.*

La France est pauvre en matières premières, toutes les statistiques le démontrent. L'Amérique extrait annuellement 50 millions de tonnes de minerai de fer, l'Allemagne 30, l'Angleterre 16, l'Espagne 13, la France 12. En cuivre, notre production ne dépasse pas 220 tonnes, tandis que celle de l'Allemagne monte à 900.000 et celle de l'Espagne à 2.500.000.

Pour le plomb, nous arrivons au huitième rang, avec 11.000 tonnes, contre 15.000 en Allemagne; pour le zinc, au septième, avec 50.000 tonnes contre 700.000. Même constatation pour les matières textiles dont l'Angleterre contrôle souverainement le marché, pour le bois, domaine incontestable de la Suède, de l'Autriche, de l'Allemagne et de la Russie, pour les métaux secondaires, nickel, cobalt, étain, chrome, pour presque toutes les matières premières. Si nous ajoutons que cette infériorité s'aggrave du manque de houille, nourriture des machines, élément indispensable de transformation, nous voyons l'industrie française, dès qu'elle sort des besoins limités d'une production régionale, obligée de s'adresser à l'étranger, qui lui vend naturellement la matière première plus cher qu'elle ne lui coûte, gouverne le marché à ses dépens, et économise par surcroît le transfert et le frêt, — plus cher, d'ailleurs, en France, que dans n'importe quel pays.

L'élévation des prix de façon résulte en partie des mêmes facteurs d'enchérissement. Le manque de fer et de houille rendant l'outillage plus dispendieux, nos industriels sont obligés de faire l'économie des machines-outils nombreuses et rapides qu'emploie l'étranger. Nos machines étant moins perfectionnées, il nous faut deux ouvriers pour un travail où nos concurrents, Américains, Anglais ou Allemands, n'en emploient qu'un seul. D'autres facteurs interviennent : affaiblissement de la natalité qui diminue la quantité de main-d'œuvre, mesures sociales légitimes, prises en faveur de l'ouvrier (1), qui pèsent sur les frais généraux, tendance générale de nos nationaux à l'épargne, qui appauvrit notre industrie de capitaux que l'étranger trouve aisément. C'est ainsi, par exemple, que, dans l'industrie céramique, où cependant les matériaux sont abondamment fournis par notre sol, les 100 kgs. de kaolin sont cotés sur place 18 fr., tandis que l'Allemagne les cote 12 fr. (2), et les 100 kgs de pâte à porcelaine 100 fr., contre 50 en Allemagne. Comme la façon s'opère avec un matériel plus onéreux et des salaires plus élevés d'un sixième, la cuisson avec de la houille et du bois plus chers, la décoration avec des couleurs de 40 o/o plus coûteuses, voilà

(1) Egalement prises cependant en Allemagne, en Angleterre, etc.
(2) Naturellement nos documents ressortent de statistiques antérieures à la guerre.

une catégorie d'objets manufacturés, tout en profitant exceptionnellement de richesses naturelles indigènes, parvenus à un prix de revient plus élevé que dans les autres pays. Qu'on juge ce qu'il advient des industries qui tirent toutes leurs matières premières de l'étranger!

Ces deux termes de notre proposition démontrés, — pauvreté des matières premières, élévation du prix de façon, — arrivons au troisième, c'est-à-dire au remède. On ne nous fera pas l'injure de supposer que nous ignorons le parti à tirer de tarifs douaniers favorables, non plus que d'un programme international d'action économique, dès longtemps promis et peut-être à la veille d'une mise en exécution (1). Mais cet appel à la protection, qu'à toutes les époques de notre histoire industrielle la manufacture française ne cesse d'adresser à l'Etat, a-t-il jamais eu d'autres conséquences que d'encourager la routine et le laisser-aller? Les barrières douanières produisent un soulagement momentané à la crise, mais derrière ce mur, il ne se passe rien et les intéressés continuent à ne rien faire pour améliorer l'outillage ni la fabrication. Le remède est ailleurs. Il consiste à remplacer la quantité par la qualité, et puisque nous avons peine à lutter sur le prix de la matière première, à y ajouter une plus-value d'élégance et de beauté, ingrédients qui ne coûtent rien, mais qui multiplient dix fois, vingt fois la valeur du produit (2).

Or, n'en déplaise à notre amour-propre national, ce levain magique, cette pierre philosophale capable de transmuer en or de vils matériaux, n'est peut-être pas aussi universellement répandue dans nos produits que le redisent les rapports officiels des expositions en France et à l'étranger. Si nous imposons au monde entier le charme distingué de nos articles de luxe et de toilette féminine, costumes, lingerie, chapeaux, bijoux, parfums, étoffes, carrosserie d'automobiles, sommes-nous certains de conserver le même cachet d'élégance à nos meubles, à nos céramiques, à nos papiers peints, à notre orfèvrerie ? Notre renommée artistique au dehors ne doit pas nous aveugler et la logique inflexible des chiffres sonne un glas d'alarme. Depuis vingt ans, notre exportation en meubles

(1) Cf. le texte des résolutions adoptées par les représentants des gouvernements de l'Entente à la Conférence économique des Alliés, 20 juin 1916.

(2) Exemple, dans un autre ordre d'idées, de la Suisse, qui n'ayant aucune matière première est une puissance exportatrice de machines, de chocolat, etc.

n'a augmenté que de 58 o/o, tandis que notre importation s'est accrue de 378 o/o (1). Encore cette exportation est-elle en partie constituée par notre importation, de nombreux prétendus fabricants faisant venir des bois tout ouvrés, tout sculptés d'Italie, d'Espagne, de Belgique et se contentant de les monter à Paris pour les vendre sous l'étiquette française. Résultat : de 3000 sculpteurs sur bois, en 1884, on n'en comptait plus que 1500 en 1910 avec chômage de 50 o/o, soit 750. En 1885 travaillaient 3000 menuisiers en sièges ; en 1910 il en restait 300. Nous pourrions faire d'autres constatations. De 150 maisons qui fabriquaient à Paris les papiers peints il y a vingt ans, on n'en compte plus maintenant que 15, et deux ou trois à peine impriment de belles sortes à la planche. Toute notre céramique d'art vient de Hollande, de Danemark, du Japon, d'Italie, d'Angleterre, d'Autriche, d'Allemagne surtout, qui monopolisait en même temps, avec la Belgique, la fourniture de nos faïences à bon marché. Les fameux services de Limoges, effectivement fabriqués à Limoges, étaient décorés presque exclusivement par décalcomanie à l'aide de chromos dont l'Allemagne fournissait une moyenne de 70 o/o. Tout cela se sait à l'étranger, si chez nous on l'ignore ou l'on s'efforce de le cacher. Nos concurrents le proclament et en tirent profit pour déprécier nos produits manufacturés.

Entendons-nous. Nous ne prétendons pas que le goût ni la distinction ne restent pas la caractéristique de l'industrie française. Ce sont, par bonheur, des qualités de race qui peuvent s'éclipser pour un temps, mais qui reparaissent plus brillantes aussitôt la période fâcheuse de relâchement terminée. Si elles végètent sur un terrain, elles poussent de merveilleux rejetons sur un autre, et jamais, par exemple, comme de nos jours, la suprématie de nos modes ne s'est plus hautement affirmée. Bien plus, dans les genres les moins favorisés, la presque totalité des industriels portent assez haut la conscience de leur métier pour ne laisser sortir de leurs ateliers que des pièces irréprochables, marquées de ce cachet de luxe, d'élégance et de goût qui fait dire au premier coup d'œil : « Voilà un produit français », en face de la camelote étrangère.

Mais tout cela n'est rien sans l'originalité des formes et le

(1) Cf. l'exposé préliminaire aux statuts de la *Société de l'Art décoratif français*, président André Bouilhet [par R. G.].

renouvellement des modèles, et de ce côté quel chemin à faire pour l'art industriel! A quelques louables exceptions près, depuis quarante ans nos fabricants copient, décalquent, arrangent ou dérangent des œuvres anciennes, et, sans frais de modèles, reproduisent dans les matériaux à leur convenance les objets mobiliers de nos musées ou de nos palais nationaux, commodes, tables, sièges, chenets et pendules, bronzes d'applique ou d'éclairage, soieries, tentures, argenterie. Tout ou à peu près a été dit sur l'absurdité de cette imitation des anciens styles, qui prend sa source, malgré tout, dans l'admiration légitime que nous inspire notre patrimoine artistique... (si l'Allemagne avait eu nos décorations de la Régence, de Louis XV ou de Louis XVI, elle n'aurait certainement pas si hardiment prêché d'exemple dans la conquête du nouveau style...) Mais on a presque toujours fait appel à des raisons de sentiment et d'esthétique, tandis que, si nous condamnons les copies, voire même les arrangements d'ancien, c'est avant tout pour des raisons de bon sens commercial.

Parenthèse. — *S'il ne s'agit que de copier nos anciens styles, l'étranger le fait presque aussi bien et à meilleur compte que nous.*

Certes, au début, pasticheurs et surmouleurs connurent un âge d'or. Ils puisèrent dans les palais nationaux comme dans des greniers d'abondance,— le mot est de François Carnot (1), — mais s'ils réalisèrent des bénéfices immédiats, ce fut aux dépens de l'avenir. Puisqu'il suffisait de copier, l'étranger, qui avait ses musées d'art industriel, ses collections de moulages, de photographies, voire même ses maisons d'édition, publiant en albums pour Paris, Leipzig et Berlin les merveilles que notre libéralité naïve leur permettait de reproduire à beaux clichés (2), l'étranger pratique se mit rapidement et à meilleur prix à exécuter ces mêmes modèles. Non seulement il n'acheta

(1) *Rapport à M. Deville, président de la 4e commission du Conseil municipal* [sur le projet d'une Exposition d'art décoratif moderne]. Il y a toute une littérature sur le sujet, depuis le rapport de M. Couyba en 1907 jusqu'à l'adoption du projet par la Chambre des députés le 12 juillet 1912. On trouvera rapports, enquêtes, articles de revue dans le *Rapport sur l'Exposition d'art décoratif de Copenhague*, par Roger Sandoz et Jean Guiffrey. Aucune lecture n'est plus instructive.

(2) *Le style Louis XVI*, par Seymour de Ricci, parut à la fois à Stuttgart, chez Hoffmann, à Paris, chez Hachette. Le *Mobilier du Louvre* [Louis XIV, Louis XV, Louis XVI], 3 volumes par Egon Hessling, s'imprimèrent à la fois pour Berlin, Paris et New-York.

plus les copies de nos nationaux, mais il trouva moyen d'approvisionner quelques-uns de ses anciens fournisseurs. On vit certains ébénistes parisiens renvoyer menuisiers et sculpteurs et conserver uniquement des monteurs pour ajuster les pièces séparées qu'ils faisaient fabriquer à Malines ou en Italie.

Ce n'est donc pas avec des modèles Henri II, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Directoire, Empire ou même Restauration que nous pouvons espérer concurrencer nos rivaux. Ils ont à leur disposition les mêmes originaux et, comme chez eux les matières premières et la façon sont à meilleur compte, nous sommes dès le départ lourdement handicapés.

La logique et l'enchaînement des faits nous amènent donc à l'emploi des modèles nouveaux, à l'orientation résolue de l'art appliqué vers le modernisme.

Ici encore est-il bon de préciser. Art moderne ne veut pas dire *modern staïle*. Il serait aussi puéril de recommencer les étrangetés d'il y a vingt-cinq ans qu'il est aujourd'hui d'effet facile de s'égayer sur une erreur généreuse qui nous a laissé quelques belles œuvres, et surtout par contraste nous a fait sentir le ridicule attristant des imitations de style où nous vivions. Gallé, Grasset, Lalique nous furent de bonnes lanternes, comme dirait Rabelais, pour discerner les vessies gonflées de vent que l'on cherchait à nous écouler. Ce n'est pas leur faute s'ils entraînèrent à leur suite une légion de maladroits disciples qui, pour mieux mériter le titre de novateurs, exagérèrent les audaces et se livrèrent aux pires folies. On jeta par-dessus bord l'utilité pratique et la logique. On oublia qu'une chaise est faite pour s'asseoir, qu'un buffet de salle à manger n'est pas seulement destiné à servir de support à des grès flammés ou à des cuivres repoussés, que les fauteuils d'un salon de réception ne doivent pas nécessairement rester soudés à la cheminée. Un décor tentaculaire de lombrics et de ténias, de varechs et de vermicelles recouvrit de déplorables excentricités de formes. Les fabricants s'en mêlèrent, et, au lieu de s'adresser à des artistes ayant fait leurs preuves, ils mirent en campagne des dessinateurs à tout faire. On courut aux bibliothèques. On démarqua les revues d'art moderne. On « pigea » des motifs quelconques pour les appliquer à n'importe quoi, et l'on assista, au Faubourg, à la génération spontanée de ce faux modern-style qui ne survécut guère à l'Exposition de 1900, mais qui suffit à

porter à l'art nouveau un coup que l'on pouvait croire mortel (1).

Heureusement il n'en fut rien. Nos décorateurs persistèrent et se corrigèrent. Ils comprirent que l'application des formes de la nature devait avoir des limites. D'une imitation servile de la fleur, de la plante, de l'insecte — n'eut-on pas un moment la table cyclamen, le bureau libellule, le pot à tisane fleurs de pavot? — ils arrivèrent à la nature stylisée, aux formes « vides » mais cependant tirées du règne animal ou végétal. Les âges héroïques révolus et les combattants assagis, l'évolution aboutit à un art moderne non seulement acceptable, mais séduisant, désirable et aimable. C'est celui que nous voyons depuis dix ans s'affirmer dans les expositions d'art décoratif, c'est celui qui nous vaut, dans tous les arts appliqués, des formes rajeunies, des modèles nouveaux, primesautiers, mais en même temps d'une pondération, d'une logique, d'une entente parfaite de construction. C'est ce modernisme bien français qui doit assurer le triomphe de notre industrie, car il présente justement les qualités d'originalité et de cachet artistique auxquelles ne peuvent prétendre nos concurrents étrangers, et qui seules peuvent compenser la rareté de nos matières premières et la cherté de notre fabrication.

Corollaire. — *Le modernisme doit distinguer aussi bien les objets d'utilité courante que les pièces de luxe.*

A l'heure présente, architectes-décorateurs uniquement créateurs de modèles, artisans-décorateurs à la fois créateurs et exécuteurs, travaillent pour les collections des Mécènes ou les vitrines des musées. Fiers à juste titre d'avoir forcé ou tout au moins entrebâillé les portes du « grand art », ils s'efforcent de rester à la hauteur de leur réputation en n'exécutant que des œuvres précieuses de matière, accomplies d'exécution, inédites de forme. Ils s'interdisent toute répétition intégrale, et visent, dans leurs créations industrielles, à l'individualisme que l'on serait en droit d'exiger d'œuvres de peinture ou de sculpture. Tout cela est savoureux pour le dilettantisme d'un amateur fier de posséder ce que les autres n'ont pas. Mais quel obstacle à la formation d'un style moderne que cette recherche

(1) H. Clouzot : *Le Mobilier moderne au 6e salon des Artistes décorateurs*. Revue de l'Art ancien et moderne, avril 1911.

à outrance de l'individualisme, cette phobie de l'imitation et même de l'inspiration commune qui fait que chacun travaille pour soi et ne veut reconnaître aucun maître sinon lui-même (1)! Il en fut tout autrement aux grandes époques, sous Louis XV ou sous Louis XVI. Les artisans-décorateurs n'avaient souci que d'employer les meilleurs procédés : « Bienheureux temps, dit Anatole France, où l'on n'avait pas soupçon de cette originalité que nous cherchons si avidement aujourd'hui. L'apprenti tâchait de faire comme le maître. Il n'avait pas d'autre ambition que de lui ressembler, et c'était sans le vouloir qu'il se montrait différent des autres (2). »

Retournons la proposition. C'est sans le vouloir que nos décorateurs arrivent à se ressembler. Ils ont beau obéir à des grammaires différentes, chercher leur voie dans des directions opposées, ils ont tout de même des répulsions et des sympathies communes, des préférences pour certaines lignes, certaines couleurs, certains matériaux, et, sous leurs accords discordants, on finit par distinguer une harmonie latente, une discipline involontaire. C'est ce qui fait que le style moderne se constitue, qu'il se répand et qu'il ne peut rester le patrimoine exclusif d'une élite. Bon gré mal gré, il faut que nos créateurs de formes s'habituent à l'idée que leur talent poussera des rejetons au dehors, que leur œuvre ne restera pas stérile. Leurs modèles sont exposés au musée Galliera, à l'Union centrale des Arts décoratifs. Ils figurent dans les salons annuels. Ils meublent les demeures de notables contemporains. A l'envie, périodiques et livres d'art en répandent l'image. Une foule de jeunes dessinateurs, d'élèves de nos Ecoles d'art industriel, s'en imprègnent et n'attendent qu'un signal des fabricants pour ouvrir des cartons abondamment fournis en nouveau style. Les créateurs sont des semeurs de beauté. Derrière eux des talents plus modestes achèvent d'ensemencer les sillons et préparent la moisson future.

Pour les objets d'usage courant, où le rajeunissement des modèles est aussi nécessaire, sinon plus indispensable que

(1) Verneuil : *Un Intérieur moderne*, Art et décoration, février 1913.—Péladan : *Salon d'Automne, l'Art allemand*, Revue Hebdomadaire, 1912.

(2) A. France : *Le Lys rouge*, p. 148. L'exemple le plus frappant se rencontre peut-être dans les quinze ou vingt mille balcons en fer forgé du XVIIIe siècle encore en place à Paris, qui tous relèvent des modèles de Blondel ou d'autres architectes de son temps et dont pas un ne ressemble absolument au voisin.

pour les objets de luxe, les industriels s'adresseront-ils aux talents d'élite? Pourquoi pas? nous n'avons aucune raison de croire qu'ils essuieront le moindre refus, surtout si, pour des modèles destinés à tirer à des centaines de milliers d'exemplaires, ils consentent à payer aux artistes modernes des prix également modernes. Mais admettons par impossible que cette entente entre industriels et créateurs rencontre des difficultés. Faudra-t-il pour cela renoncer aux formes nouvelles? Si nous n'avions pour fleurir nos parterres que des variétés inédites de roses, les millionnaires seuls pourraient s'offrir le luxe d'un jardin. Mais la greffe permettant la reproduction à l'infini des plus beaux rosiers, il suffit pour les bourses modestes de s'adresser à un jardinier qui connaisse son métier. Nous avons à Paris quinze mille dessinateurs qui ne demandent qu'à répandre le plant nouveau (1): adressons-nous à eux pour avoir du moderne. Sans doute, tout ne sera pas de qualité égale. Il y aura de l'excellent, du médiocre et du pire. Mais avec l'intensité de la fabrication actuelle, il suffira d'un ou deux modèles réussis pour compenser et au delà l'échec des autres. Avant tout, ayons confiance, sachons oser, et même osons nous tromper. Nous mettrons à côté du but dix fois, vingt fois, mais nous finirons par l'atteindre. Tout le reste ne compte pas (2).

Croyez-vous qu'il en fut autrement aux heures de fécondité industrielle d'autrefois que nous opposons trop facilement aux efforts de nos novateurs d'aujourd'hui ? Nous admirons en bloc nos pièces de musée sans nous dire que cet apport des siècles représente une sélection, que le temps a fait justice des non-valeurs et des difformités. Les artisans d'autrefois n'avaient pas honte de se tromper : le désir de travailler pour la postérité ne les troublait pas. Les romantiques n'en avaient pas fait des artistes, voire des poètes, comme Victor Hugo, de Froment-Meurice :

(1) Le récent manifeste de la Société *l'Art français moderne*, secrétaire général Gaston Quenioux, promet la création d'un office d'édition où les industriels seront assurés de trouver des projets « choisis avec éclectisme, mais sévèrement sélectionnés ».

(2) Cf. *Croquis d'Allemagne* (dans les *Marges*, janvier 1913), par Panurge [Louis Thomas]. « Une grande brute se trompera dix fois, cent fois, produira des mastodontes et des monstres, mais finira peut-être, surtout si elle est retenue, guidée..., par des nécessités pratiques et précises, par vous donner une pièce, un morceau réussi. En art il n'y a que cette réussite qui compte. »

Nous sommes frères, la fleur
Par deux arts peut être faite.
Le poète est ciseleur,
Le ciseleur est poète.

Eh non! grand homme. Vous nous en contez. Le ciseleur n'est pas un poète, pas plus que l'ébéniste n'est un statuaire ou le fabricant d'étoffes un peintre. Tout cela, c'est de la littérature. Avec cette confusion des genres, vous faites des intellectuels, des érudits, des critiques, des dilettanti. Vous arrêtez toute audace, toute initiative, toute fécondité. Il faut plus de tour de main et moins d'esthétique pour mettre sur pied le bureau du roi Louis XV.

PARADOXE. — *Un objet d'art usuel ne doit pas viser la durée. Le renouvellement incessant des modèles est nécessaire à l'entretien d'une clientèle.*

Pourquoi l'art appliqué échapperait-il à la loi générale de transformation? Tout se renouvelle. La mode plusieurs fois par saison change la forme des chapeaux, des vêtements, des chaussures, des bijoux, des accessoires de la toilette. Loin de s'en plaindre, la clientèle accepte avec enthousiasme les décisions des arbitres et, de peur de paraître en retard, les devance parfois en étrangeté. Aussi quelle activité dans ce domaine, quelle réussite, quel rayonnement incontesté et incontestable à l'étranger! L'inlassable imagination des grandes maisons de couture tient en éveil la curiosité, le désir, le caprice, l'étonnement de sa clientèle cosmopolite, et, avec une discipline admirable, un ensemble merveilleux, décrète, pour empêcher les modèles de reparaître deux saisons de suite, que cette année nos femmes s'habilleront comme des cloches, l'an prochain comme des fourreaux de parapluie.

A leur place, que font certains ébénistes, tapissiers, bronziers, fabricants de papiers peints, de porcelaines ou de faïences? Ils continuent ingénument à mettre en vente des modèles qui remontent à Napoléon III ou des copies d'anciens styles qui ne se démoderont jamais, puisqu'elles sont vieilles le jour même de leur mise en vente et qu'on pourrait les conserver indéfiniment, si la négligence de la façon ou la mauvaise qualité des matériaux n'obligeaient souvent à les remplacer avant l'heure.

Comment ne comprennent-ils pas que leur intérêt est au contraire de créer des modèles inédits, originaux, fantaisistes, faits pour plaire quelques années, s'il s'agit de tentures, de papiers peints, de céramiques, un peu plus longtemps s'il est question de meubles ou de bronzes? Jadis on renouvelait son mobilier dès qu'il était fané et souvent même auparavant (1). Aujourd'hui on le fait durer autant qu'on peut, avec le secret espoir que le temps, en patinant nos imitations de style, leur donnera le relief de pièces de musée. « Rien ne se démode plus vite que l'art moderne », disaient nos snobinettes d'avant la guerre, qui laissaient les ciseaux du couturier tailler une si belle part de lion dans leur budget qu'il ne leur restait rien pour tout autre genre de luxe. « Tant mieux, devraient à leur tour répliquer les industriels. Si le moderne se démode vite, nous allons en fabriquer le plus possible. La clientèle reviendra plus souvent à nos comptoirs ».

Naturellement, la première condition de cette activité de la vente réside dans des prix abordables. Combien d'acheteurs, séduits par le charme du mobilier moderne exposé à quelque salon d'art décoratif, reculent-ils déçus et chagrins devant un tarif interdit à leur bourse? Mais ce bon marché indispensable, qu'on ne peut demander ni à une économie de modèle ni à une négligence de façon, d'où pourra-t-on le tirer? Il découlera naturellement d'une amélioration d'outillage permettant la fabrication en grandes séries et répartissant le prix de revient sur une quantité plus considérable d'unités. Avant la guerre nous limitions notre fabrication aux demandes de la clientèle ou aux prévisions que notre expérience commerciale nous permettait d'émettre sur la campagne future. Nos rivaux, au contraire, faisaient rendre à leur outillage et à leur main-d'œuvre un maximum de production sans se préoccuper à l'avance de l'écoulement des objets fabriqués, et il arrivait que l'objet sorti de l'usine, son bon marché et son attrait, joints à l'habileté des placiers du dedans et du dehors, suffisait à en assurer la vente. Quelle est, à votre avis, la meilleure des deux méthodes?

(1) Ecoutez plutôt l'ébéniste Roulo, 1772 : « On voit paraître tous les jours des meubles nouveaux, ou bien qui sont de forme différente de l'ordinaire... A chaque changement de mode, chacun se fait un devoir de s'y conformer, dût-on rejeter de bons meubles pour en avoir de nouveaux, peut-être moins bons, et cela par la seule raison qu'il est presque honteux de ne pas être à la mode tant dans ses meubles que dans ses habits. » *Art du menuisier*, p. 600, 602.

On peut aussi réaliser d'intéressantes économies sur les matières premières. A côté du modèle de luxe, en substances rares, destiné à la clientèle riche, on exécutera le même objet en matériaux communs quoique toujours de qualité irréprochable. Un meuble bien établi pourra se faire en bois de violette, de corail, en padock, en citronnier, en loupe d'orme, et ne rien perdre de l'excellence de sa construction et du charme de ses lignes s'il n'emploie que le hêtre modeste ou tout autre bois indigène. Qui ne consentirait à remplacer les bronzes dorés et ciselés d'un buffet par les simples plaques de fer découpées et repercées qui encadrent les vantaux des anciens meubles rustiques? Surtout pas d'équivalents ni de trompe-l'œil. Ne faisons pas jouer au zinc le rôle du bronze, au papier peint celui du velours, à la toile celui de la soie, au cuivre verni celui du bronze doré. Mais ne craignons pas de remplacer dans un bijou les perles et les diamants par des pierres de couleur aimables et peu coûteuses, ni d'employer l'argent ou même le cuivre. Qui sait parfois, comme nous le voyons pour les produits de l'art populaire, si la rusticité de la matière ne donnera pas un charme inattendu au modèle en forçant à des simplifications qui ne conserveront que les lignes indispensables pour accuser les formes générales de l'objet (1) ?

MÉTHODE. — *L'industrie ne pouvant renouveler tous ses modèles à la fois, c'est par les moins coûteux à établir qu'il faut commencer. Les autres suivront.*

Procédons par étapes. On ne peut demander à l'industrie française, au lendemain surtout des épreuves qu'elle aura traversées, de renouveler à la fois tous ses modèles. Mais on peut commencer par les moins coûteux à établir. Si l'orfèvre ou le bronzier est obligé à des frais considérables chaque fois qu'il met sur pied un nouveau modèle, la mise de fonds est moindre pour le fabricant de papiers peints ou l'imprimeur de toiles. Que ceux-là donnent l'exemple, — ils l'ont déjà fait et souvent avec bonheur. — Que les brodeurs, les maroquiniers, les fabricants d'articles de Paris, de ces mille futilités qui font la joie de nos yeux dans les vitrines de nos boulevards, marchent

(1) *La Société d'encouragement à l'art et à l'industrie*, par la plume d'un de ses secrétaires, a publié en 1911 un *Rapport sur la rénovation des industries d'art provinciales* qui insiste sur le parti qu'on pourrait tirer des richesses naturelles de la France et des anciennes techniques régionales.

résolument de l'avant. Surtout qu'on produise, que la clientèle *voie* partout de l'art moderne. Jusqu'à présent, non seulement on ne lui en présente pas assez, mais il semble qu'on lui cache le peu qui existe. Certains magasins de « nouveautés » dissimulent leur rayon d'art moderne comme s'il s'agissait d'une tare. Le goût nouveau se vend sous le manteau.

Tout peut changer et changera certainement. Mais ce qui importe, c'est de se hâter, de prendre dès maintenant les devants pour être prêts au moment de la reprise des relations internationales. Il ne faut plus, comme avant la guerre, que l'art moderne reste en France le monopole d'importateurs étrangers, que tout ce qui est d'inspiration originale, bronzes, céramiques, verreries, maroquinerie, articles de Paris, soit dans les bazars de fabrication exotique. Les préférences de la clientèle se portent chaque jour davantage sur ce genre d'objets. Si, par impossible, notre industrie ne lui donnait pas ce qu'elle demande, la place resterait à prendre ou à reprendre et tous les tarifs douaniers du monde n'empêcheraient pas une nouvelle invasion. N'oublions pas surtout que si nos industriels ont le devoir de s'y opposer avec un bataillon serré de produits nouveaux, nous avons le devoir tout aussi patriotique de les encourager. A l'étranger on admire toutes les créations des artistes-décorateurs. En France, on commence par les blaguer. Au dehors, on se fait un scrupule de n'acheter que des objets de fabrication nationale. Chez nous, notre dilettantisme nous fait courir aux produits importés.

Nos voisins sont souvent d'épais lourdauds, c'est entendu, et nous sommes les arbitres du goût et de l'élégance. Il serait peut-être bon d'imiter parfois les lourdauds et d'encourager les industriels français (1).

HENRI CLOUZOT.

(1) Un exemple. Le nombre des revues d'art décoratif en Allemagne est considérable. Il s'en publie dans toutes les villes de production un peu importantes, à Berlin, à Stuttgart, à Munich, à Darmstadt, à Francfort... Dans tous les intérieurs germaniques on s'abonne et on trouve la revue sur les tables comme chez nous le journal de mode. Le nom des artistes (Van de Velde, prof. P. Behrens) devient aussi familier au public que chez nous celui d'un grand couturier. En France on comptait avant la guerre *deux* revues d'art décoratif dont l'une faisait ses frais et l'autre se plaignait, non sans apparence de raison, que l'Etat lui avait supprimé la moitié des souscriptions ministérielles qui l'aidaient à vivre.

LE MÉCANISME DE L'ORGANISATION

(*Suite* [1]).

—

V

Ce qui vaut pour le travail dans la grande industrie vaut d'un bout à l'autre de la série des activités. Les deux conceptions sont, en théorie et en fait, irréductibles. A la première obéissent les troupes actuelles allemandes, par exemple ; car l'idée première d'une attaque voulue contre leur pays commence à disparaître, malgré les mensonges de la presse d'Empire. Au lieu que l'entrain, la ténacité, l'accommodement rapide aux circonstances animent les troupes françaises. Il s'agit donc, quand on veut organiser, de choisir entre les deux conceptions. Admettra-t-on comme collaborateurs et comme ouvriers les individus qui se présentent, d'après leurs diplômes ou leurs certificats, sans leur demander si le métier qu'ils exercent leur a seulement été imposé par la nécessité? Ou bien, au contraire, fera-t-on une enquête préalable et ne retiendra-t-on que les individus qui affirment et qui prouvent que le mode spécial d'activité qu'on leur propose répond à leurs goûts naturels et à leurs désirs sincères ?

Le problème est plus grave encore pour un homme d'Etat. Selon qu'il choisit une alternative ou l'autre, un individu puissant peut agir profondément sur la collectivité entière dont il est un élément éminent. Par exemple, les programmes de l'en-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 436.

seignement, surtout primaire et technique, seront conçus sur un tout autre plan si l'on désire que les jeunes générations suivent leur voie naturelle, ou si l'on veut, conformément à des notions préétablies sur le bien de l'Etat, que ces jeunes générations constituent une masse amorphe de main-d'œuvre où les divers chefs d'activité sociale pourront puiser, sans se soucier des goûts individuels. Dans le premier cas, chaque travailleur représente une valeur définie, qui n'est identifiable à aucune autre ; dans le second, les travailleurs sont interchangeables et représentent chacun la même valeur moyenne.

Tout homme qui organise quoi que ce soit, un bureau de commission, une revue, une petite industrie locale comme celle des jouets en bois, etc., se trouve obligé de choisir entre ces deux alternatives, puisque c'est de ce choix que dépendra ensuite celui qu'il fera du personnel qui lui est nécessaire. Plus l'organisme à édifier est compliqué, plus est délicat le choix entre les deux principes opposés, l'exécution du détail reposant alors sur les divers intermédiaires situés entre l'organisateur et le moindre employé.

Dans la pratique, on a résolu le plus souvent la difficulté plutôt au hasard, d'une part, en livrant l'apprentissage aux mains des chefs de maison, de l'autre, en laissant subsister la sériation, qui date du moyen âge et des corporations, en apprenti, manœuvre, aide et ouvrier proprement dit, cette dernière catégorie comprenant en tête les ouvriers qualifiés. Il est de l'intérêt de toute nation moderne de savoir comment organiser maintenant le travail en abandonnant les catégorisations traditionnelles, donc de se mettre au clair sur le principe fondamental qui devra guider la formation des jeunes générations.

On voit que cet élément psychologique du mécanisme de l'organisation ne s'élimine pas par le dédain, ou ne s'atténue pas par le laisser-aller. Car la moindre maison de commerce, la moindre usine ou fabrique, la plus petite revue, le magasin le plus modeste, tout bureau, tout atelier, tout laboratoire, tout cabinet de travail ou d'affaires constitue un élément de la force et de la richesse nationales. Si dans une nation il n'existe pas une orientation générale consciente et voulue de tous les travailleurs, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, cette nation se trouve en état de moindre résistance.

Bref, pour organiser quoi que ce soit, il convient de tenir

compte, non seulement des circonstances de temps et de lieu, qui doivent être favorables, des circonstances de technique, qui doivent être éprouvées, mais aussi des circonstances qu'on ne peut appeler que psychologiques, et dont l'importance est reconnue de plus en plus par tous ceux qui, dans une direction ou une autre, ont eu à organiser un mécanisme de production. Quant aux mécanismes de consommation, ils tendent de plus en plus à s'organiser sur la base de la coopération, dont d'ailleurs le mécanisme fondamental se formule exactement par les mêmes principes essentiels et corollaires. Ainsi les *Wholesale Societies*, les *Copés* de la Suisse, les *Konsumvereine* allemands et autrichiens ne s'agencent pas autrement, pour l'arrivée, la répartition et l'écoulement des marchandises, pour l'établissement des magasins et le recrutement de la main-d'œuvre que n'importe quelle maison de gros à succursales nombreuses. La variation porte seulement sur l'emploi des bénéfices.

On peut aussi laisser hors de la discussion actuelle les divers procédés destinés à intéresser financièrement et moralement les ouvriers et les employés à la bonne marche de l'entreprise, parce que si ces procédés, comme la participation aux bénéfices ou le système des primes, réagissent sur sa marche alors qu'elle est en train, ils ne modifient pas dans leurs bases les principes qui président à l'organisation même de cette entreprise.

VI

Tout ce qui vient d'être dit s'applique autant au travail intellectuel qu'au travail manuel. Ou plutôt, les deux ne sauraient être dissociés dans la pratique. C'est une bien grande infériorité pour un pays que de séparer ces deux activités dans la sériation des valeurs morales alors que le fonctionnement même de l'organisme humain les maintient liées coûte que coûte. Le médecin et le chirurgien, le chimiste et le physicien, le biologiste et l'ethnographe, l'archéologue dressé aux méthodes modernes ont autant besoin de leurs mains que de leur cerveau ; ils doivent savoir au moment voulu mettre la main à la pâte. Bien mieux, étant donnée la complexité croissante des sciences théoriques, comme l'histoire ou le droit, la manufacture des fiches est si nécessaire pour tout travail sérieux qu'on la doit considérer comme un travail manuel véritable.

Ceux qui s'imaginent qu'un secrétaire exécutera aussi bien ce travail ne feront jamais de vraie science, mais seulement de la compilation inintelligente. Au moment où l'on copie un document, il se produit un jeu d'associations d'idées qui enrichit la théorie alors qu'on la croyait inopérante.

On doit regretter que, sous l'influence de la science dite allemande, nous nous soyons laissé abuser en France par les procédés mécaniques dont on nous exagérait la valeur. Il est faux qu'un professeur d'université ou qu'un savant gagne du temps à faire faire par ses élèves ou par ses secrétaires le travail soi-disant mécanique du relevé et du classement des documents. Ou s'il y gagne du temps, il y perd de la pensée.

L'erreur d'appréciation repose sur une confusion de termes. Il y a, dans le travail intellectuel, deux catégories qui sont naturellement indépendantes, mais qu'on a tout avantage à lier : la méthode, qui correspond exactement à ce qu'est la technique dans le travail manuel ; et l'organisation, qui, dans les deux cas, obéit à des règles qui lui sont particulières. On peut enseigner la méthode scientifique aussi facilement que n'importe quelle technique, par exemple celle de la peinture ou celle de la menuiserie. Mais ce qu'on ne peut enseigner, je veux dire transmettre, c'est l'organisation, parce que, même dans le travail intellectuel, elle conserve une valeur individuelle. Lorsque Cuvier répartissait dans autant de chambres qu'il étudiait de questions les matériaux d'étude relatifs à ces questions, il appliquait, non pas une méthode, car elle restait la même quelle que fût la question étudiée, mais bien un système d'organisation du travail qui peut-être ne vaudrait rien pour d'autres.

Or, il ne suffit pas de connaître à fond une technique, celle de la peinture ou de la sculpture par exemple, pour devenir un vrai peintre ou un vrai sculpteur. Il ne suffit pas davantage de connaître la technique mentale, dont l'acquisition est prouvée par les examens, pour devenir un vrai savant, maître de son intelligence et de sa critique. Et c'est bien pour cela que le pays où l'enseignement était le plus répandu, où les universités foisonnaient, où les thèses de doctorat s'accumulaient annuellement par milliers dans les bibliothèques, où le nombre des analphabètes était minime, où le Herr Doktor et le Herr Professor jouissaient d'une grande considération sociale, que ce même pays s'est montré, la crise venue, le plus barbare de

l'Europe. Le « savoir » est une sorte de vêtement, qui se rejette dès que la brute qui s'en ornait a intérêt à se remettre nue.

Cette guerre va donc sauver l'intelligence asservie par le savoir, c'est-à-dire par la technique intellectuelle, qui doit, au contraire, rester son humble servante. On ne saurait espérer que cette transmutation de valeurs se fera immédiatement, ni partout à la fois. Mais quel est l'instituteur ou le professeur qui, depuis le mois d'août 1914, n'a pas éprouvé des crises de désespoir, et qui n'a pas dû faire son examen de conscience ? Ceux qui réagissaient depuis une dizaine d'années contre l'hégémonie de la technique intellectuelle allemande ont commencé aussitôt à reprendre courage ; et, comme la victoire des Alliés ne pouvait faire de doute, ils ont conclu à une victoire de l'intelligence. La bataille règne toujours aussi violente dans le domaine intellectuel.

Comme l'a dit un homme d'Etat anglais, ce sont toujours les plus intelligents (je dirai : ceux qui asservissent la technique intellectuelle, mais ne s'asservissent pas à elle) qui sont les vainqueurs définitifs dans l'histoire universelle. C'est ce que signifie aussi le dicton célèbre, que la Grèce vaincue fut victorieuse de ses vainqueurs. C'est ce que montre enfin l'absorption des Francs et des Burgondes germaniques par les Gaulois romanisés.

Quant aux règles auxquelles l'intelligence est soumise, elles sont assez connues par les traités et par les enquêtes des psychologues modernes. Si l'intelligence peut subsister dans une société primitive avec une technique rudimentaire, dans des civilisations plus complexes comme les nôtres l'acquisition d'une technique intellectuelle perfectionnée est aussi nécessaire à tous que celle d'une technique manuelle également perfectionnée. L'instruction universelle et obligatoire est certes un élément nécessaire de la vie sociale moderne, une arme indispensable dans la vie individuelle, tout autant que pour un paysan la technique du travail des champs et de la ferme. En outre, il est naturel que, là aussi, la spécialisation assure une supériorité unilatérale, autant que la spécialisation manuelle dans l'industrie. Nous avons d'ailleurs encore bien des progrès à réaliser. Une technique comme le dessin devrait être aussi répandue que ces techniques qui se nomment lecture et écri-

ture, au lieu qu'on persiste à n'y voir qu'un exercice amusant. Au point de vue psychique, la technique de l'attention devrait être enseignée dans les écoles primaires tout autant que celle du calcul, car dès qu'on sait user de l'attention comme on userait par exemple d'un outil de menuisier, l'acquisition du savoir devient très facile, quelle que soit la branche considérée.

A bien examiner la manière dont les programmes pédagogiques sont faits en tous pays d'Europe, on constate que nulle part l'instruction publique n'est organisée au sens défini ci-dessus. On a arrangé des systèmes d'enseignement par juxtaposition, mais non des systèmes articulés : les « leviers » y fonctionnent indépendamment les uns des autres, mais ne sont pas agencés les uns sur les autres de manière à rappeler le mécanisme d'un organisme supérieur.

VII

Ainsi se trouve posé le problème de l'élite. Il faut entendre par là l'ensemble, non pas des hommes les plus instruits, comme on imagine couramment, mais des hommes les plus intelligents d'une nation. L'idéal serait que chaque nation fût gouvernée, ou du moins conseillée et dirigée par son élite. Et les livres ne manquent pas où cet idéal a été proposé et même systématisé. Le malheur est seulement qu'aucune génération ne peut discerner lesquels de ses membres font ou non partie de son élite, en littérature, en art, en science, ni même en politique. Il faut un stade de crise pour que les inconnus arrivent au premier rang, du fait seul qu'étant plus intelligents, la nation a besoin immédiatement de leurs services.

Si l'on voulait « organiser » l'activité intellectuelle supérieure, ce ne pourrait être qu'en laissant un libre jeu aux individus intelligents, de même que, dans les grandes usines modernes, on laisse une très grande initiative aux ouvriers « spécialement qualifiés ». C'est à ceux-ci qu'il faut comparer nos artistes et nos savants ; car l'ouvrier qualifié de première catégorie, selon tous les observateurs, est celui qui a acquis la maîtrise parfaite de sa technique et possède en outre une qualité personnelle qui n'est pas autre chose que l'intelligence, c'est-à-dire la faculté de concevoir les rapports connus plus vite que la moyenne et de discerner des rapports nouveaux non encore même soupçonnés par les individus ordinaires.

Organiser le travail intellectuel supérieur consisterait, pour une nation ou pour un Etat, à mettre tous les membres de a nation à même de « concevoir des rapports nouveaux », tant en peinture qu'en littérature ou en sciences théoriques ou appliquées. La manière dont cette possibilité serait exécutable n'a pas à être examinée ici. Platon, Fourier et bien d'autres écrivains dits utopistes s'en sont occupés et ont proposé diverses solutions, dont tout ne doit pas être rejeté avec dédain. La seule solution qui a été appliquée, et dont on reconnaît les inconvénients, c'est celle qui a été adoptée en Allemagne et qui impose aux individus qu'on veut soi-disant rendre supérieurs un certain nombre de limites, surtout en ce qui concerne les problèmes religieux, politiques et sociaux.

C'est dans ces trois domaines que les tentatives d'organisation ont été en tous pays le plus marquées. Le domaine religieux s'est d'abord coordonné (stades plus primitifs), puis organisé le premier. L'histoire de la théocratie égyptienne, celle du culte des cités grecques, du culte de Rome et d'Auguste, enfin de l'Eglise catholique, avec la contrepartie des systèmes d'organisation protestants, fournit d'excellents matériaux à qui veut se rendre compte du processus suivant lequel un sentiment particulier (la foi) et un ensemble d'actes déterminés (le culte) exécutés par une catégorie spéciale d'agents (les prêtres) peuvent être situés dans un rapport tel de dépendance réciproque qu'aucun sentiment, aucun acte, ni aucun agent placés à l'intérieur du système ne possède de valeur que par rapport à l'ensemble « organisé ».

L'Eglise catholique surtout est un bon exemple d'une certaine forme d'organisation proprement dite. On doit éviter de penser qu'elle a été constituée dès le début, et conformément à un système préétabli. Bien au contraire, elle s'est modifiée au cours des siècles dans son agencement intérieur et dans la forme de ses relations avec les divers états laïques, en obéissant à la grande loi biologique des adaptations successives à un but unique, celui de la conservation de soi-même.

Sur de tout autres bases sont constitués nos états démocratiques modernes. Mais la formule nouvelle n'était pas facile à trouver. D'où le grand nombre des Constitutions qui ont été élaborées en France dans le cours d'un siècle à peine, puisqu'on en compte douze de 1789 à 1875 (y compris la

Charte révisée de 1830), auxquelles on doit ajouter l'Acte Additionnel de 1815.

En comparant leurs textes, on constate qu'elles se groupent en deux catégories, l'une qui adaptait à la France le système hiérarchisé catholique, et l'autre qui essayait d'établir un système nouveau d'organisation, dont les Constitutions anglaise et nord-américaine expriment d'autres formes possibles. L'Allemagne actuelle montre le conflit des deux systèmes d'organisation politique, certaines institutions étant démocratiques, d'autres, qui sont les plus puissantes en ce moment et dont les soutiens supportent la responsabilité de la guerre, étant au contraire autocratiques ou, si l'on préfère, « pharaoniques » (1).

Cette même opposition de principe se constate dans le domaine social.

VIII

Afin de ne pas entrer dans de longues discussions, je me contenterai de juxtaposer les deux points de vue, formulés par des écrivains qui savent exactement ce qu'ils veulent dire :

« Partout où plusieurs homme se réunissent dans la poursuite d'un même but, il est indispensable, affirme P. de Rousiers, qu'ils reconnaissent une autorité et qu'ils lui obéissent dans toute la mesure nécessaire au succès de leur entreprise commune. La complexité de la vie moderne, entraînant la nécessité de l'action concertée, suppose également l'existence d'une exacte discipline dans chacun des groupes constitués en vue de cette action. Aucune organisation n'échappe à cette nécessité. Celles mêmes qui se réclament des théories anarchistes les plus extrêmes, et qui se proposent de détruire les contraintes existant dans la société actuelle, ne manquent pas de prêcher à leurs adhérents une stricte discipline. Elles n'obtiennent de résultats que si elles la font régner dans leur sein. D'autre part, elles n'arrivent à la faire régner que si elles possèdent une élite capable. Cela est vrai surtout dans les milieux démocratiques, où aucune hiérarchie traditionnelle n'existe plus, où toute autorité est librement discutée, par exemple en France (2). »

(1) Cf. *En Algérie*, Mercure de France, p. 208-216.
(2) P. de Rousiers, *L'élite dans la société moderne*, Paris, 1913, p. 25.

Je ferai remarquer de suite que s'il y a un pays en Europe où se sont constituées des « élites » qui dirigent les masses au moyen d'une discipline rigoureuse, ce n'est pas la France ou l'Angleterre, démocratiques, mais bien l'Allemagne impériale. La conduite de l'élite allemande socialiste pendant ces quinze dernières années et dès même la déclaration de guerre n'a pas de quoi paraître aux socialistes français comme un modèle à suivre. En tous cas, voici comment a été formulé le point de vue des syndicalistes français :

« La conception du comité central seul compétent, des fonctionnaires permanents, est un non-sens. Si une besogne d'administration est indispensable dans la plupart des groupements prolétariens, qu'elle ne se transforme pas en une besogne de bureaucratie ou de gouvernement. Qu'elle reste égalitaire, qu'elle soit comme une remise temporaire d'un travail spécial à effectuer, travail continuellement contrôlable. Que l'administration (secrétariat, délégation, commissions, etc.) soient à la disposition de chacun, distribués selon les capacités et les tempéraments, mais que tous sachent ce qui se fait, pour que la situation soit claire, et que l'œuvre commune ne puisse pas devenir la chose d'un seul ou de quelques-uns ; que personne, en se spécialisant à l'exclusion de quiconque sur une affaire, ne devienne pour les autres un maître dont ils dépendent. Les fonctions même les plus importantes doivent pouvoir trouver des titulaires quand que ce soit, également aptes à les remplir. Un organisateur fédéraliste cherchera donc continuellement, en plus de la tâche qu'il s'est engagé à mener à bien, à former des camarades ; il visera à se rendre personnellement remplaçable, sans rien abandonner de son activité, faisant part de ses expériences à tous, et se prolongeant pour ainsi dire en autrui (1). »

Sans prétendre que l'organisation française tout entière réponde à cette conception, il est visible cependant que, dans le gouvernement (par ce qu'on appelle notre instabilité ministérielle) et dans le monde ouvrier (par le remplacement automatique des secrétaires généraux et des membres du comité), un grand nombre d'individus, doués de tempéraments très différents, s'initient en France au mécanisme de la conduite centrale des affaires collectives. Ils sont en butte aux attaques,

(1) *Centralisme et fédéralisme*, Lausanne, 1910, p. 50-51.

ou du moins aux critiques, des partisans de la première conception, qui pensent que seul le maintien des mêmes personnes à la tête des grandes entreprises assure l'unité d'action et la possibilité d'exécuter des projets de longue haleine.

Quoi qu'il en puisse être dans la pratique, on note ce fait important, que la tendance générale en Allemagne est dans le sens de la constitution d'élites oligarchiques qui se prétendent et qu'on admet nécessaires. Au lieu que la tendance générale française est en faveur du renouvellement incessant de l'élite par l'éducation politique et sociale du plus grand nombre possible de citoyens et de mandataires. C'est en somme une modalité de ce principe éducatif qui fait qu'un chef d'industrie oblige son fils à passer par toutes les spécialités de l'usine, en qualité d'ouvrier et d'employé, avant que de lui remettre la direction effective de l'entreprise entière. Plus le nombre des députés et des sénateurs qui ont été ministres ou des ouvriers quelconques qui ont été secrétaires de syndicat augmente, plus la conduite des affaires collectives générales ou restreintes devient aisée, parce que le nombre de ceux qui ont étudié le mécanisme central par la pratique s'accroît progressivement. En petit, il n'est rien de tel que d'avoir dirigé une revue pour devenir un collaborateur facile à contenter et qui comprenne certaines nécessités du mécanisme des périodiques.

Ainsi le problème se déplace. Nous avons d'abord considéré l'aspect extérieur du mécanisme de l'organisation. Pour le comprendre à fond, il nous faut considérer ensuite son aspect interne, c'est-à-dire psychique. Participer activement à un mécanisme de direction, c'est assumer une responsabilité. Or, il n'est pas de meilleur agent du développement individuel que la responsabilité, depuis celle du père de famille jusqu'à celle du ministre, surtout en période de crise. Encore faut-il, sans doute, prendre cette responsabilité au sérieux. Mais ceci est affaire à la famille et à l'instruction publique d'enseigner que chacun est responsable vis-à-vis de la collectivité entière de sa conduite personnelle. C'est pourquoi l'étude de ce facteur social sort du plan de cet article. Je dois seulement constater que le système des élites dirigeantes et de la discipline imposée détruit le sentiment de la responsabilité, au lieu que la liberté de pensée et de groupement l'augmente.

Il faut ne pas se laisser tromper par les apparences. Un

maintien taciturne, la raideur des mouvements, l'obéissance passive ne prouvent point l'existence de la notion et du sentiment de sa responsabilité dans un homme. Le Français si souple, si vivant, si remuant même, les possède beaucoup plus que l'Allemand, bien qu'il se raille lui-même et raille volontiers les autres si, dans les circonstances de la vie ordinaire, on semble trop attacher de prix à ses moindres actes.

IX

Lorsque les principes du mode d'organisation adopté ont été formulés, il faut passer à leur mise en acte, ce qui se fait par un arrangement déterminé d'activités et d'agents spéciaux, qui constituent ensemble l'administration. Pour conserver notre image du début : diverses parties de l'administration jouent le rôle d'organes articulés entre les divers leviers. Elle est donc, dans toutes les entreprises et dans toutes les formes de groupement, un organe essentiel, et on la voit exister sous ses formes de début même dans les sociétés actuellement les plus rudimentaires, comme conseil des vieillards ou comme conseil particulier du chef. C'est bien parce qu'elle est indispensable que, dans toute entreprise ou groupement, l'administration tend, sous le nom de bureaucratie, à se subordonner des organes cependant tout aussi nécessaires, et qui jouent plutôt le rôle de leviers.

Considéré comme un tout, cet organe lui aussi est soumis aux règles fondamentales de l'organisation, c'est-à-dire qu'il doit comprendre des articulations secondaires. Par suite, on y retrouve en présence les deux conceptions opposées : de la centralisation administrative permanente entre les mains d'un petit nombre (que P. de Rousiers appellerait l'élite) ; ou de la coopération administrative fondée sur l'entente égalitaire et le remplacement régulier de tous les fonctionnaires importants. On sait que ce système existe aux Etats-Unis, mais basé sur la politique, chaque parti répartissant les situations directrices entre ses adhérents et ses soutiens dès son arrivée au pouvoir. Nos pays d'Europe, au contraire, ont des administrations d'Etat inamovibles. Enfin les groupements économiques les plus modernes ont un roulement des individus fondé sur les capacités possibles de chacun. Pour peu que ce renouvellement n'atteigne pas tous les postes importants en même temps, mais

qu'il se fasse par séries bisannuelles ou trisannuelles, l'unité de vues ne risque pas d'être brisée, ni davantage l'unité de tactique, au sens large du mot, par exemple pour résister à la concurrence d'un groupement de même ordre établi dans un pays voisin.

Quant au rôle social de l'administration, il a été fort bien expliqué par un savant belge, C. Pergameni, à qui j'emprunte un passage où l'on doit remplacer le terme de « coordination » par celui « d'articulation ».

« Au cours de mes investigations dans le domaine des faits qui constituent la moelle de l'histoire du Régime français en Belgique de 1792 à 1805, dit-il, je suis arrivé à cette conviction que l'administration agit, même en période révolutionnaire, sous les espèces d'une sorte de stabilisatrice sociale, sauvegardant d'une part les progrès réalisés, et permettant d'autre part la mise en pratique de procédés nouveaux de gouvernement, par leur adaptation aux nécessités journalières. Une société complexe et évoluée ne peut se concevoir sans un système administratif permanent. L'administration y apparaît sous la forme d'un ensemble organique de rouages, intermédiaires entre la loi abstraite et la vie quotidienne, d'autant plus spécialisés et mieux intégrés que le groupement social dont ils font partie est plus avancé en civilisation. Que si l'administration tend parfois à constituer des corps autonomes, sans rapport les uns avec les autres, c'est qu'il a surgi de nouveaux problèmes dont on n'entrevoit pas encore la solution, et qu'il importe de résoudre provisoirement, par la mise en œuvre d'organismes imparfaitement réglementés. Mais la dislocation administrative ne sera jamais que momentanée et transitoire. Des services indépendants ou antagonistes sont incapables de subsister : leur coordination se produira infailliblement, à moins de supposer que le pouvoir central soit inférieur à sa tâche. Dans ce cas, de nouvelles forces naîtront, qui révolutionnairement réformeront la machine administrative » (1). Et pour l'exemple, l'auteur montre de quelle manière l'administration belge s'est améliorée par une succession d'adaptations lentes et de révolutions brusques.

Ces remarques générales sont applicables à toutes les formes

(1) C. Pergameni, *L'esprit public bruxellois au début du régime français*, Bruxelles, 1914, p. 253.

et à tous les degrés d'administration, même à celle d'une petite épicerie ou d'un atelier de réparations pour automobiles, et mieux encore à celles des services municipaux ou des grandes associations patronales ou ouvrières.

L'un des rouages les plus importants de toute administration est celui qui a pour objet de recueillir et de classer les renseignements nécessaires à la bonne marche de l'ensemble. Il est même d'une importance telle que l'on tend depuis peu à lui subordonner d'autres rouages jusque-là plus considérés. Il faut reconnaître que ce sont les Allemands qui ont vu le mieux tout le parti qu'on peut tirer de ce rouage si l'on s'applique à le perfectionner incessamment, soit dans la politique et l'art militaire où il prend le nom d'espionnage, soit dans la vie sociale où c'est la police, soit dans la science, le commerce et l'industrie. Par contre, le discrédit où les Français ont de tout temps tenu les deux premières spécialités a rejailli sur les autres, quoiqu'elles constituent ce qu'on nomme la documentation. Aussi nos savants, nos commerçants et nos industriels se sont-ils souvent trouvés en état manifeste d'infériorité pratique par défaut de documentation exacte en des domaines où leur ingéniosité et leur habileté techniques semblaient devoir leur assurer le premier rang.

Je ne crois pas nécessaire d'insister longuement sur ce point, tant il est évident que, pour monter une affaire, pour étudier un problème, pour défier la concurrence, pour être prêt à ne pas souffrir des crises, il faut être au courant de ce qui se passe dans la spécialité qui vous touche directement. Mais on est loin en France de l'organisation des diverses *Zentralstellen* allemandes; on ne possède pas chez nous de recueils bibliographiques spéciaux ou généraux comme en ont à leur disposition les savants allemands; et surtout on ne considère pas la documentation comme une technique absolument nécessaire, tout en restant subordonnée, puisque c'est une technique. Oserai-je dire que cet instrument de travail, auquel on n'est pas suffisamment accoutumé et qui apparaît comme difficile à manier, fait à trop de Français le même effet qu'à un petit enfant une horloge à sonnerie retentissante. Vienne l'horloger, l'enfant s'étonne de son sang-froid et de son courage à manipuler le dedans de cette bête monstrueuse.

Dans nos universités on a d'ailleurs eu le tort de suivre la

méthode allemande, qui met l'acquisition de cette technique bien au-dessus de celle de l'association des idées. On a risqué ainsi d'abêtir plusieurs générations d'étudiants. Comme le tempérament national ne prédispose pas les Français, même très jeunes, à se laisser trop conduire, on a suscité par là un mouvement de dégoût à l'égard de toute science méticuleuse et fortement documentée. La haine de la documentation a ainsi conduit les Français modernes à renier les plus belles traditions de leur admirable XVIII^e^ siècle. Je prie simplement le lecteur d'ouvrir l'*Esprit des lois*, le *Siècle de Louis XIV* ou l'*Essai sur les Mœurs*, et les *Mœurs des Sauvages Américains* de Lafitau (1721); il reconnaîtra aussitôt, par le nombre des notes et l'indication exacte des sources et des pages citées, que le procédé documentaire prétendu allemand est bel et bien d'origine et d'invention françaises. Les renvois bibliographiques sont la preuve que l'auteur tient à donner de son honnêteté et aussi de son respect à l'égard des efforts accomplis par autrui pour enrichir le trésor intellectuel de l'humanité, sentiments très développés en France au XVIII^e^ siècle.

Se documenter et citer ses documents avec le plus d'exactitude possible est une méthode que les Français ont donc héritée de leurs ancêtres et qu'ils ne doivent, sous aucun prétexte, laisser se répandre dans le monde sous le couvert du pavillon allemand. J'ajoute que la sincérité en ces matières a toujours été complète en France, et qu'on y a tenu à citer avec soin les auteurs étrangers même politiquement ennemis, manière d'agir qu'on ne saurait toujours rencontrer chez nombre de savants allemands prussianisés, pour lesquels il devenait honorable depuis une quinzaine d'années de consulter avec soin, mais non de citer, les auteurs français de leur spécialité, à moins qu'ils ne fussent traduits en allemand : ils semblaient alors ne citer qu'un auteur national.

On aurait tort également de croire que l'esprit de système introduit par les Allemands dans toutes les branches d'activité soit une marque d'un génie supérieur. Je répète, une fois de plus, qu'il s'agit là d'une technique, donc d'un moyen de travail, qui s'apprend très facilement et qui n'assure d'autre supériorité que celle que donne à tout ouvrier la maîtrise réelle de ses outils. En matière de documentation politique, économique ou scientifique, les Allemands ont absolument

voulu se classer comme ouvriers qualifiés : ceci ne suffit pas pour faire de tous ces ouvriers intellectuels des savants au sens supérieur du mot.

Quant au mécanisme des offices, instituts et bureaux de documentation et de renseignements, il ne présente aucun caractère particulier. Il se règle sur les normes établies ci-dessus pour des rouages sociaux plus importants et participe, en sa qualité de rouage secondaire de l'administration, des caractères typiques de celle-ci. Cette activité spéciale se décompose en trois stades : a) l'obtention des renseignements; b) le classement des renseignements ; c) l'utilisation des renseignements. Se priver de cet instrument de travail, ou en limiter l'usage sous des prétextes sentimentaux, persistants ou temporaires, serait de la folie, car ce serait se mettre en état d'infériorité dans l'âpre lutte des concurrences.

X

Un autre élément très important du mécanisme de l'organisation est l'utilisation des initiatives. Est-il nécessaire de rappeler le sort de Christophe Colomb, de Denis Papin, d'innombrables inventeurs et de non moins nombreux écrivains, peintres, artistes ou savants de génie? Dans la plupart de nos pays modernes, sauf aux Etats-Unis et en Allemagne, la collectivité se conduit encore vis-à-vis de ses hommes de valeur presque comme aux débuts de l'humanité. Aux Etats-Unis a été introduit dans l'industrie un système particulier, grâce auquel les inventions individuelles sont aussitôt mises à l'épreuve et adoptées, s'il y a lieu, par l'entreprise entière. La coutume s'est répandue de mettre une boîte aux lettres dans les fabriques, où chaque ouvrier peut déposer ses plans de perfectionnement, soit dans la mécanique, soit dans l'organisation. Un comité spécial étudie ce plan et, s'il le juge réalisable, l'ouvrier obtient la possibilité de l'exécuter ; on lui installe, par exemple, un atelier ou un laboratoire pour y faire ses essais. En cas de succès définitif, il reçoit une prime, calculée sur l'augmentation du bénéfice net qu'il procure à l'entreprise.

Sans être allée aussi loin dans la pratique que les Etats-Unis, l'Allemagne montrait une tendance puissante à rendre facile et rapide la recherche et l'application des découvertes techni-

ques. Ce qu'on exigeait d'un bout à l'autre du pays, c'était que quiconque désirait profiter de l'organisation sociale pour l'enrichir en même temps fût nettement spécialisé. C'était au moins, du point de vue pratique, une garantie que la perte de temps et d'argent serait réduite au minimum. Quiconque a assisté à des congrès internationaux en divers pays sait que les congrès allemands étaient matériellement mieux combinés que les nôtres. Quiconque est spécialisé dans une direction déterminée sait que les périodiques allemands de cette spécialité fonctionnaient plus régulièrement, étaient plus volumineux et mieux illustrés, en outre plus nombreux, que les nôtres. Quiconque a visité des musées artistiques et archéologiques en divers pays sait que ceux d'Allemagne étaient plus pratiquement construits et plus propices aux recherches que les nôtres. Quiconque avait besoin d'étudier des langues étrangères, surtout orientales, savait que cet enseignement, dans ses directions théorique et pratique à la fois, était mieux compris en Allemagne qu'en France. Et ainsi de suite dans bien des domaines d'activité.

Sans le réveil français causé par la guerre, avant vingt ans la France tombait en ces domaines au rang d'une nation de deuxième ordre, malgré l'ingéniosité de ses artistes, de ses savants, de ses industriels, de ses commerçants, de ses ouvriers, parce que la tendance à la dissociation des forces individuelles laissait le champ libre à toute action directe venant de pays systématiquement organisés pour la conquête. L'Allemagne comme nation appliquait à la France comme nation le principe du trust et du cartell : il serait arrivé un moment où la « dissémination » française aurait été vaincue par la « concentration » allemande.

Il faut se garder de dissimuler ce danger, car il n'est nullement éliminé. Que la tendance allemande moderne à se grouper et à s'associer soit naturelle ou acquise, cela ne change rien au problème : c'est un phénomène réel et actuel, qui durera ce qu'il durera, mais qui possède une puissance formidable tant qu'il dure. On ne peut lui opposer qu'une attitude correspondante, donc s'efforcer de répandre en France cette même tendance au groupement dans toutes les directions de la vie sociale, et non pas seulement au point de vue strictement économique. Que le résultat du groupement à l'alleman-

de, fondé comme je l'ai dit sur l'exploitation et la subordination (1), soit en bien des domaines de qualité inférieure, par abaissement des génies et des talents originaux au niveau de la masse médiocre, je n'en disconviens pas. Bien au contraire. C'est cette qualité médiocre qui nous vaut notre revanche.

La situation à la veille de la guerre était donc la suivante : en France, les personnalités se développaient sans entraves et vivaient, du petit au grand, dans une lutte incessante, ce qui empêchait les vastes actions coordonnées. En Allemagne, les personnalités étaient annihilées le plus possible et malaxées de manière que le peuple allemand tendît à devenir une pâte homogène, propre à toutes les actions en masse. Cette guerre enseigne aux Français la nécessité des mouvements collectifs coordonnés, aux Allemands la force dynamique imprévue des personnalités libres.

Nul besoin d'être grand clerc pour prédire que les Français vont donc tendre à donner à la coordination, à l'association, à la coopération, une place plus grande dans leur organisation sociale; et les Allemands vont relâcher leur système compressif pour donner plus d'autonomie aux individus. Mais on ne peut prédire dans quelles proportions ces deux tendances s'équilibreront dans chaque pays en entier, ni dans chacune des activités spéciales. J'affirme seulement que la concurrence, pour ne pas dire la bataille, ne cessera pas, et que le pivot central de ce renouvellement sera chez les deux peuples le mécanisme de l'organisation.

Cependant il est faux de croire que l'organisation allemande moderne a su tirer parti de toutes les forces réelles de la nation. Plus exact serait de dire qu'elle n'a conservé sur le sol natal que les éléments les plus malléables. Ceux qui, pour des raisons de famille ou de sentiment, n'ont pas voulu s'expatrier, n'ont eu que la ressource de se taire, et d'attendre la chute d'un système qui n'a fait obtenir de la nation allemande son rendement maximum ni dans les arts, ni dans les lettres, ni dans les sciences, mais seulement dans les activités les plus mécaniques, c'est-à-dire dans le commerce, l'industrie et la technologie au sens vaste du mot, en y comprenant par exemple la technique linguistique, pédagogique, militaire, etc. et même financière.

(1) Voir mon *Génie de l'Organisation*, Paris, Payot, 1915.

Dans ces conditions restrictives, on a davantage annihilé qu'on n'a créé. Il se peut, on l'a dit de divers côtés, que dans les deux ou trois dernières années avant la guerre le système craquait de toutes parts et que les personnalités bien trempées, décidées à ne plus émigrer, avaient commencé à se grouper fortement; que, par suite, la guerre devenait inévitable à bref délai. S'il en est ainsi, et on le saura plus tard, c'est un argument de plus en faveur de cette thèse que l'organisation allemande était mal articulée, que l'édifice était, comme les maisons de Berlin, de pierre sur la rue, mais de briques pourries pour les murs intérieurs.

Que si l'on se laisse abuser par le spectacle flamboyant de l'industrie allemande, je rappelle que ce n'est là qu'une technique particulière que n'importe quel peuple peut apprendre rapidement, et même perfectionner, s'il y voit un avantage direct. Ainsi font les Japonais; ainsi feront les Chinois, et même les Nègres du Congo Belge, tels que les Bakuba. Si la seule supériorité de l'Allemagne moderne ne consiste en définitive qu'à avoir perfectionné la science théorique et appliquée de l'ingénieur et du chimiste, il n'y a pas de quoi parler de *Kultur*, car cette supériorité est la plus superficielle et la plus transitoire de toutes, non pas d'un point de vue abstrait, mais d'après l'enseignement des faits, depuis la préhistoire jusqu'à l'histoire contemporaine. A un moment donné, un peuple de techniciens peut en vaincre un autre brutalement : mais les vaincus n'ont qu'à se mettre à son école; s'ils sont de même intelligence, ils apprendront aussitôt les techniques inconnues, les perfectionneront rapidement, puis prendront leur revanche définitive (1). Les Alliés ont dû perfectionner leurs canons et leurs explosifs et leur armée aérienne : ils ont eu vite fait de rattraper, puis de dépasser les Allemands.

En résumé, ce qui a fait la force de l'Allemagne, c'est un ensemble de moyens *techniques*, dont l'acquisition n'est qu'un jeu pour les Français, s'ils jugent cette acquisition nécessaire. Ce qui fait la force de la France, c'est un ensemble de qualités qui se sont formées grâce à la plus grande liberté du développement de chacun. Et ces qualités, les Allemands ne pourront pas les acquérir par le simple effet d'une volonté systématique,

(1) Ce phénomène, très fréquent en ethnographie, y est désigné sous le nom *d'acculturation piratique*, terme inventé par le savant américain W. Mac Gee.

mais peut-être par un retournement psychique total, qui lui-même dépend d'une révolution politique et sociale qui devra être plus profonde même que la Révolution française; sinon ils posséderont sans doute leur *Kultur;* mais ils continueront à ignorer ce qu'est la *Civilisation.*

Cette recherche sur le mécanisme de l'organisation, bien que ses résultats n'aient pu être exposés ici qu'en termes très généraux, et sans être assez illustrés d'exemples concrets, nous a conduits assez loin pour qu'il soit possible de répondre à la question la plus intéressante du moment présent : est-il vrai que les Allemands sont organisés, et que les Français, ainsi que leurs Alliés, ne le sont pas ? Et comme corollaire: si les uns ou les autres sont organisés, en quoi le mécanisme de leur organisation particulière diffère-t-il dans chaque cas?

Dans un volume récent, j'ai défini l'organisation allemande actuelle, en tant que phénomène social tendantiel, comme « une juxtaposition d'éléments dynamiques impersonnels ». J'avais montré d'abord que les Allemands avaient peu à peu perdu, sous l'action du système prussien, la qualité humaine la plus précieuse, à savoir la personnalité. Si je ne craignais d'employer un terme barbare, je dirais maintenant, dans la définition proposée: « d'éléments dépersonnalisés », ou « désindividualisés ».

Par contre, il résulte de l'observation générale que cette même qualité est très accusée en chaque Français, parfois jusqu'à devenir un défaut. Si dans une nation la personnalité domine les autres éléments du tempérament, il est impossible d'élaborer une véritable organisation. La première condition pour que celle-ci soit une force collective réelle et stable, c'est que chaque individu accepte de dépendre de tous ses voisins, et que ce lien soit cependant assez souple pour que l'autonomie personnelle ne soit pas annihilée; c'est ce qu'on nomme la *coopération.* Et ce n'est pas confondre l'organisation avec le *grégarisme*(1), c'est-à-dire avec un système d'arrangement où la masse vaut comme telle, par suppression de toute personnalité en ses divers membres. Il suffit, pour prendre un exemple actuel, de comparer une attaque en masse allemande avec une attaque de forts effectifs français pour saisir la différence du mécanisme, différence qui se marque tout autant dans la vie

(1) Comme me l'a reproché Ostwald.

sociale en toutes ses directions. Il n'y a pas d'inconvénient à admettre qu'en effet l'organisation est un véritable progrès dans la marche de la civilisation. Il s'agit seulement de savoir si, comme le prétendent plusieurs théoriciens d'outre-Rhin, le système allemand actuel est de l'organisation proprement dite. Je prétends que non, et j'espère que le lecteur, averti des symptômes de décomposition sociale qui se manifestent davantage chaque jour en Allemagne, sera de mon avis.

A. VAN GENNEP.

LA GUERRE

ET LES

MILLE ET UNE NUITS

—

I

Le soulèvement militaire et religieux des Arabes à La Mecque et à Médine, l'occupation d'Erzeroum, de Trébizonde et d'Erzindjian par les armées russes, la conquête de l'Arménie; la capitulation, ancienne déjà de plusieurs mois, du général Townsend à Kut-el-Amara ; les mouvements de forts contingents turcs autour de Bagdad et le long du Tigre, donnent un renouveau de gloire et de grandeur à ces contrées de l'Asie habitées de tant d'ombres, où brillèrent tant de civilisations et dont les souvenirs, jaillis d'un passé fabuleux, ressuscitent avec les bruits de la guerre.

Salut, dieux de l'Euxin...

comme disait Chénier, l'enfant de Galata; et, de l'ancien Pont-Euxin jusqu'au golfe Persique, de l'Egypte au Caucase, un monde entier de prestige et de poésie, assoupi dans les nécropoles et bercé du vent du désert, secoue le sommeil du temps et s'offre à l'Européen. Dans les jardins aux gazons fleuris d'œillets et peuplés de gazelles, à l'ombre des bois frais aimés du poète arabe, les belles au Bois dormant de cent légendes, délivrées de la mort immobile, recommencent à vivre avec cette même grâce, cette tendresse exquise et cette passion que nous leur avons connues dans les contes. Monime, parée par Racine, est toujours souveraine près du vieux

rivage; non loin de l'Euphrate et le long du Tigre, Eurydice, créée par Corneille avec *Suréna*, habite encore Séleucis (1); Formosante, la belle et la rieuse, que Voltaire nous fait voir, en un festin, buvant du vin de Chiraz et croquant des pistaches, n'a cessé d'être princesse à Babylone (2). Et, sur cette terre du soleil, des parfums et des fleurs, les chères ombres des sultanes Schahrazade et Doniazade dessinent, comme jadis, sur le fond du soir, ces fines arabesques féminines que le bonhomme Galland et M. Mardrus ont dressées devant nous, dans le vieux décor des palais et des roses...

II

« C'était, a dit le plaisant Zadig à la sultane Sheraa, la belle à la taille souple et aux talons d'ambre, du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des *Mille-et-une nuits*, des *Mille-et-un jours*... » Dans ce temps-là, les Anglais ne poussaient point leurs canons en Mésopotamie; le long de la Colchide et du Pont n'avançaient pas les Russes. Allah seul était grand; le calife des califes, Aroun-Al-Raschid, était souverain maître de l'Asie-Mineure; son pouvoir sans limites s'étendait sur l'Arabie, la Perse et jusqu'à l'Inde; son empire, sillonné de caravanes, était le plus riche du monde. Et, c'est en remontant aujourd'hui du Caire à Damas, de Bagdad à Bassora avec les Anglais, de Trébizonde à Mossoul et de Mossoul à Ispahan avec les armées russes, qu'il serait curieux de refaire ces étapes nombreuses, accomplies jadis par les marchands turcs : ainsi le monde des fées et des enchanteurs, des gennis et des dieux recommencerait de vivre à nos yeux avec son cortège ancien de barbiers, de vizirs, de tailleurs, de marins, de princes et de courtisanes.

Les itinéraires à suivre, au moyen des indications fournies par les vieux contes, ne seraient pas toujours précis. M. J.-C. Mardrus, au début de son recueil si vaste et si coloré, l'a pu dire un jour : « Le vague des noms propres et de la géographie dans les *Mille nuits et une nuit* est une chose admirable. Inutile donc de l'approfondir... » Cet avis, émis par le savant traducteur, n'est pas absolument le nôtre; et, dans bien des

(1) Séleucis s'élevait sur la rive droite du Tigre, vis-à-vis la ville actuelle de Ctésiphon, en aval de Bagdad.

(2) Babylone, sur les bords de l'Euphrate. La petite ville de Hilleh est bâtie sur ses ruines.

récits faits par Scharazade, il est piquant de retrouver, au fond d'un passé fabuleux, ces cités couronnées de coupoles, ces paysages embaumés de dattiers et d'orangers, ces vergers fleuris et jusqu'à ces fontaines où les cavaliers russes, les fantassins turcs et les canonniers britanniques viennent, dans la présente guerre, emprunter une ombre et puiser une fraîcheur que connurent, bien avant eux, Ali-Baba, Sindbad, Bel-Heureux et Hassan Badreddine.

L'un de ces itinéraires les plus piquants à refaire, de ces voyages les plus attrayants à recommencer, serait certes celui que, dans l'*Histoire du vizir Noureddine*, entreprend le vizir Chamseddine pour aller du Caire, en Egypte, accompagné des siens, jusqu'à Bassora, aujourd'hui quartier général anglais, pour retrouver son neveu Badreddine.

Notre Gérard de Nerval, qui aima tant l'Orient et le décrivit en poète, pensait avoir découvert, au cours de son séjour au Caire, le lieu de la ville où s'étaient joués quelques-uns des épisodes de cette aventure. Et, c'est quand il écrit, se souvenant de la rencontre des promeneuses voilées, dans le quartier arabe : « Que ne suis-je un des jeunes marchands auxquels les deux dames font déployer leurs étoffes, ainsi que fait la fille de l'émir dans la boutique de Badreddine! » Et, peu après, il ajoute : « C'est là peut-être le *besestain* des Circassiens où s'est passée l'histoire racontée par le marchand cophte au sultan de Kachgar. »

Le vizir et sa suite, après avoir quitté ce *besestain* et voyagé longtemps, arrivèrent d'abord en vue de Damas et ils virent que c'était là « une ville admirable, pleine d'arbres et d'eaux courantes, chantée par le poète ». Et, dans Damas comme au Caire, il y a des souks, des bazars, des mosquées ; et, devant l'un des comptoirs des marchands se tient justement cet Hassan Badreddine que le vizir Chamseddine croit retiré à Bassora. Hassan, après bien des aventures, est devenu pâtissier. Il accommode de ces plats aux fruits, au sucre et à la pâte comme, seuls, savent en confectionner les Orientaux délicats et gourmands. Le vizir Chamseddine, sans avoir reconnu le pâtissier Hassan, « fit lever le campement et, continuant son voyage vers Bassora, il prit la route de Homs, puis de Hama, et d'Alep. » C'est-à-dire qu'avec ses bagages, ses enfants et sa caravane, il remonta toute la Syrie. « D'Alep, il alla à Mar-

dine, puis à Mossoul et à Diarbékir (1)... Enfin, il finit par atteindre la ville de Bassora. »

III

L'on sait que le général Townshend, avant de parvenir à Kut-el-Amara et à Ctésiphon, avait occupé Bassora. En un mot, il avait suivi la grande vallée du Tigre ,et Sindbad n'en suivait pas d'autre quand, de retour de ses voyages aux Indes Orientales, il revenait à Bagdad encombré de présents, chargé de marchandises et si riche du poids des dinars d'or, des perles et des joyaux, qu'il pouvait désormais, en banquetant avec ses amis, récitant des vers et contant ses aventures, atteindre sans fatigue au plus extrême hiver de ses ans. Bassora, située aux confins de la Perse et de l'Arabie, non loin de l'embouchure de l'Euphrate, est bien, dans ces merveilleux contes, la clef des épisodes les plus inouïs, des entreprises les plus audacieuses. De Bassora, les galères ottomanes, les petites nefs ornées du croissant gagnent les Indes, la Chine et jusqu'à cette tintante et charmante île des Cloches, qui n'est autre que Ceylan. Mais, dans cet estuaire vivant, au devant de ces belles eaux, il y a aussi des jardins, les jardins parfumés du calife. Et, c'est au seuil de l'un d'eux que, dans l'histoire de *la Femme coupée*, le marchand de Bagdad vint cueillir trois pommes pour son épouse malade.

Bagdad, dans cette intrigue mouvante, dans cette mobile féerie des mille et un contes, c'est bien la plus extraordinaire, la plus inouïe des villes. Là, règne le Commandeur des Croyants.

La profusion des richesses assemblées dans sa demeure est si magnifique que le Prince de Perse, Aboulhassan Ali, qui pourtant était de grande lignée et de famille royale, déclare n'avoir rien vu qui passât cette merveille. Non seulement les pierres les plus précieuses, les minéraux les plus rares, les tapis les plus fins servaient à l'ornementation des dix mille chambres de ce palais fabuleux ; mais encore les plus surprenantes combinaisons d'arbres, dédales d'allées, de fleurs et canaux venaient, par les hautes fenêtres, amuser le regard des visiteurs admis à pénétrer.

(1) « ... Dans la direction de Diarbékir, lit-on dans le communiqué russe du 9 mai, nos troupes ont délogé les Turcs de la chaîne de montagnes qui se développe au sud de la région de Mouch... » Un peu plus à l'ouest, vers Kharpout et Diarbékir, les débris d'une division turque culbutée par les Russes, après la prise d'Erzindjian, se dispersèrent entre l'Euphrate et le Tigre.

En ce lieu du monde si merveilleux, Schemselnihar, favorite infidèle du calife, tandis que ses femmes dansent et que d'autres jouent des instruments les plus mélodieux, soupire après le prince qu'elle aime. « *Reine de l'Irak aux délices légères, ô Bagdad, cité des califats et des poètes, si longtemps je t'ai rêvée, ô tranquille...* » De fait, Bagdad est grande. Bagdad est belle, elle est rare et éblouissante. « Bagdad, véritable séjour de la religion musulmane et métropole de toutes les villes de la terre ! » Voilà comment, dans le récit du *Petit Bossu*, l'appelle le marchand juif. Car, pour des marchands, dans cette capitale extraordinaire, encombrée de magasins, de bazars et de comptoirs, il en est à profusion et de toutes les sortes : droguistes, joailliers, tapissiers, pâtissiers, parfumeurs, barbiers, tous plus ou moins sorciers, menteurs, fripons et proxénètes ; et puis encore, dans le dédale des rues, dans les tortueux faubourgs éloignés du palais du calife, des bords du Tigre et de la mosquée de Zobéide, il y a cet inimaginable grouillement de populaire dont le loquace petit tailleur fixe, au passage de son discours, les types essentiels et pittoresques : Zantout, qui frotte le monde au bain; Sali, le marchand de pois chiches ; Salouz, le vendeur de fèves ; Akerscha, le marchand d'herbes ; Abou-Mekarès, l'arroseur public, et tant d'autres, tant d'autres : médecins chinois, sorciers tartares, eunuques blancs et noirs, charmeurs et baladins qui donnent à cette grande ville un aspect bariolé, un mouvement frénétique et cet attrait puissant de caravansérail qui n'appartient qu'aux grandes capitales de l'Asie. Aboutissement suprême d'un rêve ambitieux, Bagdad devait être, dans les projet du kaiser, le point terminus de la grande voie ferrée orientale; mais, convoitée par les Anglais venus de Bassora, menacée par les Russes en marche vers Mossoul, elle attend, dans le silence et la paix des légendes, le dénouement de la plus grande des guerres; la capitulation de Townshend à Kut-el-Amara n'est que l'acte isolé d'un grand drame qui se jouera longtemps encore.

IV

Tandis qu'elles entraient dans l'Arménie et pénétraient dans Erzeroum, dans Bitlis, dans Mouch, enfin dans Erzindjian, les armées du grand-duc Nicolas revendiquaient, elles aussi, dans

la grande féerie asiatique, leur part de gloire et de triomphe.

Cette part, à vrai dire, pour les soldats du tzar, n'est pas nouvelle. Dans ce voisinage du mont Caucase, hanté de la légende prométhéenne et que chérit par-dessus tout Lermontof, le poète inspiré de ces sites sublimes, l'activité des Russes fut intense à tous les âges. Catherine II, notamment, la grande tzarine, ne négligea aucun moyen de pénétration, de Circassie en Géorgie, par la voie du Caucase.

C'est elle, Catherine, qui, dans cette pensée, fit part à Voltaire, pour lors à Ferney (en 1770), de l'arrivée du général russe Totleben, devant les deux forts principaux élevés par les Turcs au delà du Caucase : Shéripan et Bagdat. « Ce Bagdat, dit-elle en se jouant, n'est ni aussi beau ni aussi grand que celui des *Mille et une nuits* (1). » Mais, de ce vrai Bagdad, de ce séjour éblouissant des *Nuits*, il advint que Totleben se rapprocha, puisque, dans une réponse du philosophe à sa chère Sémiramis, nous lisons que « le général a vaincu un corps considérable de Turcs vers Erzeroum et s'est même emparé de cette ville (2) ».

Erzeroum, bâtie dans une belle plaine très fertile, se rattache plus que ne le supposait Catherine à la légende et à l'histoire. Selon Chardin et Tavernier, nos vieux voyageurs français, cette région ne serait ni plus ni moins que la terre d'Eden. Tournefort était de cet avis. « L'on ne saurait disconvenir, écrit-il dans son *Voyage du Levant*, que le Paradis ne soit sur le chemin d'Erzeroum à Tiflis », c'est-à-dire dans ces belles vallées de Géorgie, abondantes de vignes, ornées de vergers et parées de fleurs.

De tels propos, bien dignes d'un botaniste à l'âme de poète, devaient emplir d'aise le contemporain même de Tournefort, ce bonhomme Galland, en bas de soie et perruque de neige, qui nous révéla, le premier en France, avec ses mille et un contes, un étonnant et prestigieux monde.

Apprenant récemment la prise de Trébizonde, M. Charles Maurras justement écrivait : « Les opérations orientales mettent en mouvement autour de Troie, de Lemnos, de Bagdad, de Mossoul, d'Erzeroum et lieux circonvoisins ce qui nous est resté des *Mille et une Nuits* et de *l'Iliade*... » Et puis, il

(1) Lettre de l'impératrice à Voltaire (18-29 d'auguste 1770).
(2) Lettre de Voltaire à l'Impératrice (2 septembre 1770).

ajoutait : « Par le succès des troupes russes, voilà la tzarine impératrice de Trébizonde... Le nom illustre et magnifique de Trébizonde fera sauter de plaisir ceux qui réclamaient la part de la poésie et des contes du moyen-âge... » A vrai dire, Pouchkine, quand il avait visité cette région, ne s'était pas enivré de plus de souvenirs ; les dieux, à chaque pas, s'étaient levés devant lui, et il les avait vus rayonner dans la lumière. Cette terre d'Asie, si riche de rêves, elle n'est, nulle part ailleurs, peuplée de plus d'ombres fabuleuses. Rien que dans la seule région du lac de Van, au sud-est d'Erzeroum, la féerie, l'enchantement et la légende montent à chaque pas du chemin en fleurs, se répandent avec les parfums au delà des prairies piquées d'œillets et jonchées de roses.

Non loin du lac de Van, à Kharagonis, est dressé le tombeau de Nahabed Koutchak, le poète arménien qui chanta l'amour ; un autre poète d'Arménie, mais plus moderne, Vahram Sevadjian, a voulu que le brouillard, qui servit de voile à Vénus, s'élevât plus diaphane que les mousselines mêmes de Mossoul, au-dessus de ces vallées troublées par le bruit de la guerre.

Depuis lors, le brouillard épais descend d'avance
Sur le lac argenté de Van,
Chaque fois que Vénus, pour qui tous les cœurs se consument,
Vient se baigner dans ses flots (1).

Et, dans ce lac de Van aux flots apaisés, le conteur des *Mille et une Nuits*, dans l'un des récits de son imagination, a placé les poissons qui parlent...

Fictions aimables, vieux contes ! Souvenons-nous que les Russes n'ont pas pénétré seulement dans Erzeroum, dans Gumush-Kané, la « Ville d'argent », dans Erzindjian, dans Trébizonde ! Ils sont entrés en Perse ; ils ont conquis Ispahan. Les voilà parvenus dans la roseraie de Saadi, le bosquet revêtu de chèvrefeuille de Hafiz et de Firdousi ! C'est dans Ispahan, ne l'oublions pas, que vit le jour cette « belle Persienne », d'une « beauté achevée », aïeule des Persanes de Montesquieu, dont la vue éblouit Noureddine. Et la princesse Boudour, aimée de Camaralzaman, n'avait pas elle-même une démarche plus balancée, un pas plus glissant ni des grâces plus fines et adroites.

La guerre, à se poursuivre en de telles contrées, à se jouer parmi ces cités saintes et sur ce sol sacré nourri de l'essence

(1) *Poèmes arméniens*, trad. par Archag Tchobanian (1902).

des fleurs, prend une sorte d'attrait rare et inattendu. Des plateaux de la Perse où le vent, dit Mme de Noailles en commentant Saadi, « soulève une poussière de turquoises », jusqu'aux mosquées du Caire en passant par Bagdad, l'Orient entier retentit d'un choc belliqueux. Les grandes colonnes turques, les contingents russes et les armées anglaises éveillent, du chant de la poudre, du sifflement des balles et du bruit des canons, ces ombres tendres et divines créées par les poètes : Monime à Nymphée, Eurydice à Séleucis, Formosante dans Babylone et, partout ailleurs, ces reines des *Mille et une Nuits* dont le sourire et les aventures enchantèrent la jeunesse des hommes.

EDMOND PILON.

A PROPOS
DU « JOURNAL DES GONCOURT »

—

Si, comme on l'a défini, le pastiche est un hommage rendu à l'originalité d'un écrivain autant qu'à ses manies et à ses tics, une excellente occasion se présente pour rendre à M. Edmond de Goncourt un de ces hommages *à la manière de...*

Sur ce canevas d'actualité : l'ajournement imposé par les circonstances à la publication intégrale de la dernière partie du *Journal des Goncourt*, on voit quelles fantaisies pourraient se broder.

M. de Goncourt ne manquerait pas de rappeler la malchance persistante qui le poursuivait, lui et son frère, dans la publication de leurs livres. C'est leur premier roman, *En 18..*, qui sort le jour du coup d'Etat ; c'est le septième volume du « Journal » qui voit sa publicité et ses échos arrêtés par l'assassinat du président Carnot ; c'est enfin, — guigne posthume et d'autant plus amère, — une guerre mondiale qui coïncide avec le lancement d'un volume annoncé depuis vingt ans.

L'imagination du parodiste pourrait sur un tel sujet s'exercer utilement.

A défaut de cet exercice de critique aiguë, il nous a paru intéressant de rechercher comment ces derniers chapitres du « Journal », depuis si longtemps attendus, ont pu être écrits et, par suite, comment il conviendra, le moment venu, de les lire.

C'est par le témoignage d'Alphonse Daudet qu'il nous est donné de comprendre la psychologie de M. Edmond de Gon-

court mieux que par la lecture de ses romans ou de ses « Mémoires de la Vie littéraire ».

Dans les pages intitulées *Ultima* et publiées par Mme Alphonse Daudet à la fin du volume de son mari : *Notes sur la Vie*, nous sommes renseignés sur le « Goncourt des belles heures, celui que ses intimes ont seuls connu, naïf et tendre, sans morosité et, tout de même, d'une subtilité de vision déconcertante, d'une candeur armée que je n'ai vue qu'à lui ».

Avec les éléments d'observation recueillis par Alphonse Daudet nous expliquerons aisément et la forme du testament, et la création de l'Académie, et la nature de ce journal dont l'Académie a la charge expresse de publier l'intégralité vingt ans après la mort de son fondateur, c'est-à-dire en 1916, puisque M. de Goncourt est décédé le 16 juillet 1896.

§

D'abord le testament. Il a étonné moins par sa forme que par l'incohérence de sa rédaction, l'incertitude de sa date, car le procès suscité par la famille en juillet 1897 (Audiences du Tribunal civil des 7, 8, 9, 22 juillet et 4 août ; jugement le 15 août) démontre qu'on ne savait quelle année, quel mois, quel jour attribuer aux treize feuillets de ce document. En outre, s'il affirmait la résolution incontestable de M. de Goncourt, — de tous temps résolu à créer une société littéraire portant son nom, — ce testament donnait, en droit, la surprise de ne rien énoncer de juridique sur la façon dont l'Académie se constituerait et deviendrait capable d'entrer en possession du legs et d'exécuter la volonté du donateur.

Relisons une phrase d'Alphonse Daudet (*Ultima*, page 251). Goncourt se promène en voiture avec Daudet et Mlle Edmée, sa filleule ; et Daudet écrit :

Mlle Edmée, assise en face de nous, en chapeau papillon, petite ombrelle et robe blanche, se dispute avec le soleil... A chaque détour de route, le soleil change de place ; et, de quelque façon qu'elle s'arrange, l'enfant a toujours un rayon dans l'œil ou sur le bout de son petit nez. Avec une ombrelle deux fois plus grande, qu'un geste impatient change d'une épaule sur l'autre, à tout moment, Goncourt ne sait pas mieux s'abriter que sa filleule, le sentiment de l'orientation lui manque autant qu'à la petite et je songe à ce qu'il y a d'ingénu, d'innocent dans ce grand regardeur d'hommes et de choses, ce subtil que tant de gens accusent de sécheresse et d'inhumanité.

Retenons ces mots « ingénu, innocent », retenons surtout cette remarque : « le sens de l'orientation lui manque », constatation dont Daudet ne se souvient plus quand, à la page 261, il reste stupéfait devant les mutations de personnes opérées dans un testament dont, quatre ou cinq ans auparavant, il prenait connaissance dans les circonstances que voici :

Goncourt, en effet, un jour qu'il se sentait malade, voilà quatre ou cinq ans, m'appelait à Auteuil près de son lit et me donnait la cruelle émotion de lui lire, à haute voix, un testament qui me faisait son exécuteur testamentaire.

Mais, ensuite, que de modifications dont Daudet, plus tard, chez le notaire, ne démêlait pas la raison, car il dit : « D'où est venu le changement? Je le saurai un jour ou l'autre. »

Le renseignement, lui-même, en se relisant, aurait pu se le donner. C'est que, depuis la lecture, à Auteuil, dans l'existence de M. de Goncourt, il y avait eu beaucoup de « détours de route » et que, dans son testament, comme sous son ombrelle, dans la voiture, à M. de Goncourt le sens de l'orientation avait manqué. Il lui faisait défaut à ce point que, un instant, ce testament, devant les juges, sembla entaché de nullité. La famille, du moins, le tenait pour tel.

Laissons de côté les noms des titulaires variés qui, tour à tour, figurèrent ou cessèrent de figurer parmi les premiers membres de l'Académie Goncourt. Il faut tenir compte que la mort et l'Académie française dérangèrent beaucoup les projets et les stipulations de M. de Goncourt. Les titulaires initiaux de l'Académie d'Auteuil : Flaubert, Paul de Saint-Victor, Louis Veuillot, Théodore de Banville, Barbey d'Aurevilly, Fromentin, de Chennevières, Zola, Alphonse Daudet, Léon Cladel (1), décédaient ou étaient remplacés l'un après l'autre. Fromentin meurt, le nom de M. Paul Bourget apparaît sur la liste; plus tard, Loti remplace Veuillot; Maupassant figure un moment, puis est biffé, etc. On s'explique ainsi les chevauchements de dates constatés dans une pièce authentique sans

(1) Plaidoirie de Me Raymond Poincaré qui indique que « de cette première liste plusieurs noms ont été rayés par la suite ». En effet, M. de Goncourt, dans une note à son testament du 7 mai 1892, s'exprime ainsi :

« La liste primitive, modifiée par les décès de ces dernières années, comprenait les noms de Théophile Gautier, de Louis Veuillot, de Flaubert, de Paul de Saint-Victor, de Fromentin, de Barbey d'Aurevilly, de Banville, de Vallès. Il y avait encore le nom de Zola avant qu'il fût candidat perpétuel a l'Académie, de Maupassant avant qu'il ne devînt fou. »

cesse modifiée de 1874 à 1893. Edmond de Goncourt songeait même à des réformes plus profondes tenant à la construction et au fonctionnement de la fondation qu'il rêvait ; trois jours avant sa suprême maladie, il avouait à Daudet : « Ah ! si Jules vivait encore, nous aurions à modifier bien des articles ». (*Ultima*, p. 262.)

Ces modifications, aussi bien que le droit de choisir parmi ses amis ceux que, selon son humeur, il inscrivait ou rayait sur la liste des bénéficiaires de la fondation, on ne saurait les discuter. Ce qui semblera plus étrange, c'est que, pour ces bénéficiaires définitifs, il n'ait rien établi de valable afin de les mettre à l'abri de tout procès et les garer contre tout litige. Quelque connaissance du Code, quelques conseils demandés à à un juriste compétent auraient suffi. M. de Goncourt aurai appris que, pour donner quelque sûreté à ses volontés dernières, il convenait de les formuler d'une manière fixe et non pas d'une façon successive, au hasard des dates.

Ce fut un grand travail pour les avocats et pour le tribunal de mettre M. de Goncourt d'accord avec lui-même, car, dans la même chemise, des feuilles volantes en 1887, en 1890, en 1893, témoignaient de maintes contradictions dans l'esprit et dans les intentions de l'écrivain.

Une seule restait immuable, celle de fonder une Académie. Mais, juridiquement, quelle date précise attribuer à ce testament qui, sans parler des codicilles, tous les cinq ans variait dans ses sympathies et ses désignations ?

Même quand le Tribunal tint pour bonne la date du 7 mai 1892, on s'aperçut que rien n'était moins assuré ; en effet, M. de Goncourt, légalement, ne pouvait rien laisser à une Compagnie à créer, c'est-à-dire inexistante au point de vue du droit, par suite inapte à recevoir.

Certes, ce n'est point là ce que M. de Goncourt prétendait faire; mais pourquoi n'avait-il pas pris de précautions, pourquoi, d'avance, n'avait-il pas réglé les conditions d'existence d'une Société que le Conseil d'État pourvut plus tard de statuts et de vie civile? Les malintentionnés ont vu là je ne sais quelle farce posthume jouée par un laboureur ironique à ses enfants d'adoption. Les déclarations si formelles de M. Alphonse Daudet détruisent cette hypothèse. Tenons-nous-en à ces termes d'ingénu et d'innocent qu'il applique à M. de Goncourt lequel

croyait fermement la phrase littéraire supérieure à la phrase moins artiste du Code Napoléon et s'imagina naïvement qu'un testament pouvait s'écrire au mépris de la loi, ainsi qu'il avait écrit souvent, et avec bonheur, au mépris de la syntaxe.

N'a-t-on pas raconté que le texte d'abord fourni par un notaire, il le dédaigna parce qu'il le jugeait sans littérature? Soit, mais dans l'occurrence, si la littérature était le but, par respect pour la littérature même, il convenait de se résoudre à la forme traditionnelle et spéciale de termes sans couleur peut-être, mais sans amphibologie.

M. de Goncourt répugnait à cette sagesse et, si son testament faillit profiter précisément à la famille qu'il méditait de déshériter en faveur des lettres, tout l'inconvénient résulta de ce que, à sa table de travail, la plume à la main, comme jadis en voiture, sous son ombrelle, il manqua du sens de l'orientation. Rien de plus.

§

L'Académie Goncourt, enfin fondée un peu par tout le monde excepté par l'ingénu et innocent fondateur, a donc mission de publier intégralement en 1916 « le *Journal de la vie littéraire*, dont une partie, une moitié seulement et la moins intéressante, a paru sous le titre le *Journal des Goncourt* » (Cf. Testament d'Edmond de Goncourt. Codicille du 24 juin 1891).

Quelle est donc cette partie, dont le manuscrit,—neuf volumes environ, — est actuellement déposé à la Bibliothèque nationale et qui reste à publier?

Dans la préface du tome sixième de cette moitié, la moins intéressante, que nous connaissons, M. de Goncourt décompose la vérité absolue en deux parties : « une *vérité agréable* — dont on veut bien; mais presque toujours tempérée par une *vérité désagréable*, dont on ne veut absolument pas. » Dans ce volume qu'il croyait être le dernier publié de son vivant, il se résignait à servir seulement aux gens la vérité agréable et il déclarait : « L'autre vérité, qui fera la vérité absolue, viendra vingt ans après ma mort. »

Pourtant, après la publication du tome neuvième (années 1892 à 1895) — il disait à Daudet :

J'aurais bien voulu continuer à me raconter dans mon « Journal », mais on me jette vraiment trop d'épluchures sur la tête. Ce que je

reçois de lettres anonymes sans parler des autres ! J'ouvre des billets barbouillés de... Qu'ai-je fait pour m'attirer toutes ces haines? Essayé d'éclairer d'un peu de vérité le mensonge universel. Pour cela je passe diffamateur ; on m'accuse d'avoir rompu le pacte mondain et social, on me menace de la correctionnelle. Non, décidément j'en ai assez de mon « Journal », je m'arrête.

Et il ajoute : « Le Journal des Goncourt est fini » (*Ultima*, pages 245 à 247 — 12 juillet 1896).

Il finissait au milieu « des embêtements d'une qualité supérieure ». Ces embêtements, Goncourt les avoue :

Geffroy vous a dit, n'est-ce pas? une ligne oubliée dans mon texte, le coq-à-l'âne que ça a fait... tous ces braves gens que j'ai blessés sans le vouloir. Et des menaces de procès, des volumes à retirer de la circulation. J'ai passé deux nuits sans dormir, à me tourner, me retourner, à faire de ma chemise une corde à puits (*Ultima*, pages 227-228). Pourtant je ne dis jamais que la vérité ou ce que je crois la vérité. Je la dis sur ceux que j'aime le mieux, sur moi comme sur les autres (*Id.* page 232).

Et, continue Daudet,

l'accent convaincu, ingénu même, le droit regard d'honnête homme qui accompagnait ces paroles seraient pour l'absoudre aux yeux de ses plus acharnés ennemis.

Pourtant Daudet ne peut s'empêcher de risquer quelques conseils et aussi quelques regrets :

Moi. Vous ne contrôlez pas assez, mon Goncourt, vous prenez pour du bel argent tout ce qu'on vous passe.

Goncourt. Oh ! vous, si l'on vous écoutait, il ne faudrait jamais rien croire. D'abord, mon petit, à qui la faute? N'est-ce pas vous qui m'avez fait publier mon « Journal » ?

Moi. Oui, mais, dans ma pensée, vous ne deviez pas aller plus loin que l'année 71, la mort de Jules, le Siège, la Commune. J'avais le sentiment qu'à dater de là on vous accuserait de ne plus faire que de la chronique et des potins.

Goncourt. Ne pourrait-on pas en dire autant de Saint-Simon? (*Ultima*, page 231-232).

Cette préoccupation de ressembler à Saint-Simon nous fait voir quelle idée M. de Goncourt se faisait de la vérité ou de ce qu'il croyait être la vérité ; car, il n'y a guère d'exact, dans Saint-Simon, que la façon dont il se figurait ses contemporains, d'après les préjugés de sa caste et ses rancunes d'hom-

me de cour. Grand écrivain, certes, mais combien ses affirmations appellent le contrôle, selon l'expression de Daudet, et que de mensonges la critique moderne a découverts sous ce style corrosif et séduisant surtout par les trouvailles incessantes de sa malignité.

D'ailleurs, en se réclamant de Saint-Simon, M. de Goncourt ne se trompait-il pas sur le vrai modèle qu'il avait suivi? Il se rapprochait bien plus, à notre avis, des petits pamphlets mondains, joie de la société du dix-huitième siècle, de ce dix-huitième siècle qu'il avait étudié si curieusement.

Ainsi, il était arrivé à prêter une importance excessive aux Mémoires de Bachaumont, au Journal des Inspecteurs de Police de M. de Sartines, aux indiscrétions de l'Espion dévoilé, aux factums que des libellistes de plus d'esprit que de scrupules écrivaient sur les grandes dames, les financiers, les femmes de théâtre ou les filles d'Opéra. Là, le trait mordant et bien décoché tenait lieu de vérité et l'agrément du style remplaçait la psychologie.

Et, qui sait si la mésestime dans laquelle il affectait de tenir Restif de la Bretonne ne venait pas d'un peu de rancune rétrospective, car l'auteur des *Nuits de Paris*, avant lui Goncourt, avait été un infatigable preneur de notes, un biographe acharné et de lui-même et des individus rencontrés dans toutes les compagnies bonnes ou mauvaises où il fréquentait par curiosité.

Mais, ces répertoires d'on-dit, ces ana parfois scandaleux, M. de Goncourt ne s'avisa jamais que les amateurs les recherchaient plus pour leur rareté relative chez les libraires que pour l'exactitude de leur information. Lui les prenait fort au sérieux et, au bas des pages de ses livres d'histoire, imperturbablement les citait comme des autorités.

L'écrivain qui s'était plu aux racontars du passé, par une pente naturelle, un peu provinciale peut-être, se plut aux racontars du présent et les enregistra comme les maîtres du genre. D'où son journal, les dernières parties surtout, où, quoi qu'il en dise, il raconte les autres bien plus qu'il ne se raconte lui-même.

Lisait-il : il interprétait ses lectures. On rechercherait en vain, dans la Préface du Dix-huitième siècle de Michelet, la phrase par laquelle Michelet aurait donné aux Goncourt un

brevet d'historiens. Michelet, par une note assez brève, les traite d' « esprits ingénieux ». Renan nous a appris que M. de Goncourt n'entendait et ne répétait pas toujours comme il aurait fallu les propos qu'il transcrivait. Maintes fois les familiers du Grenier d'Auteuil ont été frappés de la transformation que les détails par eux donnés ou les anecdotes qu'ils contaient subissaient dans le texte du « Journal ». Certains s'égayèrent quand ils trouvèrent scrupuleusement consigné à la date des obsèques de Victor Hugo de quelle façon singulière les filles Elisa portaient, dans les maisons publiques, le deuil du grand poète. Cette particularité, devant laquelle tout autre que M. de Goncourt fût resté en défiance, le séduisit par son étrangeté même et il ne soupçonna jamais que, pour satisfaire son goût de l'exceptionnel, elle avait été inventée par deux mystificateurs abusant de sa crédulité et de son avidité à prendre des notes.

D'autres ne rirent pas d'aussi bon cœur, quand ils crurent voir dans le Journal des allégations point favorables pour la mémoire de leurs parents. Alphonse Daudet lui-même, tout en se portant garant de l'honnêteté de M. de Goncourt, ne dissimule pas que :

> Il commence à se tourmenter, lui connaissant des ennuis, de gros ennuis que vient de lui occasionner son « sacré Journal » (*Ultima*, page 225).

Sans doute, lui qui avait tout lu, il se rappelait la phrase de Charles Monselet dans sa notice mise en tête des *Garnaches* d'Edouard Ourliac (page 15, Librairie Nouvelle, 1858) :

> Dans un croquis très littérairement tracé MM. Edmond et Jules de Goncourt ont admis avec une facilité peut-être trop prompte certains renseignements sur les habitudes privées d'Edouard Ourliac.

Les années, en passant, n'avaient ni amoindri la littérature, ni diminué la légèreté des procédés d'investigation de M. Edmond de Goncourt et, en toute franchise de parole, Alphonse Daudet, bravement, était fondé à lui dire : « Mon Goncourt, vous ne contrôlez pas assez. »

§

Il n'est pas à croire que, infidèle aux constantes habitudes d'esprit dont nous avons essayé d'analyser les origines, M. Edmond de Goncourt, à la fin de sa vie, dans le Journal

restant à publier, se soit montré différent de lui-même, c'est-à-dire plus réservé.

S'il arrivait qu'il froissât encore quelques amours-propres, voire même quelques légitimes susceptibilités, en feuilletant ces pages posthumes, pour excuser, le cas échéant, M. Edmond de Goncourt, souvenons-nous de ce cri si tendre, si révélateur aussi de son innocence : « Tous ces braves gens que j'ai blessés sans le vouloir. »

LÉON DEFFOUX.

DANS LES REMOUS DE LA BATAILLE

(DES ARDENNES A PARIS PAR RÉIMS)

(*Suite* [1])

—

Jeudi 17 septembre. — Oh ! la terrible nuit que nous venons de passer. La canonnade, au nord, a sévi sans arrêt, et les obus, de demi-heure en demi-heure, s'écrasaient avec un bruit mat sur la ville. La chambre où je veillais était noire comme l'intérieur d'un tombeau. Du fauteuil où j'étais assise, j'épiais entre les lamelles d'une jalousie les chantiers de bois, craignant toujours de les voir prendre feu. Dans la rue, nul bruit, si ce n'était, d'heure en heure, les pas d'une patrouille muette et le chuchotis dans le jardin, contre la fenêtre, des feuilles du platane s'entrechoquant au vent pourtant modéré. C'était l'abandon, l'absolue solitude. Pierre dormait. Et mon cœur et mes tempes battaient si fort, que je les croyais sortis de moi et vagabondant à travers la chambre où, heurtant les saillies des meubles, ils sonnaient le tocsin. J'essayais de rassembler mes idées. Impossible. J'essayais de prier. Je ne pouvais. Une obsession terrestre m'interrompait : Suis-je prête à fuir ? Ai-je bien sur moi tout ce qu'il est indispensable d'emporter ? Si le feu prend, comment ferai-je pour arriver à nous sauver tous ?... J'avais la langue sèche, la bouche amère, la gorge serrée. Je me disais parfois que j'étais endormie, que je faisais un mauvais rêve, que la guerre n'existait pas et que j'allais me réveiller dans mon lit, à Roche ou à Paris. Mais les spectacles de la journée précédente revenaient aussitôt m'as-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 434, 435, 436 et 437.

siéger. Je revoyais, rappelés par le fracas des obus, la bataille, les incendies, les avions ; ainsi que les ruines, les souffrances, l'effroi, les carnages par tout cela produits. Ces horreurs allaient-elles se poursuivre demain, toujours ? Il était certain pour moi que Reims n'était pas délivré. Le fléau n'était pas conjuré, le bourreau n'avait point perdu courage. Serait-ce que la vieille cité royale est appelée à l'honneur de racheter partie des péchés du monde? Ses saints, par leurs mérites, lui auraient-ils obtenu l'insigne faveur de souffrir pour elle et pour les autres? Devra-t-elle être frappée dans ce qu'elle a de plus noble et de plus beau? Notre Dame permettra-t-elle que son sanctuaire soit violé, soit détruit? Non, cette calamité passerait la douleur consentie, et même d'y penser est intolérable. Si cela se produisait, ce serait donc la fin du monde, l'approche du Jugement dernier décrite par l'Evangile : l'abomination de la désolation dans le lieu saint, les nations consternées, les hommes séchant de frayeur, les vertus du ciel ébranlées. Il faut, c'est vrai, que le cataclysme final arrive un jour. Les signes précurseurs semblant se multiplier, ne serait-il pas sage, consolant, d'envisager la chose avec calme, avec confiance? Dieu est miséricordieux dans sa justice. Qu'il soit béni! Heureux, d'ailleurs, celui d'entre nous qui endure le plus, parce qu'il est le plus riche dans la communion des Saints. Quant à l'agresseur, quant au bourreau, quel chrétien ayant tout remis entre les mains de la Providence oserait le juger?... Hélas! la sérénité ne s'adapte guère à l'être bien vivant qui se voit en péril de mort. Sous la menace, le corps sain se débat contre l'âme. Je ne suis pas résignée à mourir. J'aime la vie et j'aime la vie de ceux qui sont ici, dans cette maison. Et c'est pourquoi, en fin de compte, la volonté s'impose à moi de quitter Reims où rôde trop la mort.

Trois heures sonnaient à une pendule de l'appartement lorsque, comme pour saluer l'aube encore invisible, s'abattait sur la ville une volée de mitraille. Du coup la maison est réveillée ; chacun est sur pied. On s'interpelle, on descend l'escalier. Je distingue la voix de la bonne criant sa peur. Pierre, fourbu et préoccupé, se vêt en silence, tandis que moi, ne pouvant résister au singulier besoin de dormir qui m'accable, je m'étends sur le lit et aussitôt m'abîme en un profond sommeil.

Vers cinq heures, je suis réveillée doucement par mon mari. « Allons, dit-il, il faut partir. — Où ? — Dans les champs, comme hier. » Les obus arrivent toujours. J'entends des pas nombreux dans la rue, et je demande ce que c'est. Ce sont, m'est-il répondu, les habitants du nord-est de la ville, évacués dès quatre heures, qui s'en vont. Je suis bientôt prête, ne m'étant point dévêtue depuis trois jours. Comme il fait froid, nous endossons tout ce que nous possédons de vêtements. Puis, à jeun, nous partons au hasard, à la file des autres.

Les habitants des quartiers du centre ont emboîté le pas à ceux de Cérès; ceux du Port unissent leur contingent à la lamentable théorie. Remy et sa famille sont partis depuis un moment. Nous rejoignons Terron et les siens, qui ne marchent pas vite, la fille du garde-magasin étant en état de grossesse avancée. On raconte que des obus sont tombés sur une ambulance et que les infirmières, ainsi que des blessés dans leur lit, ont été tués par les éclats. Dans les faubourgs du nord, presque toutes les maisons sont démolies. Ce matin, le brouillard, bas et dense, est glacé; il colle au visage comme un suaire. Traverser l'eau sur la passerelle du port ne serait pas pratique; il y a trop d'humidité sous les peupliers. Nous nous dirigeons vers le pont de Vesle. En passant devant la rue Libergier, je tourne mes yeux vers la cathédrale. Le portail seul est visible; le grand crucifix tend ses bras vers ceux qui fuient; le reste est voilé par la brume. A chaque extrémité du pont de Vesle, des dragons sont en faction : ceux du côté de la cité pressent l'exode des habitants, ceux du côté du faubourg ont mission d'empêcher de rentrer jusqu'à six heures du soir.

L'avenue de Paris est grouillante; en outre de la foule des civils, il y a des troupes à pied et à cheval. Fourgons et automobiles militaires circulent. Sous ce ciel gris et chargé, on piétine dans la boue gluante, parmi des feuilles pourries et du crottin. Au bruit des lourds véhicules se mêlent des larmoiements d'enfants ayant faim ou besoin de dormir, des cris de femmes qui se trouvent mal. Mais ce tumulte est dominé par la voix écrasante du bombardement. On ne sait que faire ; on est embarrassé de soi. Si l'on marche, ce n'est que lentement et parce qu'il fait trop froid pour rester immobile. Tous les cafés, auberges, bars sont pleins. De crainte d'être débordés, les patrons de ces établissements ont fermé les portes et retiré

es becs-de-cane extérieurs. Les magasins ont leurs volets clos. A la porte des boulangeries, closes aussi, des centaines de personnes font la queue. Je me mets résolument à l'une de ces files. De trois minutes en trois minutes, la porte s'entr'ouvre et laisse pénétrer cinq clients. On ne vous sert pas plus d'une livre de pain et l'on vous fait sortir par l'arrière-boutique.

A neuf heures, nous parvenons à nous faufiler dans une porte d'échoppe dont la tenancière s'est instituée marchande de café. Assis sur des bancs, nous essayons de nous réchauffer en buvant le liquide noirâtre. Nous voudrions prolonger la station, mais nous sommes bien vite obligés de céder la place à d'autres et de reprendre notre marche. La petite Hélène, violente et fatiguée, se fait porter tantôt par l'un, tantôt par l'autre de nous.

Vers Pargny, route de Paris par Château-Thierry où l'armée n'a que faire, c'est fourmillant aussi de fugitifs. Sur les tas de cailloux, au creux des fossés, au pied des talus, derrière les moyettes, des groupes transis se serrent et tuent le temps en devisant, mangeant et buvant. Au milieu d'un de ces groupes, une ouvrière d'âge moyen, en cheveux, pérore avec abondance. Celle-ci n'est point maussade, elle ne suit pas avec chagrin ni même avec gravité les péripéties du bombardement. Cherche-t-elle ainsi à distraire, à égayer le troupeau apeuré qui l'entoure? Ou bien n'a-t-elle pas conscience de la situation? Je ne sais. Au bout d'une minute, nous retenons de ses dires qu'elle est Parisienne de la rue Mouffetard et que, venue au mois d'août en vacances chez sa sœur habitant le quartier Cérès, elle a été surprise par l'invasion. Avec une verve et un accent dont aucune expression ne rendrait la truculente cocasserie, elle invective contre les Boches, contre la guerre, contre le bombardement, contre Reims, contre sa famille; elle déclare ne point craindre les obus, mais être dégoûtée d'émigrations hors la ville; elle proclame que rien n'est bon qu'à Paris et termine en affirmant qu'elle va s'y rendre de ce pas, telle qu'elle est, sans chapeau, sans valise, sans argent. De fait, elle s'élance sur la route en criant, les poings brandis : « Qui m'aime me suive ! » Elle obtient un succès de gaieté, mais personne ne la suit. Pourtant cette femme a, sans le vouloir, convaincu irrésistiblement quelqu'un : moi. « Elle a raison, dis-je à mon mari. Il faut nous en aller sans plus de retard à Paris. »

Sur ces entrefaites, le brouillard se résout en pluie. Nous rebroussons chemin. En vue du poteau indicateur, nous remarquons une carriole, traînée par une haridelle, s'engageant sur la route. Elle est bondée de femmes et d'enfants emmitouflés. C'est la première voiture de civils aperçue dans ces parages.

Nous nous dirigeons vers la ferme brûlée, où beaucoup de monde va se réfugier. Dans la cour, notre curiosité s'arrête devant un simulacre de canon, qu'on nous dit avoir été disposé il y a six jours par les Allemands et qui, lors de la reprise de Reims, a attiré les obus français sur la ferme. Durant la bataille, les fermiers ne s'en sont point allés. De leur cave, ils ont assisté à l'incendie de leur habitation. Pour le moment, ces braves gens se confinent dans un réduit en planches de leur confection; ils ne peuvent donc offrir l'hospitalité à leur foyer. Ils se contentent de distribuer l'eau du puits à ceux qui ont soif. Aux arrivants, ils indiquent la grange demeurée seule intacte parmi les ruines. Nous y entrons. Une déprimante atmosphère règne dans ce lieu. Sur l'aire couverte de paille, sur les tas de gerbes et de foin, hommes, femmes et enfants sont assis, couchés, vautrés, pêle-mêle. Nous retrouvons là, madame Terron et sa fille se désolant de ce que Terron, retourné chercher à manger, ne revienne pas; elles craignent qu'il lui soit arrivé malheur. La porte de la grange est ouverte et le vent en hurlants s'y engouffre avec la pluie; mais plus hurlantes encore sont les vociférations du bombardement se répercutant ici avec une sonorité singulière. On s'attend toujours à ce qu'un obus vienne écraser le misérable refuge. La pluie redouble; elle filtre du toit. Les groupes se resserrent en une craintive promiscuité ; des loques humaines, grelottantes, aspergées par le vent de débris de paille, cherchent à s'incruster dans le fourrage comme dans des niches. Terron ne revient toujours pas. Sa fille enceinte gémit par moments, comme si elle était sur le point d'accoucher. Une détresse sans nom étreint âme et corps dans ce lieu hanté par la peur, le froid, l'humidité et où vous assiègent des émanations écœurantes. Je n'ai plus qu'une idée : quitter Reims. Comme un enfant obstiné, je répète à mon mari : « Il faut partir de Reims, partir tout de suite. » Nous remontons sur la route. Il est midi passé.

Dans l'avenue de Paris, nous ne trouvons ouverte aucune

porte de lieu où l'on vende à manger. Nous essayons de rentrer dans Reims, en dépit du fracas des obus. Au pont de Vesle, un dragon, sabre nu, nous interdit comme jadis l'ange au seuil de l'Eden perdu, l'entrée de la ville transformée en enfer. Nous retournons forcément. La pluie tombe toujours. A ce moment, nous voyons une foule hurlante accompagnant une patrouille qui emmène un couple d'espions vers la Haubette. Nous sommes malades de fatigue, de froid et de faim. Mon mari prend le parti de tourner un restaurant fermé et d'y pénétrer par une cour intérieure. Le stratagème réussit, à cela près qu'il n'y a plus rien à manger. Il faut nous contenter pour nous quatre d'une demi-bouteille de champagne et de chacun un verre de café. Au bout d'une heure passée en cet endroit empesté, mais où du moins les respirations tiennent chaud, la patronne nous invite à céder nos places.

Nous reprenons la marche dans la fange glacée. Comme nous venons de nous abriter de la pluie contre une porte, la femme d'un cordonnier nous prend en pitié et nous fait pénétrer dans sa cuisine couverte d'un vitrage. Il y a là déjà plusieurs personnes. Parmi celles-ci, une dame du quartier central s'entend avec l'obligeante cordonnière pour occuper dans la maison une chambre, le temps que durera le bombardement.

Vers le soir, nous quittons ce refuge. Maintenant, le ciel se nettoie; son fond blanc à l'ouest est traversé de grandes bandes vertes et rouges.

Il est nuit noire quand, rentrés dans Reims, nous arrivons chaussée du Port. Je fais part à notre hôtesse du projet de départ pour demain matin et lui offre de l'emmener avec nous. Elle refuse, ne voyant, assure-t-elle, aucun motif de s'en aller, et fermement convaincue toujours que cette journée-ci est la dernière du bombardement (1). Nous faisons nos valises; mais nous ne les emporterons pas de crainte qu'une réquisition du cheval et de la voiture en pleine campagne nous force à continuer la route à pied. A onze heures, je m'aperçois que l'émotion, la fatigue et le froid ont fait de moi une misérable chose sans énergie. Je renonce à veiller.

Vendredi 18 septembre. — Ce matin, pour la ville en dé-

(1) Peu de temps après, en novembre, le gendre de notre amie tombait, décapité par un obus, dans l'avenue de Paris. Ce malheur décida madame X... à quitter Reims.

tresse, c'est le recommencement d'hier : bombardement, exode, ciel menaçant. Pourtant le brouillard d'hier est remplacé par de gros nuages se mouvant dans un vent frais

A sept heures, lorsque je descends, notre hôtesse, par la fenêtre ouverte de la salle à manger, cause avec un négociant voisin en rapports avec la municipalité. Ce monsieur affirme que le fort de Brimont, le seul selon lui encore au pouvoir des Allemands, est repris en partie et qu'il le sera en entier dès aujourd'hui, sûrement.

Cependant mon mari fait atteler. Avant de lui dire adieu, nous proposons une dernière fois et vainement à madame X... de l'emmener. Nous montons en voiture et partons. Reverrons-nous jamais notre vieille amie ?

Les gens du voisinage ont déjà repris le pèlerinage d'infortune. Le bombardement est plus violent que jamais ; il se rapproche, croirait-on, et cherche une cible en deçà des faubourgs du nord, en deçà même du centre. Comme nous passons en vue de la rue Libergier, je me penche hors de la capote du phaéton. Je veux regarder encore une fois la cathédrale. Est-ce le gris des nuages qui la fait paraître si blanche et si haute ? On dirait qu'elle se soulève de terre. Elle tend ses bras vers le ciel, comme une femme à genoux, enchaînée par les pieds, et qui, en face du bûcher, demanderait grâce et appellerait du secours.

Engagés sur le pont de Vesle, nous croisons des troupes qui rentrent dans la ville. Dans le faubourg, c'est grand remue-ménage. Des batteries d'artillerie, arrivées pendant la nuit, stationnent. Il y a de la cavalerie et de l'infanterie qui circulent ou se défilent. C'est sans doute à cette animation que nous devons de n'être ni arrêtés, ni questionnés. Les cavaliers se rangent pour nous permettre le passage ; les fantassins en s'écartant nous regardent avec un certain étonnement. Aucun pourtant ne nous réclame de sauf-conduit. Nous observons avec compassion les bons Rémois, citadins martyrs, déambulant en foule sur les trottoirs et continuant ainsi à vider la coupe d'angoisse que nous essayons d'écarter.

Nous voici enfin sur la route de Paris. Des familles, des solitaires, leur petit paquet à la main, s'en vont à pied délibérément. Nous en questionnons plusieurs. Leur but est Pargny, Sacy, ou tout autre village de cette direction pas trop

éloigné. Reims devenant intenable, ils le quittent momentanément. De fait, la terrible chanson des obus nous accompagne toujours, de plus en plus pressée. Oh ! ne plus entendre cette lâche menace...

Notre Rosette étant bien en point, deux, trois, quatre kilomètres sont assez vite parcourus. Tous les piétons sont dépassés. La ville s'éloigne. Nous éprouvons une sensation de délivrance, analogue sans doute à celle du condamné à mort entendant commuer sa peine, analogue au sentiment de l'âme du Purgatoire qui, sa pénitence accomplie, monte vers la paix avec le seul regret de laisser derrière elle des sœurs souffrantes. Sur l'horizon en face de nous, les nuages se livrent des combats, impétueuses légions montant à l'assaut de forteresses chimériques, se chevauchant les unes les autres, se culbutant, pour se disperser en cohortes légères. Le soleil commence à briller. Sous ses rayons, la terre champenoise se colore. Le vaste paysage s'anime. Et voici que tous les chemins de la plaine ondulent comme de longs serpents bigarrés. Ce sont des colonnes de renfort s'avançant vers la ville.

Général en tête, une division de cavalerie arrive au devant de nous; elle occupe toute la chaussée. Un officier nous fait signe d'arrêter, descend de cheval, gare notre voiture sur le fossé comblé de la route. Une heure durant, cette cavalerie passe en bon ordre. Les hommes sont silencieux ; la plupart ne sont plus très jeunes. D'où viennent-ils ? En quel endroit du pays ont-ils laissé leurs foyers, leur bien-être, leurs affections? Combien, ce soir ou demain, tomberont face au ciel ou mordant la terre? Je les vois en ce moment robustes et sains, un peu tristes et comme repliés sur leur pensée; et je songe que bientôt, sur le champ de bataille, maints seront relevés, démesurément grandis par la mort, les membres en allés, la tête aux yeux vitreux jetée arrière ou oscillant de droite et de gauche sur les épaules flasques. Heureux celui qui, parmi ces morts, aura été tué sur le coup ou qui n'aura pas repris connaissance ! Combien est plus à plaindre celui qui, à l'abandon, immobilisé par sa blessure, souffrira des supplices sans nom sous la pluie, sous le soleil, sous le givre, dans la boue, assailli par des mouches empoisonnées, attendant le secours, appelant sans être entendu, se désespérant, voyant couler sa vie avec son sang, mourant peu à peu dans l'effroi de cette

solitude ou avec sa conscience dressée devant lui ! A moins que, suprême torture, vienne l'assassin ajouter à son martyre et l'insulter avant de lui donner le coup de grâce !... Cependant, loin du champ de massacre, dans les riches demeures et dans les chaumières, parmi les tribus errantes qui n'ont plus ni foyers ni pays, les larmes couleront, des cœurs seront tordus d'inquiétude par la vaine attente des nouvelles de l'absent. Un jour, l'avis officiel du décès ou de la disparition arrivera. Dans les familles il y aura, ce jour-là, beaucoup de souvenirs exhumés, ressassés, sur le disparu. Pas beaucoup de pleurs, car les énergies et les larmes se seront épuisées dans les longs et anxieux recueillements au cours desquels on souffre plutôt qu'on ne réfléchit. Et les vieux, les pères surtout, s'éteindront sans maladie apparente, sans motif visible, parce que leurs cœurs seront consumés comme ces petits cierges que les mères et les sœurs font brûler sans relâche devant l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours... Chers soldats ! Vous les doux, vous les violents, vous les casse-cou, vous les peureux, tous, cœurs généreux ou cœurs jaloux, justes ou coupables, chargés d'iniquités ou nets de péchés, faillibles en tout cas plus ou moins, martyrs qui allez au feu, puissiez-vous sortir de la fournaise purifiés, soit que, saints, vous quittiez ce monde — ô vous dont les restes laissés sans sépulture seront peut-être, sous les yeux de vos frères d'armes, déchiquetés par les corbeaux,— soit que vos anges gardiens vous ramènent un jour parmi les hommes !...C'est ainsi que mes pensées processionnent tandis que la cavalerie défile. Dès que l'escadron de Marocains terminant la colonne a passé, nous reprenons la route et ne tardons pas à nous retrouver parmi d'autres troupes, dont les unes viennent vers nous, dont les autres, débouchées de chemins latéraux, prennent notre direction.

A mesure que Reims s'éloigne, les traces de batailles et d'invasion s'accentuent. Dans les champs frénétiquement piétinés, les moissons ont été brûlées; des cadavres de chevaux gisent, le ventre gonflé, exhalant une insupportable puanteur. D'autres chevaux couchés se débattent, entrailles sorties, dans les convulsions de l'agonie. On en voit aussi debout, abominablement blessés, qui broutent, abandonnés. Des fourgons brisés, des caissons démolis, des cercles de roues à côté de ferrures tordues, sont épars. Çà et là, des sque-

lettes d'instruments agricoles, moissonneuses, râteaux, herses, charrues, montrent leur ferraille faussée, cassée, rougie. On découvre même des meubles : commodes disloquées, armoires à glace en miettes, sièges, tables, garde-manger ; matelas éventrés et souillés, édredons américains et couvertures de soie, tentures, et toutes sortes d'objets dérobés dans les habitations et éparpillés.

A côté de longs tertres, dont l'aspect donne le frisson, se voient d'étranges débris : paquets d'ouate, lambeaux de capotes, chiffons de linge, morceaux de cuir, jambes de pantalons, manches de tuniques, havresacs, et des choses informes qui pointent de terre ou sont roulées dans la boue. Puis, accrochées aux buissons ou pourrissant sur l'éteule, des peaux de bœufs, des panses et des carcasses offensent l'odorat, forcent à détourner la tête. Des bivouacs délaissés se présentent, différents d'installation, selon qu'ils ont été ceux des Français ou ceux des Allemands : autour des uns et des autres, les déchets et les ordures inévitables. Ce qu'on voit surtout en ces bivouacs et partout, ce sont des boîtes de conserves et des bouteilles vides, celles-ci en incalculable quantité, cassées ou entières, souvent par tas, depuis l'humble litre jusqu'à la pompeuse bouteille à champagne. Dans ce saccage général, les vignes semblent avoir été épargnées. — Les saccageurs auraient-ils escompté le profit de la vendange ? — Intacts, les ceps dressent leurs pampres vivaces liés aux échalas ; le raisin achève tranquillement de mûrir.

La route de Reims à Ville-en-Tardenois ne traverse que peu de villages. Ce que nous côtoyons de Pargny et quelques autres bourgades nous fait juger qu'elles n'ont pas beaucoup souffert de la guerre : des maisons incendiées, des trous dans les murailles et aux toitures. Mais d'autres localités, au large de la route, nous apparaissent complètement en ruines. Sur notre gauche, au fond d'un charmant petit vallon en contrebas, nous laissons un village de moyenne importance, dont il ne reste absolument que décombres et pans de murs calcinés.

Maintenant, le terrain quitte sa plate monotonie et s'accidente agréablement. Nous traversons une futaie magnifique. Dans une clairière, un service sanitaire est installé et fonctionne. Les fourgons sont cachés sous les ramures. Des voi-

tures d'ambulance entrent et sortent, rideaux tirés. Le bruit de la canonnade nous arrive encore très sensible, mais ce n'est pas comme il y a deux heures. Pourtant, de temps à autre, je demande à quelqu'un des soldats rencontrés si l'on se bat du côté où nous allons. « Où allez-vous ? me fait-on. — A Paris. — Avancez tout droit, sans crainte ; il n'y a pas de danger. » Et cela est dit dans un bon sourire plein de confiance et de fierté.

Comme nous avançons, une compagnie cycliste, dont les hommes, carabine au dos, somnbrement vêtus et accroupis sur leurs grêles machines, font songer à de gigantesques fourmis noires en migration, nous suit, nous accompagne, nous dépasse, s'arrête. Nous la dépassons à notre tour, elle nous redépasse, et cela sans cesse. Dans le plus absolu silence, ces soldats devant nous roulent sur leurs pneus muets en file indienne, aux deux côtés du chemin, ou bien, selon des commandements muets aussi, se resserrent sur deux rangs, font halte ensemble, mettent pied à terre durant une minute, repartent d'un mouvement unanime, s'écartent en queue d'aronde, filent, se réunissent, s'arrêtent, pour recommencer la même manœuvre toujours dans un ordre parfait et sans le moindre bruit. Cela est fantastique. Plus loin, nous nous trouvons parmi des convois, des contingents de toutes armes, cheminant en tous sens, sans hâte, sans trouble, sans chagrin, sans gaieté. Et voilà donc ce qui se passe derrière les lignes d'un front de bataille.

Ville-en-Tardenois. Ce bourg n'a pas trop souffert apparemment. Il regorge aujourd'hui de soldats. Nous nous y arrêtons pour donner l'avoine à notre jument. Les habitants et des militaires, ayant appris que nous arrivons de Reims, viennent nous questionner tandis que Rosette mange. Nous sommes les premiers arrivés de là-bas, depuis l'invasion. Ce que nous racontons intéresse vivement et consterne. On s'explique enfin le bacchanal d'enfer entendu ces jours-ci, et qui semble en ce moment redoubler d'intensité. Cependant nous ne perdons point de temps à bavarder, car dans l'espoir qu'à quarante-cinq kilomètres de la ligne de feu il sera possible de trouver une hôtellerie, nous sommes décidés à gagner Dormans aujourd'hui.

Nous voici donc roulant en Tardenois. Devant nous, de jolis paysages sous un ciel léger. Sur la route même, il y a un petit chemin de fer d'intérêt local, reliant Ville à Dormans

Aujourd'hui, bien entendu, il ne relie rien. Toutes les gares aperçues sont incendiées ou démolies, les poteaux et les fils télégraphiques ont été arrachés et cassés. On distingue des wagons brûlés, des tas de ferraille qui furent des locomotives. Les gares constituant encore un semblant d'abri ont servi de refuge à des blessés, selon que l'attestent les litières de paille, les pansements épars et autres lugubres traces. Presque partout où se pose l'œil, le charme du paysage est offensé par les odieux vestiges de la guerre. Dans les champs, pas un paysan, pas une tête de bétail vivant. Ce serait à croire que l'agriculture est morte, que tous les laboureurs ont été emmenés en captivité. En fait de civils, il n'y a absolument que nous sur la route. A la sortie de Ville-en-Tardenois, pas mal d'autos d'officiers nous dépassaient ou nous croisaient. Maintenant, si les allées et venues de troupes ont à peu près cessé, les autobus parisiens de ravitaillement, en revanche, nous escortent de leur lourde masse et de leur vitesse tumultueuse. Ils arrivent derrière nous avec l'air de vouloir nous écrabouiller ; le macadam tremble sous leurs roues, et ils trouvent moyen, sur cette route à peine séchée de la pluie qui l'a détrempée hier, de soulever des nuages de poussière. A la queue leu leu, un à un ils nous dépassent, ces débonnaires mastodontes ; quelques-uns, éclopés, exhalent des gémissements aigus.

A Romigny, il nous faut, pour la première fois, exhiber nos laissez-passer. Nous n'en avons d'autres que ceux délivrés à Roche il y a vingt jours, et ce n'est pas sans appréhension que nous les présentons. Aucune objection n'est faite sur leur valabilité, mais au lieu de nous laisser poursuivre directement, on nous fait prendre un chemin de terroir contournant le village et rattrapant la route à peu de distance. A partir de là, si les autobus nous harcèlent toujours, le va-et-vient des automobiles d'officiers ne gêne plus.

Des villages se succèdent, de plus en plus blessés. Les maisons cossues, probablement abandonnées par leurs habitants, ont été, cela se voit, forcées. Les portes des granges, les murs présentent des inscriptions en langue allemande. Beaucoup de ces inscriptions, des flèches accompagnées du mot « Paris », dénoncent au charbon ou à la craie le vœu, le souci, le rêve de ceux qui les ont tracées ; parfois des mots ou des

signes exclamatifs appuient ces vœux et disent la hâte et l'enthousiasme du conquérant. Nous demandons aux habitants rencontrés dans ces villages s'ils ont eu beaucoup à souffrir des Allemands. L'armée ennemie, nous dit-on, n'a fait que passer et repasser. Elle n'a pas exercé de sévices graves sur les personnes, mais ses vexations, ses rapines ne se comptent pas. Cravache ou revolver au poing, l'envahisseur exigeait, l'envahi n'avait qu'à obéir s'il ne voulait être molesté. Pourtant les enfants constituaient une sauvegarde ; en leur faveur, des mères ne furent point dépouillées. On nous montre un très modeste intérieur de rentiers enfuis. C'est un désordre incroyable : le lit de fer est tordu, pétri, replié, cassé; la table, crevée, n'a plus de pieds ; les chaises sont en morceaux ; le contenu des meubles, défoncés ou disparus, est par terre, pêle-mêle, déchiré, froissé, gâté d'excréments et semé de bouteilles vides ; sur tout cela règne je ne sais quelle répugnante poussière. En approchant de Verneuil, dernier village avant Dormans, nous traversons le lieu d'un combat où auraient succombé trois cents Allemands et une soixantaine de Français. A regarder, au long du chemin, les tertres surmontés de croix où sont accrochés, ici un képi, là un ceinturon, ailleurs un morceau de drap d'uniforme, le cœur se serre atrocement. On ne longe que des tombes françaises. Les autres doivent être ces larges renflements aperçus dans les terres. A Verneuil, les maisons ont beaucoup souffert. Elles ont dû être organisées en forteresses, car nombre d'entre elles présentent des meurtrières. Pignons et toits sont troués par les obus. Nous passons tout près de l'église, elle aussi fort touchée. A côté se voit une mare assez vaste où aujourd'hui un prêtre d'âge mûr, soutane retroussée, pieds et jambes nus, accompagné de quelques vieillards qu'il semble diriger, fouille de la pelle et du croc. Près de cette mare, un groupe de femmes et de marmots attend avec une curiosité hagarde le résultat des recherches.

Le soir, frais, commence à descendre, quant à l'horizon se montrent les toits rouges de Dormans. Avant d'y entrer, nous avons une agréable surprise. Dans le fossé de la route une charrette repose sur ses brancards, tandis que le cheval, attelé à une houe, culbute un carré de pommes de terre. La bête, maigre, est conduite par une jeune fille et c'est un gar-

çonnet qui tient les mancherons de l'instrument. Leur mère et leurs petits frères ramassent les tubercules et les ensachent. Ce spectacle m'arrache un cri de joie. Il y a donc encore des paysans et des chevaux pour cultiver la terre !

Nous voici entrant à Dormans. L'ancienne petite ville des *dormants* est très animée, car elle est le siège d'une organisation d'étapes. Le croissant de collines qui, planté de vignes, la ceint à demi est cuivré par l'automne ; les prairies qui bordent la Marne coulant à ses pieds sont plus vertes qu'émeraude sous le soleil couchant dont les reflets rougeoient dans la rivière et dans les baies vitrées, enveloppant la ville d'une teinte rose très délicate. Mais il n'est pas facile, ce soir, d'y pénétrer. Les autobus et les camions automobiles qui, sur la route, nous avaient dépassés stationnent dans la voie d'accès et l'obstruent littéralement. Nous sommes obligés de nous arrêter. D'autres camions automobiles, arrivant derrière nous, s'arrêtent à leur tour; de sorte que nous voici encerclés, qu'il ne nous est possible ni d'avancer, ni de reculer, ni d'obliquer. Pierre descend de voiture et parlemente afin d'obtenir le passage.

Notre dégagement demande un certain temps. Si bien que la nuit tombe lorsque nous atteignons le centre de Dormans. Aucune place dans les hôtelleries. Un passant obligeant nous conseille de pousser jusqu'à Tréloup, distant de deux kilomètres, et nous adresse à l'un de ses amis, aubergiste en ce village.

A l'entrée du pont suspendu sur la Marne, de braves territoriaux demandent nos laissez-passer. Après quelques explications, tant au sujet de l'heure tardive qu'au sujet de la date éloignée de notre papier et de la raison qui nous fait aller à Tréloup, hors de notre itinéraire, nous pouvons avancer. La voiture sans lanternes roule dans la nuit, où se distingue à peine le fil du chemin, et le bruit que nous faisons serait le seul perceptible dans la campagne déserte, si des coups sourds, régulièrement espacés, n'attestaient que le supplice de Reims continue.

Samedi 19 septembre. — Tréloup. Ah ! la calme, la bienfaisante halte, après les émotions de ces derniers temps ! L'hôtelier et sa femme se sont empressés de nous accueillir. Après

avoir garé la voiture et assuré le confort de Rosette, nous nous sommes attablés devant la bonne soupe chaude et nous avons pu tranquillement contenter notre faim. Puis ç'a été le bon lit où dormir sans crainte des obus, une sécurité dans laquelle le corps se sent en pouvoir de se réparer, où l'âme se donne l'illusion de la paix.

Dans l'auberge loge aussi une famille de propriétaires terriens du nord des Ardennes. Elle est arrivée hier quelques heures avant nous, après avoir, durant quatre semaines, erré en voiture. Du département de l'Yonne, où elle se trouvait il y a huit jours, elle est remontée jusqu'ici avec l'espoir de réintégrer bientôt, à la suite de l'armée française, l'arrondissement de Rocroi. Elle se compose de cinq personnes : le père, la mère, leur fille et les deux enfants de celle-ci. Le mari de la jeune femme, son frère et son beau-frère, mobilisés, sont au feu, de même que la plupart des Ardennais de leurs classes. On est sans nouvelles précises de ces jeunes hommes, et, d'après des renseignements indirects, il y a lieu de craindre qu'ils ne soient morts à l'ennemi ou disparus. La mère, d'âge mûr, est dans un état de santé qui nécessiterait une intervention chirurgicale, déjà trop retardée parce qu'on ne sait où conduire la malade pour la faire opérer. Ces gens se sont enfuis de leurs domaines dans la deuxième quinzaine d'août, lorsque, du nord et de l'est embrasés, se rabattaient en panique les témoins éperdus des massacres et des incendies de Belgique, ceux de Dinant et d'ailleurs. Ils sont partis sans emporter ni cacher argent, bijoux, titres, papiers, sans se préoccuper des proches, des amis, des voisins ; n'ayant souci que de sauver leur propre vie et celle des deux petits enfants. Ils savent seulement que la belle-mère, presque aveugle, de la jeune femme se disposait à partir de son côté, avec l'aïeul impotent. Où les deux infirmes se sont réfugiés, ils l'ignorent. Dans leurs pâturages et leurs écuries, une centaine de chevaux ont été laissés, dont plusieurs promis aux haras gouvernementaux. La petite somme d'argent emportée est presque épuisée. Ils ne touchent point d'allocation, n'en ayant pas demandé, n'ayant même pas songé qu'ils y ont droit. Et voici venir les jours froids qui nécessiteront l'achat de vêtements chauds ! Ils ne possèdent plus rien que l'étalon pur sang chéri de son maître et qui, rapide comme le vent, traîne leur duc

surchargé sur les chemins de l'exil. Tels quels, ils constituent le type de ces milliers de familles des zones frontières, périodiquement acculées à la détresse et à la ruine par l'invasion.

Il n'y a à Tréloup ni soldats ni bruit. Je sors. Je veux aspirer le bon air de ce coin de France, moitié Champagne, moitié Brie. Le village est tout vieillot, ratatiné sous ses hautes toitures de tuile ou de chaume ; il possède une jolie église romane, dont les portes sont ouvertes, mais qui n'est pas, pour le moment, desservie. En bas, dans la vallée, coule la Marne, adamantine dans l'écrin des prés. Sur le flanc des coteaux environnants, des hameaux sont blottis parmi des vignes, des jardins, des cultures, des boqueteaux bleu et or. Je me croirais au paradis terrestre si, dans les vergers attenant au village, je ne rencontrais des restes de bivouacs et si l'écho ne se répercutait de la canonnade de là-bas. Les villageois, aux écoutes sur leurs seuils, disent, ce matin, n'avoir encore entendu pareil bombardement. On ne reçoit ici ni journaux, ni correspondances, car la poste ne refonctionne pas encore. Si l'on veut savoir quelque chose, on est obligé, muni d'un laissez-passer aller et retour, de se rendre à Dormans où l'on n'apprend de la guerre que ce que les militaires connaissent par le *Bulletin des Armées*.

Lorsque la nuit est tombée, nous nous groupons à l'auberge autour de la haute cheminée où flambe un feu de sarments. L'aubergiste, en attendant le souper en commun, devise avec nous et raconte l'invasion de Tréloup. Quelquefois, un client entre dans la salle, prend place à côté de l'âtre, débite son petit récit, apprécie celui du voisin. C'est comme aux temps jadis, aux temps des veillées d'hiver et des histoires de brigands. A en croire certains narrateurs d'aujourd'hui, un parti de uhlans démontés serait demeuré dans des bois voisins et terroriserait les habitants des fermes isolées, où il va subrepticement se ravitailler. Le matin, on trouve à l'étable les vaches traites, les poulaillers dégarnis, et au retour des champs on constate les huches vides de pain et les saloirs vides de lard. Parfois, dit-on, les chapardeurs laissent sur les tables, en paiement de leurs larcins, des pièces de monnaie. Mais les traces des maraudeurs ont été relevées, on parle d'organiser des battues, de les traquer, et, s'il le faut, de mettre le feu aux bois. Hélas ! les hommes solides manquent pour mettre ces projets

à exécution, et les gendarmes ont bien autre chose à faire.

Tréloup n'a pas trop pâti du passage des Allemands ; les maisons inhabitées n'ont pas été violées. Ils sont arrivés en nuée, en ouragan, à l'heure de midi, se sont répandus pleins de faim dans les rues, chez les habitants, qui se disposaient à se mettre à table, ont fait main basse sur les repas servis et à servir, sur le contenu des buffets, en un mot sur toutes les provisions de bouche. A cor et à cri, ils réclamaient du pain. Quant à la boisson, la quantité de bouteilles vides semées dans les rues et les clos atteste, mieux qu'aucun récit, qu'elle ne leur fut pas marchandée. Dès les mangeailles englouties, la grande chaleur d'après-midi étant tombée, l'ouragan s'est remis en marche vers Château-Thierry, vers Paris, tandis que les gens du village, dans l'attente d'autres colonnes allemandes et ignorant ce qui se passait aux alentours, se terraient de peur sous le bruit du canon. Six jours après, en un vacarme redoublé, la nuée grise s'était avancée en sens inverse, bon pas, sans gloire, ne s'écartant point de la rue principale et défilant sans discontinuité durant tout un jour et toute une nuit. A peine le dernier soldat germain était-il sorti de Tréloup, que les premiers Français apparaissaient à l'autre bout du village. Alors, aux acclamations de la population rassurée et ne pouvant croire encore à sa délivrance, la gigantesque chasse s'était poursuivie à perte de vue.

Quand, après ces récits et le souper, nous allons nous mettre au lit, la nuit opaque se colore au nord-est d'une lueur violâtre. La bise aigre apporte du lointain une sorte de clameur désespérée. Cette clameur s'accompagne d'un fracas retentissant.

Dimanche, 20 septembre. — A Dormans, où nous a conduits l'émigré ardennais, on nous dit que depuis hier soir la cathédrale de Reims est en flammes. Je ne puis le croire. Quoi qu'il en soit, en écoutant dans la campagne, le bombardement semble aujourd'hui faire trêve. A Tréloup, nos hôteliers prétendent que le bruit de la canonnade arrive maintenant de Soissons.

Lundi 21 septembre. — A l'extrémité du village, une plaque indicatrice porte ces noms réunis : Tréloup-Violaine. Singulier accouplement de mots : le premier dur et évocateur de

fèrocité, le second doux et évocateur de mystique beauté. Celui-ci dresse aussitôt devant nous le souvenir d'un ami cher, dont nous sommes sans nouvelles et sur le sort de qui nous avons de fortes raisons d'être inquiets. De même que mon mari projette d'aller à Fère-en-Tardenois, distant de sept kilomètres et où demeure la famille de cet ami ; de même je voudrais savoir l'origine de l'appellation de Violaine, rencontrée déjà sur la façade d'une gare en ruines. Ici, la pensée de Paul Claudel nous accompagne : nous nous murmurons des paroles jaillies de son âme de lumière. Nous voudrions rester quinze jours, un mois, à respirer l'atmosphère de ce terroir, où germent des fleurs de santé et où nous ferions une cure de confiance et de force.

L'après-midi, nous allons à Dormans. Nous y recevons la confirmation de l'incendie de la cathédrale de Reims. Il n'y a plus de doute à avoir sur la catastrophe : des Rémois en fuite, témoins oculaires, l'attestent. Instantanément la douceur du soleil et du paysage, la joie de vivre disparaissent, font place au désir, au besoin de pleurer et de nous isoler au seul endroit où l'on puisse s'isoler, à Paris.

Justement, demain, à neuf heures, un train à destination de Paris sera pour la première fois mis à la disposition des voyageurs sans bagages. Nous prendrons ce train.

Mardi 22 septembre. — L'on nous conduit à la gare de Dormans. Comme s'ils voulaient nous retenir dans le désir antérieur d'un séjour à Tréloup, le ciel et la terre se sont mis en fête. Sur les prés le ruban d'argent de la Marne s'élargit en buée étincelante. Dormans rutile de tous ses toits. Les vignes rousses et les bois enfiévrés décorent les pentes des coteaux, ou s'enfuient au loin, telles des fumées polychromes. Derrière Dormans, à mi-côte, parmi les arbres, une vaste habitation, le château sans doute, miroite de toutes ses fenêtres, pareil à un gros scarabée le ventre en l'air, qui chercherait à se remettre sur ses pattes.

Nelly n'est pas avec nous ; elle a préféré attendre à Tréloup, avec Hélène et en compagnie de la famille ardennaise, la libération des Ardennes qui, selon leur conviction à tous, est imminente.

A la gare, peu de monde ; on exige que les sauf-conduits

soient fraîchement visés. Sur le quai d'attente, les voyageurs commentent le bombardement de Reims et l'incendie de la cathédrale. Un officier de territoriale surveille la gare. Durant les loisirs que lui laisse son service, il cause avec des personnes de Dormans attendant, près de nous, le train. De ses propos résulte qu'il habite le château, et, comme il est questionné sur le séjour des Allemands, il raconte avoir logé durant l'occupation un colonel. Pour recevoir cet officier supérieur et sa suite, il avait cru devoir se mettre en frais, non seulement par égard pour le grade de son commensal, mais encore dans l'espoir que la satisfaction éprouvée par celui-ci constituerait une sauvegarde aux objets d'art contenus dans le château. Donc, il avait mis à la disposition du soudard germain ses plus beaux appartements, meublés de pièces de collection, et il l'avait hébergé princièrement. Le colonel s'était montré charmé de la réception. Mais quelles ne furent pas la surprise et l'indignation de l'amphytrion en constatant, après le départ de l'officier, que les meubles en marqueterie avaient été fracturés, brisés, et que leur précieux contenu, ainsi que les plus beaux bibelots ornant l'appartement, s'était envolé !

Le train qui doit nous transporter arrive enfin en gare. C'est un convoi de blessés, auquel on a ajouté une voiture pour les civils. Nous montons dans cette voiture. Le train part. Naturellement il ne peut être question de suivre l'itinéraire direct jusqu'à Paris : les ponts de cet itinéraire ont été rompus en maints endroits et ne sont pas encore rétablis. Du reste la compagnie du chemin de fer ne garantit pas le parcours, puisqu'au guichet de Dormans on ne nous a délivrés de billets que pour Epernay. Ce n'est pas sans émoi que je constate qu'au lieu de nous éloigner de Reims, nous nous en rapprochons.

A Epernay, où nous arrivons vers onze heures, la gare est complètement dépourvue d'employés. Descendus sur le quai, les voyageurs ne savent que devenir. Enfin un commissaire paraît, échange nos billets contre des mots d'écrit et nous invite à prendre le passage souterrain conduisant au quai où seront appelés les voyageurs pour Châlons-sur-Marne. Je réfléchis que Châlons va nous éloigner encore de trente à quarante kilomètres de Paris. Au demeurant, il n'y a pas d'heure fixée pour le départ ; nous devons simplement nous tenir prêts

à monter quand on appellera. Tandis que nous stationnons, des trains militaires arrivent, s'arrêtent une minute, pour repartir aussitôt. Des voyageurs audacieux escaladent les marchepieds de wagons à marchandises entr'ouverts et se laissent conduire *gratis pro Deo* dans la direction qui leur semble la bonne. Enfin, à une heure ou une heure et demie, nous nous embarquons pour Châlons. Malgré le sentiment désagréable de marcher à reculons du but, comme je suis fatiguée, qu'il fait froid et que j'ai faim, je ferme les yeux et m'engourdis en un demi-sommeil coupé par les exclamations des voisins de banquette qui, le nez à la portière, cherchent le long du trajet des traces de la guerre.

A Châlons, j'éprouve surtout le désir de me réchauffer. Un employé de la gare nous prévient qu'il faudra attendre jusqu'à ce soir le train de Paris par Troyes. Nous avons donc du temps devant nous.

La ville de Châlons-sur-Marne, près du fameux camp, vit en tous temps de la troupe. Plus que ceux d'aucune, les abords de sa gare sont pourvus de restaurants, d'hôtels et de cafés. Mais aujourd'hui, « pour cause d'épuisement de marchandises » avertissent des pancartes, tous ces établissements sont fermés. Nous nous hasardons dans l'intérieur de la ville. Dans l'un des trois ou quatre cafés ouverts, mais, disent encore des pancartes, « exclusivement réservés à MM. les officiers », on veut bien nous recevoir. Il n'y a rien à manger. Dans une salle infecte, souillée de déjections et où sirotent mélancoliquement une demi-douzaine d'officiers subalternes, on nous sert sous le nom de café un liquide nauséabond. Nous ne pourrions certes le boire, s'il n'était chaud et si nous ne grignotions en même temps des tablettes de chocolat.

Cette dérisoire restauration terminée, nous revenons à la gare. Le hall d'entrée et les salles d'attente ont servi d'abri à des blessés jusqu'après l'occupation allemande. Le phénol répandu ne parvient pas à chasser les relents de linge sale, de pus et de paille pourrie qui donnent je ne sais quoi de funèbre à ces lieux. L'odeur de la mort règne ici. Elle nous poursuit dehors quand, toujours dans l'attente du train, nous sommes assis sur des bancs, sous les arbres de la place. Une très vieille femme, coiffée d'un bonnet blanc, toute blême et maigre, l'air triste, s'est installée au soleil sur un panier d'osier,

contre le mur de la gare, dans une attente grelottante. Autour de nous un grand nombre de militaires circulent, librement ou en rangs. Des compagnies de territoriaux, débarqués par la gare aux marchandises, défilent derrière les arbres ; d'autres les croisent et vont s'embarquer. Plus l'heure avance, plus ce flux et reflux augmente. Sur le banc où nous sommes installés, deux soldats légèrement blessés devisent gaiement. Derrière nous, dos à dos, vient s'asseoir une créature étrange, tête nue aux noirs cheveux collés en accroche-cœur sur la peau de créole, vêtue d'oripeaux rouges et jaunes, parée de gros bijoux de pacotille. De temps en temps, elle se lève, se meut lentement dans des attitudes bassement, crapuleusement hiératiques, s'étire, se rasseoit.

Péniblement le temps passe. La foule devient dense. Un employé paraît à la porte de la gare et l'avis nous arrive qu'il va délivrer là, à cette porte, les billets. La foule s'assemble vers lui ; nous nous mettons à la file. Il n'y a plus personne sur les bancs de la place. La femme en jaune et rouge s'est levée et paresseusement se dirige vers les masures faisant, au delà des arbres, face à la gare. Enfin, nous sommes introduits sur les quais et nous montons dans le train qui, archi-comble, se met en marche vers six heures.

Non seulement toutes les banquettes des voitures sont occupées, mais encore les couloirs sont envahis par des G. V. C. et des cheminots ralliant leurs postes libérés. Sur la banquette en face de nous, un groupe de cinq Rémois est installé. La vieille dame si pâle, remarquée au cours de l'après-midi, est de leur nombre. Nous engageons conversation. Ils ont vu brûler la cathédrale. L'expression de leur physionomie, lorsqu'ils décrivent le spectacle, est la terreur. Les larmes coulent sur leur visage. Nous les questionnons avec intérêt, avec indiscrétion même. Pour dépeindre et qualifier la scène de l'incendie de Notre-Dame, ils ne trouvent point de mots. C'était donc d'une inexprimable horreur. Habitant non loin de la basilique, ils auraient pu, de chez eux, suivre toutes les phases du drame ; mais, ce jour-là, les habitants de leur maison s'étaient réfugiés dans la cave, et de temps à autre seulement l'un ou l'autre montait pour examiner ce qui se passait dehors. C'est entre quatre et cinq heures de l'après-midi qu'au milieu d'un grand nombre d'incendies allumés tout autour, la cathédrale prit

feu; en quelques minutes, elle parut s'enflammer entièrement. Nos compagnons de voyage, retenus à Reims jusque-là par l'état de santé de la vieille dame, âgée de quatre-vingt-quatre ans et qui l'avant-veille avait reçu les derniers sacrements, durent fuir la fournaise. N'osant remonter dans leurs appartements pour y prendre quoi que ce soit, ils étaient partis sans trop savoir de quel côté se diriger. Combinant leurs efforts afin de sauver l'octogénaire, il se relayaient pour la porter, la soutenir, l'entraîner à la suite d'une foule affolée qui, dans la nuit éclairée par la lueur sinistre, se ruait hors de la ville. Arrivés dans la campagne, — fut-ce par la force de l'instinct de conservation ou par tout autre miracle ? — la mourante d'avant-hier se mettait à marcher le long de la route d'Epernay et, en deux jours, avec un peu d'aide des siens elle franchissait à pied les vingt-cinq kilomètres séparant de Reims cette ville.

Lentement, avec des secousses, le train nous conduit à travers les champs catalauniques. Des territoriaux gardent la voie et les ponts provisoirement rétablis. Les gares détruites, les rames de wagons carbonisés et dont il ne reste plus que l'armature de fer, les tas de décombres dans la campagne racontent des épisodes de guerre auxquels les voyageurs ajoutent leurs commentaires. Le crépuscule s'épaissit. Il commence à faire très froid dans le train. Les gardes de la voie, à l'abri de halliers et de ruines, ont, pour se chauffer, allumé de petits feux. Dans cette Champagne pouilleuse, la plaine aride succède à la plaine aride; à perte de vue, des sapins nains la peuplent fantastiquement. De grands trous nus marquent les endroits frappés par les obus. Par-ci par-là, encore des chevaux morts. On s'attend à découvrir des cadavres de soldats; mais non, à cette heure, ils sont tous relevés et mis en terre.

L'obscurité est complète. Il n'y a aucune lumière dans le train. Le nom de Sommesous prononcé fait se lever et se mettre aux portières les voyageurs. Rien de la grande bataille n'apparaît dans la nuit. On devine des ruines blanches et noires, du matériel incendié, des entonnoirs dans le sol et, autour de cela, les objets inquiétants vus sur d'autres champs de bataille. Maintenant c'est fini. Plus rien. Les voyageurs, soit qu'ils dorment, soit qu'ils se recueillent, ont cessé de parler. L'heure est d'une inimaginable tristesse. Parfois le cœur s'arrête, on se croit mort et porté dans un cercueil vers un lointain cimetière; par-

fois les battements dans la poitrine reprennent à grands coups et résonnent dans la tête comme la pulsation d'un marteau-pilon détraqué. Ce ne serait pas supportable, si de temps à autre un fanal tremblotant ne s'élevait de côté sur la voie, tenu par un territorial échangeant des signaux avec le personnel du train.

Il est près de minuit quand nous arrivons en gare de Troyes. Là, il faut descendre et sur le quai, par le froid vif, attendre jusqu'à deux heures du matin le train de Paris. Il est interdit de pénétrer dans les salles d'attente; le buffet est fermé.

Le trajet de Troyes à Paris, pour long encore qu'il soit, est moins lugubre. Les voitures sont éclairées de quinquets. Les risques de catastrophe ont cessé. Plus de zones ravagées par la guerre. Quand, au lever du soleil, on arrive à Noisy-le-Sec tout poudré de givre, parmi des manœuvres de wagons, on croit se réveiller d'un cauchemar héroïque, gigantesque. Mais la présence sur les voies de militaires et de trains chargés de canons ramène vite à la réalité de la guerre.

L'horloge de la gare de l'Est marque huit heures, lorsque enfin, le mercredi 23 septembre 1914, nous sommes à destination. Paris dort. Ou bien il est désert. A moins qu'il ne soit mort. Nous avons peine à trouver un café ouvert, et quand nous en avons découvert un, aussitôt entrés nous constatons qu'il n'a plus le caractère d'autrefois. Néanmoins, ce qui du cataclysme semble troubler le patron, c'est la baisse des affaires.

Les voitures aussi sont rares. Enfin nous pouvons arrêter un taxi et en route pour Auteuil! Paris dort. Sur notre parcours, les maisons de rapport, les magasins, les ateliers sont fermés. Recueillis, intacts, les monuments sommeillent : ils me paraissent ainsi encore plus beaux. J'éprouve à leur endroit la vénérante affection qu'on ressent envers des êtres chers dont on a redouté le trépas et qu'on retrouve debout, bien vivants, accrus. Telle une grande et belle jeune fille sauvée d'une mortelle crise, la Ville, rafraîchie, épurée, magnifiée, la ville au clair regard sous des paupières closes, la ville chérie, la ville mi raculée est assoupie dans la langueur bienfaisante d'une convalescence, inconsciente, ne se doutant même pas du danger auquel elle vient d'échapper ni du prix exorbitant, surnaturel, que sa cure a coûté.

ISABELLE RIMBAUD.

REVUE DE LA QUINZAINE

PHILOSOPHIE

W. James : *La Volonté de Croire ;* 1 vol. in-18, 3 fr. 50 ; E. Flammarion, 1916. — Cl. Piat : *L'Intelligence et la Vie ;* 1 vol. in-18, 2 fr. 50 ; Alcan, 1915. — A Primot : *La Psychologie d'une Conversion du Positivisme au Spiritualisme ;* 1 vol. in-8, 7 fr. 50 ; Perrin et Cie, 1914. — Maurice Muñiz : *Etudes de Positivisme métaphysique ;* 1 vol. in-8, 9 fr., M. Rivière et Cie, 1914. — Maurice Nesser : *Le Problème de Dieu ;* 1 vol. in-18, 2 fr. 50, Attinger, 1916. — H. de Sarraton : *Philosophie scientifique*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Albin Michel, 1914. — D. Draghicesco : *L'Idéal Créateur*, 1 vol in-8, 7 fr. 50, Alcan, 1914. — Memento.

Le problème de l'Intellectualisme et de l'Antiintellectualisme, que nous avons eu occasion d'aborder dans notre dernière chronique à propos du débat Bergson-Benda, se pose à nouveau devant nous, sous un aspect un peu différent, avec le livre de William James : **La Volonté de Croire.** C'est plus particulièrement du conflit entre rationalisme et fidéisme qu'il est ici question. Le livre emprunte son titre à la première des dix études qui le composent et dont les neuf autres traitent des sujets suivants : *La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? — Le sentiment de rationalité ; — L'action réflexe et le théisme ; — le Dilemme du Déterminisme ; — Les moralistes et la vie morale ; — Les grands hommes et leur milieu ; — De l'importance des Individus ; — De quelques points de la philosophie hégélienne ; — Les recherches psychiques et leurs résultats.* — En dépit de leur diversité, ces problèmes se rattachent tous étroitement au problème central, et l'ensemble est traité avec cette ampleur de perspective, cette variété de points de vue, cette richesse d'imagination philosophique qui communiquent une vie si intense à toutes les œuvres du maître disparu.

« Appelons *hypothèse*, dit James, tout ce qui est proposé à notre croyance..., appelons maintenant *option* le choix qui s'exerce entre deux hypothèses. Les options peuvent être de plusieurs sortes : *vivantes* ou *mortes ; obligées* ou *évitables ; importantes* ou *insignifiantes ;* et nous pouvons qualifier de *parfaite* une option qui se présente à la fois comme obligée, vivante et importante. » — Telle est l'option entre la foi et l'incroyance en matière religieuse. James remarque que le scepticisme ou l'agnosticisme produit les mêmes effets que la négation, en nous enlevant toutes chances d'atteindre la vérité. Il rapproche son option du « pari » de Pascal, tout

en l'en différenciant : l'option pascalienne n'est pas une option vivante pour le protestant qui ne reconnaît pas les moyens pascaliens de salut : l'eau bénite et les messes, et aux yeux duquel un calcul mécanique de cette sorte est « dépourvu de cette essence intérieure qui fait la réalité de la foi ». Mais ce n'est là qu'une différence secondaire et on est en droit de dire qu'au fond l'option de James ressemble beaucoup au *pari* de Pascal.

La foi religieuse n'est qu'un cas particulier de la croyance en général. James pose le problème dans toute sa généralité et édifie une théorie complète de la connaissance et de la croyance dont nous allons essayer de rassembler les éléments un peu épars dans les études qui composent le livre et que nous ramènerons à ses points essentiels. Mais ce qui est impossible au compte rendu, c'est de donner une idée de la souplesse, de l'ingéniosité, de l'abondance de cette argumentation.

Nous y distinguerons deux séries d'arguments : les uns dirigés contre l'entendement logique, les autres destinés à montrer le primat des éléments affectifs et volitionnels dans la croyance. La première série comprend les arguments suivants :

1° Impuissance de l'entendement logique à solutionner les questions philosophiques. Réfutation de l'Absolutisme logique ou doctrine de « l'évidence objective » (p. 35). Une telle évidence n'existe pas ; on n'a jamais pu s'accorder sur le critérium concret du vrai ; de combien d'affirmations contradictoires n'a-t-on pas proclamé l'évidence objective et la certitude absolue? — Ce n'est pas que James conclue au scepticisme ; sa solution est ce qu'il appelle « l'empirisme radical » et qui ressemble assez au probabilisme ; il admet que nos opinions peuvent « croître en vérité » par les progrès de l'expérience et de la réflexion ; toute affirmation reste sujette à révision et à correction.

2° Insuffisance de l'entendement logique dans les questions scientifiques. Toute hypothèse scientifique implique un postulat subjectif dépendant de la sensibilité particulière, des « instincts mentaux » du savant. (pp. 41, 113, 148.)

3° Critique du concept courant de « rationalité ». A la rationalité purement théorique James substitue le sentiment d'une rationalité plus complexe, à la fois théorique et pratique, faisant une place aux facteurs affectifs et actifs et englobant la totalité de notre nature. Définition humaniste de la rationalité : « rationalité » signifie uniquement « fonction mentale non contrariée » (p. 95), autrement dit « liberté spirituelle ». James insiste sur le rôle de l'habitude et des facultés actives dans le sentiment de rationalité.

4° Stérilité théorique de l'entendement logique. Caractère passif, réceptif, statique, ininventif, improgressif, formaliste, de l'intellect.

L'impulsion dynamique, nécessaire à la marche en avant, à la découverte, à la conquête de la vérité, doit venir d'ailleurs ; « la seule manière d'échapper à la foi est la nullité mentale ». (p. 113.)

5° Asthénie pratique de l'entendement logique. L'indifférence, l'anesthésie, la paralysie spirituelle est l'aboutissement pratique de l'entendement logique (pp. 78, 116, 126).

A cette série d'arguments négatifs correspond une série d'arguments positifs, symétriques des précédents, destinés à mettre en lumière le rôle de notre nature volitive dans la connaissance.

1° Un acte de foi, une option volitive et affective est à la base de toute hypothèse, même scientifique.

2° Dans les jugements qui concernent l'action, et surtout quand il s'agit d'un fait qui comporte un élément de contribution personnelle, la foi se valide elle-même. (p. 78, pp. 116, 118, 120.)

3° C'est de notre nature affective et volitive que proviennent les impulsions qui mettent en branle la pensée scientifique et philosophique et qui conditionnent la découverte.

James conclut à la condamnation de l'intellectualisme et des philosophies qui s'y rattachent : naturalisme, scientisme, monisme évolutionniste et fataliste, agnosticisme, athéisme, etc. Le complexe fidéisme de James pourrait prendre plusieurs noms correspondant à ses divers aspects : « humanisme » ; « empirisme radical » ; « pragmatisme ».

Une discussion complète de cette philosophie dépasserait les limites de ce compte rendu. Bornons-nous à quelques remarques.

1° On ne peut contester l'influence de l'élément affectif et volitionnel sur la formation de nos convictions ; toutefois, sur ce point, la pensée de James ne paraît pas absolument cohérente. A un certain moment (p. 117) il semble admettre qu'il existe « des données indépendantes de nos désirs, des vérités sur lesquelles nos préférences subjectives n'exercent aucune prise » (les mouvements futurs des astres, les événements historiques).

2° James élargit à l'excès le concept de rationalité, de manière à changer entièrement le sens du mot. Il en vient à subordonner l'hypothèse scientifique à l'hypothèse religieuse, à intégrer la science dans la religion.

3° L'assimilation établie par James entre hypothèse scientifique et hypothèse philosophique ou religieuse, comme aussi l'assimilation établie entre expérience scientifique et expérience religieuse ou philosophique est inadmissible. La vérification scientifique est objective et impersonnelle ; la vérification religieuse et morale reste toujours subjective.

4° La dépréciation de la science est excessive chez James. Sans doute la science a ses bornes et ses lacunes ; mais, malgré tout, si

l'on veut connaître quelque chose, c'est à elle qu'il faut s'adresser. C'est presque un truisme.

5°. Le dédain de l'entendement logique et scientifique conduit James à une sorte de *je m'enfichisme* méthodologique ou d'anomie méthodologique assez curieuse : « Les règles du jeu scientifique, le fardeau de la preuve, les présomptions, les *expérimenta crucis*, les inductions complètes n'ont force de loi que pour ceux qui prennent part à ce jeu. En fait, nous y prenons tous plus ou moins part, car il contribue à nous conduire à nos fins. Mais si les moyens de la science ne nous apportent qu'une aide trop lente et si nous les devançons par nos hypothèses ou de toute autre manière, que devons-nous penser de leur valeur? » (p. 113.)

6° James se fait une idée trop étroite de l'intelligence quand il la réduit à une fonction purement statique, passive, enregistrante, tout au plus réglementatrice. Il n'est pas embarrassé dès lors pour la convaincre d'insuffisance scientifique. Mais c'est oublier dans l'intelligence le pouvoir intuitif, divinatoire, inventif : l'imagination, distincte tout de même du désir et du vouloir.

7° James propose à son tour un critérium pour apprécier la valeur d'une hypothèse dans l'ordre philosophique. « L'empiriste, dit-il, ne se demande pas dans quelle région une hypothèse a pris naissance, si elle s'est insinuée de gré ou de force, si la passion l'a dictée ou si le hasard l'a suggérée : mais lorsque cette hypothèse se trouve confirmée par le cours général de la pensée, c'est alors qu'il la déclare vraie. (p. 37). » Quoi de plus vague (1) que cette formule : « hypothèse confirmée par le cours général de la pensée » ?

Quand et à quel signe reconnaîtra-t-on que cette vérification est suffisante? — Rien non plus de plus élastique et de plus commode que ce critérium ; il justifiera les interprétations des faits les plus opposées. Prenons comme exemple la guerre actuelle dans son rapport avec la question religieuse. Pour un disciple de James, les horreurs de cette guerre ne témoignent aucunement contre Dieu. Comme celles des persécutions contre les Albigeois rappelées par James (p. 68), elles seront plutôt une confirmation de la destination éthique tragique et religieuse de l'univers. Mais tout aussi logiquement un athée y verra une confirmation de son athéisme et applaudira à l'éloquent blasphème de Benjamin de Cassères (2). Qui décidera entre les deux interprétations ? Chacun persévérera dans la sienne et en découvrira facilement la vérification dans « l'ensemble de la vie humaine ». Le dernier mot reste à l'agnosticisme.

(1) Sur le caractère vague du critérium pragmatiste, voir le livre de M. Benda : *Sur le succès du Bergsonisme*, note page 245.

(2) Cité dans l'*Epilogue* de Rémy de Gourmont : *Dieu ou l'Autre*, *Mercure* du 1er mai 1915.

Si l'on presse James de préciser son critérium, il répondra qu'en fin de compte, le critérium de la vérité d'une croyance, c'est son succès, son action sur les foules et les générations humaines ; et donc sa durée. Et c'est à la science religieuse de faire le départ des parties non détruites et survivantes de la croyance religieuse. Ce critérium se rapproche assez de celui de Reid : le sens commun ou le consentement universel.

La théologie de James confirme une loi qui semble dominer l'évolution de la théodicée. On ne rend acceptable l'hypothèse Dieu qu'à la condition de réduire le plus possible et en quelque sorte d'annihiler l'action divine dans le monde. C'est ainsi que les théologiens ont été amenés à retirer à Dieu tantôt la toute puissance, tantôt la providence ou encore, avec Malebranche, à ne lui accorder que des volontés générales et non particulières. C'est l'innocenter ou l'excuser d'autant du désordre et de la misère du monde. James prend cette précaution. Il répudie le Dieu des religions naturalistes, le Dieu créateur ou démiurge de l'univers physique ; il ne garde qu'un Dieu purement moral et donc irresponsable de la brutalité mécanique qui triomphe dans l'univers physique et dans l'homme même en tant qu'être physique.

Cette loi qui oblige le théologien à anémier de plus en plus l'essence divine n'est-elle pas un terrible argument contre le théisme et ne fait-elle pas tendre la théologie à l'athéisme comme vers sa limite ?

En somme, la philosophie de James rentre, comme celle de M. Bergson, dans la tendance qu'on pourrait définir la Révolte du sentiment contre la connaissance ou encore la prétention du sentiment à connaître. C'est un des aspects du romantisme philosophique.

Les autres ouvrages qui font l'objet de cette chronique s'inscrivent dans la direction religieuse et morale indiquée par M. James et attestent le renouveau d'idéalisme et de religiosité confessionnelle ou laïque qui a précédé la guerre et dont ne savons encore s'il sera durable ou passager.

Dans **l'Intelligence et la Vie**, M. Cl. Piat pose à son tour le problème de la valeur de la Raison dans ses rapports avec la foi religieuse. M. Piat est ou, du moins, a été un défenseur de la Raison ; il a même écrit un livre sur l'*Insuffisance des philosophies de l'Intuition*. Mais aujourd'hui, poursuivant ses méditations sur ce sujet, il reconnaît que la royauté de l'Intelligence ne tient pas ce qu'elle promet. Si la force de la pensée est le secret de la victoire dans les luttes doctrinales et même dans l'ordre des œuvres, elle ne suffit pourtant ni à diriger les esprits, ni à gouverner les âmes. La Raison, d'abord dogmatiste, ne tarde pas à s'engager dans la voie du criticisme et aboutit à l'anomie. Comme Brunetière a proclamé la faillite de la

science, M. Piat dénonce la faillite de la Raison ; et suivant l'exemple du même Brunetière et du cardinal Newmann, il va demander à Rome les inspirations et les directions salvatrices.

M. A. Primot nous raconte bien longuement et à grand renfort de documents psychologiques de seconde main l'histoire de sa **Conversion du Positivisme au spiritualisme.** — M. N. Muñiz, théologien espagnol, est un esprit paradoxal, comme le titre qu'il donne à son livre : **Etudes de Positivisme métaphysique**. M. Muñiz est l'ennemi des philosophes contre lesquels il semble avoir hérité de la vieille haine des apologétistes. Il les ridiculise à plaisir et avec une verve impertinente qui rappelle parfois le spirituel irrespect de Prezzolini et de la pléiade du *Leonardo*. Parmi les philosophes, Aristote est un des plus maltraités et même décrit sous des traits plutôt odieux. Kant, W. James, M. Bergson sont exécutés en cinq secs... C'est assez amusant, mais pas très sérieux. M. Muñiz prétend se tenir aussi près que possible des directions de Léon XIII et de Pie X. Des deux sources d'où est dérivée la dogmatique catholique : la source patristique et la source scolastique, il n'admet que la première et fait des réserves sur la seconde comme contaminée par la philosophie grecque. Il attaque furieusement le modernisme. — M. Nesser, théologien protestant, pose le **Problème de Dieu**, « problème éternel, dit-il, et dont les événements actuels ne modifient ni la donnée, ni la solution : problème du sens même de la vie. » — M. H. de Sarrauton, auteur d'une **Philosophie scientifique**, entend par là que la philosophie est susceptible de devenir une science, moyennant certaines conditions dont la première est de disposer d'une langue plus parfaite que celle dont elle dispose actuellement. Cette langue à laquelle il donne le nom de *Molog*, sorte de volapuk ou d'esperanto philosophique ou, si l'on veut, de « Caractéristique universelle » à la Leibnitz, ne brille pas par la simplicité. Il est à craindre que les auditeurs d'un débat philosophique institué dans cet idiome abstrus ne restent aussi perplexes que les témoins du fameux tournoi sorbonique entre Panurge et un philosophe anglais qui avait posé comme condition qu'on n'argumenterait que par gestes... La « philosophie scientifique » de M. de Sarrauton n'est d'ailleurs nullement l'ennemie de la religion ; elle incrimine l'athéisme corrupteur et regarde l'idée religieuse comme indispensable à la conduite des individus non moins que des Etats. — M. Draghicesco, dans **l'Idéal Créateur**, constate l'intensité du renouveau d'idéalisme et s'efforce d'expliquer la genèse psychologique et sociale de l'Idéal ressuscité. L'idéal de M. Draghicesco est un idéal laïque ; mais qui rentrerait dans ce que j'appelle religiosité laïque, entendant par là soit la religiosité sociale et humanitaire, soit la religiosité spiritualiste, soit les deux à la fois. Car M. Draghicesco est à la fois sociolâtre et spiritua-

liste. Il admet avec M. Durckheim que l'idéal est d'origine sociale (p. 208).— C'est au nom de ce spiritualisme sociologique que M. Draghicesco reproche à M. Bergson sa conception biologique de la conscience, le fait de la vie étant insuffisant à rendre compte de la genèse de l'idéal. De même le théologien catholique Muñiz incriminait tout à l'heure le naturalisme et le matérialisme (!) bergsoniens. Et dire pourtant que d'autres reprochent à M. Bergson son spiritualisme cousinien et alexandrin ! Voilà donc le malheureux M. Bergson pris entre deux feux. Tant les matières philosophiques sont ployables en tous sens ; tant sont opaques les brouillards de la spéculation !

O debiles, o vagantes, o palantes philosophorum mentes ! O lumina cæca !

MEMENTO.— Je voudrais liquider un stock d'ouvrages relatifs à l'histoire de la philosophie et dont quelques-uns, par suite des circonstances, sont restés un peu en souffrance. Je regrette de ne pouvoir que mentionner brièvement beaucoup d'entre eux.— Pour suivre l'ordre chronologique des systèmes et des écoles, commençons par le livre de M. Jacques Chevalier : *La notion du Nécessaire chez Aristote.* (1 vol. in-8, 6 fr., Alcan, 1915). Le problème traité est celui des rapports du logique et du réel. L'auteur montre comment ce problème se posait pour les anciens et comment il se pose pour les modernes. Il montre Aristote pris entre les exigences du panlogisme qui vise à embrasser l'univers en un système clos et celles de la réalité concrète composée d'existences individuelles qui refusent de se laisser réduire à l'unité et à la nécessité logiques. Aristote n'a pas résolu le problème et ne pouvait le résoudre. Il fallait pour cela un élément nouveau, l'idée judéo-chrétienne de création et d'acte libre qui renouvelle à la fois la notion d'intelligibilité et celle de contingence.—Voici maintenant *La Piété grecque*, de M. André Brémond (Bloud et Gay, 1914). L'auteur ne partage pas l'intransigeance du théologien M. Muñiz dont nous avons parlé plus haut ; il ne damne pas en bloc tous les païens. Il reconnaît dans la théologie grecque, notamment dans celle de Socrate, des éléments qui ne sont pas en contradiction avec le christianisme et même un véritable sentiment de piété envers le divin, qu'exprime le mot εὐσεβεία . — M. J.-B. Eriau nous explique dans une brochure de 78 pages (Ed. Champion, 1614), *Pourquoi, les pères de l'Eglise ont condamné le théâtre de leur temps.* — Aux philosophies de transition se rattache le savant *Maimonide* de M. Louis Germain Levy, dans la collection : « *Les grands philosophes* » de la maison Alcan. — A la philosophie de la Renaissance se rapportent les deux livres de Mme Zanta : d'abord *La Renaissance du Stoïcisme au XVIe siècle* (Champion, 1914). L'auteur étudie minutieusement le néostoïcisme dans ses divers représentants, en insistant sur Juste Lipse et Guillaume du Vair ; accessoirement, à propos en particulier des voyages de Juste Lipse, il nous présente un tableau assez vivant de l'Europe humaniste et savante et des centres de culture catholique ou protestante au XVIe siècle. Du même auteur : Une traduction du Manuel d'Epictète d'André de Rivaudeau (Champion, 1914). — *Le Colloque de Jean Bodin des secrets cachés des choses sublimes*, traduction française du « *Colloquium Heptaplomeres* », par

M. Roger Chauviré (6 fr. librairie Champion, 1914), est un curieux témoignage d'un des esprits les plus libres et les plus intéressants du XVIe siècle. — Le livre de M.J.-B.Sabrié : *De l'Humanisme au Rationalisme : Pierre Charron* (10 fr. *Collection historique des Grands philosophes*, Alcan, 1914), complète et éclaire les précédents. Il replace P. Charron dans le milieu intellectuel qui influa sur le développement de son esprit et où nous retrouvons les Juste Lipse, les Du Vair, les Montaigne et les Jean Bodin, tout ce complexe et trouble XVIe siècle, sur le fond duquel se détache la figure froide et un peu énigmatique du théologal de Condom, auteur de la *Sagesse*.

A la philosophie cartésienne se rattachent les deux importants livres de M. E. Gilson : *La Liberté chez Descartes et la théologie* (1 vol. in-8, 7 fr.50, Alcan 1914) et un *Index Scolastico-cartésien*.L'auteur se refuse à voir entre le cartésianisme d'une part et la scolastique et la théologie de l'autre, l'opposition qu'on admet généralement. D'après lui, les doctrines cartésiennes de la liberté divine et humaine ne s'expliquent pas complètement si on néglige de les mettre en rapport avec les trois courants théologiques qui prédominent dans l'Eglise catholique où vit Descartes : la théologie de saint Thomas, l'Augustinisme de l'Oratoire et le jansénisme naissant. — M. V. Delbos, dans son livre sur *Le Spinozisme* (1 vol. in-8, 3 fr., *Société française d'imprimerie et de librairie*, 1916) met également l'accent sur le côté religieux dans la philosophie de Spinoza.Dans *l'Ethique* le géométrisme n'est que l'enveloppe; le noyau est un profond sentiment religieux. — A citer aussi : *La Morale de Genlinex dans ses rapports avec la philosophie de Descartes*, par M.E. Terraillon (Alcan).

A la philosophie française nous rattacherons encore : le *Montesquieu* de M. Jos. Dedieu, dans la collection : *Les Grands philosophes*,7 fr.50,Alcan ; une monographie intitulée : *Un représentant provincial de l'esprit philosophique en France : Charles Bordes, membre de l'Académie de Lyon (1711-1781)* et due à la plume d'un élève de l'Ecole normale supérieure, M. André Ruplinger, tué à l'ennemi le 20 août 1914; contribution à l'étude de l'intellectualité française dans les milieux provinciaux de la bourgeoisie cultivée au XVIIIe siècle (A.Rey, Lyon, 1915). — Citons encore le *Jean-Jacques Rousseau* de M. Georges Fonsegrive dans la collection : *Philosophes et Penseurs* de la maison Bloud et Cie ; — le *Henri Poincaré* du Vicomte Robert d'Adhémar, dans la même collection (1914) ; — la *Psychophysiologie de Gall*, par le Dr Charles Blondel, qui réhabilite et remet en honneur une figure énigmatique et un peu oubliée (1 vol. in-18, 2 fr 50, Alcan, 1914) ; — l'*Auguste Comte* (choix de textes et étude du système par M. R. Hubert dans la collection : *Les grands philosophes français et étrangers*, Editions Louis-Michaud, 2 fr; — dans la même collection : le *Th. Ribot* de M. G. Lamarque.

Sous la rubrique : Philosophie anglaise, mentionnons le *François Bacon*, de M. Paul Lemaire (0 fr. 60, Bloud et Cie) ; — le *Hume*, de M. Jean Didier, dans la même collection ; — le récent et savant ouvrage de M. E. Krakowski sur les *Sources médiévales de la philosophie de Locke* (Jouve, 1915) ; le *Berkeley*, de M. Maxime David (2 fr.) et le *H. Spencer*, de M. Edmond Parisot (2 fr.), dans la collection : *Les Grands philosophes français et étrangers* (Société des Editions Louis-Michaud) ; — la Corres-

pondance de Carlyle et Emerson (1834-1872), traduite par E. Lapointe (3 fr. 50, Armand Colin).

La philosophie allemande a été l'objet d'études remarquables. La plus récente est le *Leibnitz*, de M. Cl. Piat, dans la collection : *Les grands philosophes*, Alcan, 1916. — L'auteur distingue dans l'œuvre de Leibnitz une part de diplomatie, de chimérisme et de romantisme à côté de laquelle il reconnaît des parties solides et durables. Ce livre vient à la suite des études magistrales déjà parues dans cette collection et dont chacune demanderait un compte rendu spécial : *le Schelling*, de M. Brehier ; le *Hegel*, de M. P. Roques. Cette collection sera une mine précieuse pour ceux qui voudront plus tard approfondir le problème de la genèse de l'intellectualité allemande jusqu'à son point d'exertion, en 1914.

Au kantisme se rattachent la traduction de la *Religion dans les limites de la Raison*, de Kant, par M. A. Trémesaygues (5 fr. Alcan), et le récent ouvrage de M. Marin Stefanescu : *Essai sur le rapport entre le dualisme et le théisme de Kant* (3 fr., Alcan, 1915). L'auteur se demande quelle est au juste la métaphysique théologique qui se dégage de la *Critique de la Raison pure* ; il énumère et écarte les interprétations qui en ont été proposées. D'après lui, Kant n'est ni un métaphysicien à tendances spinozistes ou panthéistes, ni un adepte du théisme absolument transcendant. A ces interprétations l'auteur substitue la sienne, édifiée en fonction du dualisme kantien ; il fait de Kant un adepte « d'un théisme relativement transcendant » conciliable avec le christianisme. Ce livre paraît donc rentrer dans la tendance plusieurs fois constatée au cours de ce compte rendu : tendance à remettre en honneur les problèmes théologiques et à les résoudre dans le sens de la théologie chrétienne.

Quoi qu'il en soit, la revue que nous venons de faire des récentes publications atteste que soit dans la période qui a précédé immédiatement la guerre, soit même depuis, la philosophie française n'a pas chômé et que notre pays continue de déployer sa tranquille et puissante activité dans tous les domaines.

GEORGES PALANTE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Gabriel Faure : *De l'autre côté des Alpes*, Plon, 2 fr. 50. — John Finley : *Les Français au cœur de l'Amérique*, A. Colin, 5 fr. — Verdun et Péronne et les ravages de la guerre.

M. Gabriel Faure a toujours aimé publier des volumes où il n'y a pas beaucoup de papier. Cela se voit de coutume et l'éditeur y trouve son compte, ce qui n'est jamais à dédaigner. — Avec la guerre présente où s'est engagée l'Italie, M. Gabriel Faure a voulu revoir, aux terres de la péninsule, les villes qu'il aime et qui lui furent si accueillantes, — toutes plus ou moins menacées par les engins ennemis. Ce sont ses notes de route qu'il donne sous ce titre : **De l'autre côté des Alpes**, *sur le Front italien*, et où il nous parle de Brescia la belliqueuse, de la campagne italienne et de la physionomie de Bologne armée en guerre contre les avions autrichiens, de Bas-

sano, si curieuse comme ville, et où défilent les troupes italiennes en campagne. Ailleurs, il s'intéresse aux aspects de Venise, aussi en guerre, parle de Trévise et de Conegliano, d'Udine, — une des nombreuses petites villes qu'il décrit de coutume. Plus haut c'est Gemona, la moyenâgeuse Venzone, des paysages de Carnie et, en Italie *redenta*, Aquilée, — qui fut une des étapes des légions romaines et le quartier général des empereurs au temps des expéditions contre les barbares, Aquilée où l'on trouve un musée archéologique surtout remarquable, et qui conserve une cathédrale intéressante, où l'on a même mis à nu, il y a quelques années, une superbe mosaïque remontant au IVe siècle.

M. Gabriel Faure déplore naturellement les bombardements stupides que l'Italie peut craindre pour ses monuments et ses œuvres d'art, et en particulier les agressions des aéroplanes. C'est surtout à propos du plafond de Tiepolo, atteint à l'église dei Scalzi de Venise qu'il peut s'élever contre la sauvagerie de la guerre actuelle ; mais on sait que l'église Santa Formosa, toujours à Venise, a été détruite depuis lors dans les mêmes conditions, et peut-être même la coupole de celle de San Pietro, incendiée par les projectiles autrichiens. De même, c'est l'église de Sainte-Apollinare Nuovo, à Ravenne, qui conserve de précieuses mosaïques où figurent le palais de Théodoric et le port de Classis, ainsi que des processions de saints et de saintes ; une bombe y a touché la nef, détruit l'orgue, un pan de la façade, écrasé le porche et même écorné une partie de la frise décorative intérieure. — Ce sont là, sans doute, de hauts faits de guerre et dont peut se réjouir l'ennemi. Encore prend-il pour cible les restes du château de Lizzana, où vécut Dante exilé, et dont le monument élevé à Trieste est, paraît-il, souverainement désagréable aux Autrichiens. Ils ne lui pardonnent pas, en effet, d'avoir parlé, un des premiers, des frontières naturelles que l'Italie est en train de conquérir.

§

Avec **les Français au cœur de l'Amérique**, M. John Finley a donné un curieux ouvrage sur la période héroïque de la colonisation aux Etats-Unis et dans le sud du Canada, — surtout l'histoire des pays situés au sud des lacs et occupant la vallée du Mississipi. — M. John Finley établit que ce fut un marin de Saint-Malo, Jacques Cartier, qui pénétra le premier dans le golfe du Saint-Laurent, — cherchant la route des Indes, qui fut la hantise des vieux navigateurs. Plus tard, ce fut Samuel Champlain qui fonda Québec, découvrit le lac Huron et ouvrit la voie du fleuve. Ensuite on s'aventura sur le Mississipi, la « Grande Eau », et la colonisation fut surtout l'œuvre des missionnaires, qui évangélisaient les peuplades de Peaux-Rouges de la région, et souvent étaient martyrisés et même massacrés. Du P. Ménard, qui pénétra dans les marais du Wiscon-

sin, on ne retrouva ainsi que la soutane, le bréviaire et une bouillote. Le 17 juin 1673 avait été découvert le Mississipi, le fleuve énorme de l'Amérique du Nord qui fut nommé la « Rivière de la Conception » en l'honneur de la Vierge. Les missionnaires bien accueillis par les Indiens de ce côté descendirent jusqu'à l'Arkansas, puis revinrent au territoire des lacs en remontant le cours de l'Illinois. La prise de possession du pays au nom du Roi de France Louis XIV avait eu lieu avec La Salle qui atteignit la haute vallée du fleuve, d'ailleurs avec de multiples déboires. Il descendit l'immense vallée et finit par atteindre la mer.

Le volume discute ensuite la question géographique à propos du Mississipi, — le fleuve Colbert autrefois et qui a eu bien tort de changer de nom, — et s'attarde à de longues considérations sur le sol, ses productions, son peuplement, — qui finissent par les déclarations les plus enthousiastes. — Les projets de colonisation de La Salle avaient été acceptés d'abord par Louis XIV, mais qui se désintéressa ensuite de ces territoires lointains. Une compagnie du Mississipi, qui fut créée ensuite, ne parvint qu'à faire faillite, tant l'affaire fut sottement menée, — et cependant que se développait, prospérait à côté la colonisation anglaise. — M. John Finley retrace cependant l'histoire de la découverte des terres que la longue lutte connue sous le nom de Guerre de Sept Ans fit passer à nos voisins d'outre-Manche ; puis la conquête de l'Ouest, l'exode vers les Montagnes Rocheuses, — où il voudrait retrouver encore l'influence française, — et ce que fut le peuplement du désert comme des rives du Mississipi. Il passe ensuite à la description de la région et assure, entre parenthèse, que Chateaubriand ne l'a jamais vue qu'en songe, s'il en donne des tableaux enthousiastes ; il étudie le rôle précurseur des Coureurs de Bois dans la civilisation américaine et l'établissement des premiers villages. Je passe sur des considérations qui ont trait au rôle du chemin de fer ou des transports par eau ; sur les voyages des missionnaires, en particulier aux chutes du Niagara qui excitèrent leur enthousiasme, mais dont nos contemporains ne cherchent que l'utilisation pratique. L'auteur parle ensuite des origines bien modestes des grandes villes de la région, — Erie, Pittsbourg, Chicago, etc., toutes issues d'anciens établissements ou forts français comme des chemins de portage ; parle abondamment du président Lincoln et du développement de la démocratie en Amérique, du personnage de Georges Washington, etc... — L'ouvrage en somme est abondant et d'une lecture curieuse ; il discute l'avenir de la région comme les questions géographiques des vieilles époques, et il a des appréciations qui déconcertent parfois, tant qu'on est obligé d'y réfléchir assez longuement. On se rend compte, surtout, que c'est l'œuvre d'un homme qui est très loin de nos idées,

de nos conceptions et préoccupations habituelles; aussi peut-on d'autant mieux accepter ses appréciations flatteuses sur les nôtres, — les aînés, qui donnèrent leur peine et souvent leur vie pour l'œuvre dont il apprécie les résultats et les avantages, — et ce livre vient à son heure, comme un réconfort et, pourrait-on dire, un témoignage de reconnaissance presque filiale.

§

Verdun, dont il a été beaucoup question depuis six mois et dont la conquête fut rageusement poursuivie par les hordes allemandes, est une très vieille ville, — car elle eut des évêques dès le IIIe siècle, et ce fut là que les fils de Louis le Débonnaire signèrent le traité qui consacra après la bataille de Fontanet le partage de l'empire de Charlemagne. On sait qu'Henri II s'en empara en même temps qu'il mettait la main sur Metz et Toul, et après le traité de Cateau-Cambrésis (1558), celui de Wesphalie (1648) consacra définitivement la réunion à la France des « Trois-Evêchés ». Un des épisodes célèbres de l'histoire du lieu fut le siège de 1792 par l'armée prussienne et la capitulation de la place après quelques heures de bombardement, si bien que le général Beaurepaire qui y commandait se tua ensuite d'un coup de pistolet. — C'est une petite ville que traverse la Meuse, — on y comptait à peine 18 ou 19.000 habitants avant la guerre — et dont la cathédrale, l'eglise Saint-Victor, celle de l'Hospice, Sainte-Catherine (XVe siècle), des restes de l'ancien abbaye de Saint-Vannes, remontant aux XIIIe et XIVe siècles, et qui a été transformée en caserne, deux des portes du XVe siècle, la porte Chaussée et la porte Châtel constituent les seuls monuments qui subsistent, La cathédrale de Verdun, qui est l'édifice peut-être le plus curieux de la ville, a été très remaniée et abîmée au XVIIIe siècle. Elle datait surtout du XIIe et XIVe siècle et se trouva bâtie sur une crypte qui remonte au XIe, pense-t-on, mais qui n'a été conservée qu'en partie. L'édifice, qui comptait quatre tours, deux absides et deux chœur comme les monuments du Rhin, fut défiguré sous Louis XV et n'a gardé que des bribes de son état ancien. Les travaux firent alors disparaître le vieux chœur ou chœur occidental, deux des tours, ainsi que des tombeaux disposés dans la crypte qui fut alors en partie comblée ; toute l'eglise fut habillée à la mode du jour, tant qu'il n'y subsista que des bribes de la construction historique; les anciennes verrières polychromes de même furent remplacées par des vitres blanches. — A l'intérieur, il subsistait une belle Vierge en marbre blanc; on montrait la châsse de saint Sainctin, un des premiers évêques de la ville, et un relief du moyen âge figurant l'Assomption. — Derrière l'édifice est un beau cloître du XIVe siècle que la mitraille n'a pas dû épargner.

Péronne, occupé par les troupes de l'invasion et qui se trouve

maintenant sous le canon des Alliés, est une petite ville de la Somme, près des étangs couverts en partie de plantes d'eau et le cours de la rivière où se jette le ruisseau de Doingt ou Cologne. Il y reste surtout une jolie église de la fin de la période ogivale, mais dont la façade donne dans une rue étroite. Cette église — Saint-Jean — est flanquée d'une tour qu'accompagne une tourelle décorée de sculptures. On y montre une très belle chaire, des vitraux qui furent déjà fort abîmés en 1870 et un curieux tableau sur bois où l'on peut reconnaître *saint Louis assistant à la translation des reliques de saint Fursy*. A côté de l'église, Péronne a encore un Hôtel de Ville dont quelques parties sont de la Renaissance et qui contenait un petit musée dont on nous a déjà annoncé la destruction ; des vieilles maisons, dont deux du XVe siècle, et les restes du château où furent détenus Charles le Simple, qui mourut de faim dans le cachot où l'avait fait enfermer le comte de Vermandois, — et Louis XI — lequel s'était mis par imprudence entre les mains de Charles le Téméraire, qui s'était emparé de la place en 1465. — On a raconté que les bourgeois de Paris s'amusèrent quelque peu de cette aventure du roi et qu'ils avaient « dressé leurs corbeaux et pies à siffler : Péronne ! Péronne ! »

Nous ne pouvons dire encore quand la ville sera reprise par les troupes franco-anglaises, mais, durement éprouvée déjà en 1536 lors du siège qu'y vint mettre Charles-Quint, comme en 1870 pendant l'invasion allemande, il est certain qu'avec les perfectionnements de la guerre moderne, Péronne sera certainement ensuite dans un triste état.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le Front de Salonique. — Des hommes qui ont l'habitude de réfléchir, de comparer et qui joignent à leurs qualités d'analyse une connaissance approfondie des questions de politique étrangère, ont depuis longtemps signalé l'importance d'une diversion puissante sur le front balkanique. A leur avis, une telle diversion, accomplie dans les conditions d'opportunité et de forces nécessaires, était le moyen le plus sûr d'atteindre et d'entamer la puissance militaire allemande. Au temps où la Serbie était encore indemne, on pouvait déjà professer l'opinion qu'une masse de manœuvre puissante, capable d'accrocher et de retenir devant elle une fraction importante de l'armée autrichienne, eût été opportunément placée sur le front danubien ; c'était de Belgrade que la distance se trouvait être la plus courte pour arriver jusqu'au cœur de la Double-Monarchie. Le ressentiment si vif qu'éprouvait à ce moment la nation serbe eût galvanisé son armée, si celle-ci avait reçu en temps voulu les secours nu-

mériques qui lui étaient indispensables. Après une année de guerre, la Serbie évacuée, la route de Constantinople était ouverte aux Puissances centrales. L'Allemagne n'avait jusque-là remporté de victoire aussi fructueuse. Une telle situation pouvait cependant et peut encore être réparée, en modifiant en notre faveur, non seulement la situation stratégique, mais la carte politique, ainsi que les conditions économiques dans lesquelles se déroule la lutte gigantesque qui divise les grandes Puissances européennes. Parmi les hommes auxquels nous faisions allusion plus haut, il est juste de rendre un hommage particulier à M. A. Chéradame, qui, l'un des premiers, a exposé, au lendemain même de l'évacuation de la Serbie, les possibilités ainsi que les modalités d'une intervention énergique dans la péninsule balkanique.

A cette époque, déjà lointaine, l'accord était loin d'être établi sur les bénéfices que les alliés pourraient retirer de leur action dans une région d'une complexité politique aussi grande que celle des Balkans. La pensée venait d'ailleurs naturellement à l'esprit que la décision de la guerre, avec la rupture d'équilibre qui la provoque, ne pouvait avoir lieu que sur le front occidental, dans les campagnes de France, là où la lutte s'était engagée, et où elle s'obstinait avec un appareil formidable de forces en jeu. Or, c'est précisément à son point faible, là où il est le plus sensible, que le principe de l'économie des forces commande de frapper l'adversaire. Un des militaires les plus éminents de ce temps, Lord Kitchener, au cours d'une rapide inspection du théâtre balkanique, au mois d'octobre de l'année dernière, alors que les principaux alliés demeuraient encore hésitants sur l'importance qu'il convenait de donner au corps expéditionnaire, prononçait une parole, dont les effets ont pesé lourdement sur le sort des opérations : « Toute balle tirée dans les Balkans, disait-il, est une balle perdue. » Il résumait ainsi son opinion en une formule énergique, mais vraiment trop simpliste. Parole d'un soldat vigoureux, prompt à se décider, mais trop rapide peut-être à se former une opinion sur une question d'une extrême complexité dont les ramifications s'étendaient bien au delà des vues d'un étroit particularisme. Pour cet homme, si remarquable par certains côtés, une seule chose paraissait lui importer dans le bassin méditerranéen : la défense de l'Egypte, qui était pour une grande part son œuvre personnelle, et il ne voyait pas que le meilleur moyen de la mettre hors des atteintes de l'adversaire consistait à paralyser l'ennemi à la première étape qu'il tentait sur son chemin.

Depuis ces jours, de pénible mémoire, M. A. Chéradame a exposé avec une abondance de preuves remarquable les énormes avantages que retirent les Puissances centrales de la liberté d'action dont elles jouissent sur l'immense parcours qui va de Hambourg à Bagdad. Des

spécialistes ont dénombré les ressources de toute sorte qu'elles tirent de la Serbie spoliée, de la Bulgarie et des vastes provinces de la Turquie d'Asie : le cuivre, le chrome, le mercure, tous minerais qui leur faisaient défaut, sans compter les produits alimentaires de toute espèce, dont l'arrivée en Allemagne compense suffisamment les effets du blocus sur les frontières maritimes du Nord. Ces vérités élémentaires ont fini cependant par prendre quelque consistance ; elles viennent d'achever de se cristalliser dans certains cerveaux.

C'est pourquoi, sans doute, la conférence des alliés ayant décidé fin mars, si je ne me trompe, qu'il n'y aurait plus qu'une armée unique combattant sur un front unique, sous un unique contrôle, le général Sarrail s'est vu investi, à la mi-août suivante, du commandement en chef des troupes internationales, réunies sur le front de Salonique. Cette nomination semblait annoncer une reprise d'activité sur le théâtre balkanique. Celle-ci se produisait, en effet, le 20 août, et une note Havas annonçait deux jours plus tard « une situation en général favorable ». La même note ajoutait : « A l'aile droite et au centre gauche nous paraissons agressifs. » De leur côté, les Bulgares l'étaient tout à fait ; il n'y avait pas que l'apparence. Ils devançaient en effet notre offensive « de quelques heures », en entamant une manœuvre débordante sur les ailes de notre dispositif, à l'est et à l'ouest. Stylés par l'état-major allemand, ils pensaient que le meilleur moyen de se défendre était encore d'attaquer, et après avoir lancé un manifeste au gouvernement hellène pour expliquer les raisons de leur invasion sur son territoire, ils dirigeaient deux groupes de forces, l'un par la vallée de la Strouma, avec pour point de direction Serès et Rendéni ; l'autre par la dépression de Florina, avec pour direction générale le cours moyen de la Vestrica, aux environs de Kosani. Un troisième groupe de forces, plus à l'est, franchissait le Nestos et marchait sur Cavalla. Pendant cette manœuvre débordante, des actions de détail s'engageaient sur tout le front, dans le but d'immobiliser le gros de nos forces, face à la frontière serbe.

Il ne faut pas s'effrayer trop des manœuvres débordantes ; elles ne sont pas toujours couronnées de succès. L'histoire de la bataille de la Marne est pour nous le rappeler. Elles n'en imposent vraiment qu'à un adversaire qui se démonte facilement. Mais il ne faut pas non plus en sourire et n'y opposer que des fanfaronnades. On doit avoir pleine confiance dans les ressources du général à qui nos intérêts ont été remis. Les journaux bien informés affirment qu'à l'heure présente « le général Sarrail dispose de forces suffisamment importantes pour infliger à la Bulgarie le châtiment mérité ». Tant mieux s'il en est ainsi, et nous l'espérons vivement ! mais il n'y a pas longtemps qu'une telle affirmation eût été une contre-vérité. Nous ignorons le cours que vont suivre les événements et nous nous garde-

rons bien de chercher à les prédire. Adoptons une tâche plus modeste. Il peut être intéressant d'examiner, dès aujourd'hui, avant que les événements aient commencé même à se dessiner, quels sont les objectifs que poursuit la manœuvre bulgare. Celle-ci est audacieuse, et, faut-il encore le reconnaître, il semble qu'elle n'ait pas été prévue. Elle peut donc bénéficier, à son début, des avantages que donne la surprise. Il ne faut pas s'en émouvoir.

§

L'objectif poursuivi par le groupe de forces qui s'est glissé sur le flanc droit de notre dispositif par la vallée de la Strouma, est probablement de couvrir la marche d'un détachement dont il va être question, vers le port de Cavalla. Ce port n'offre qu'un mauvais mouillage forain, où les navires ne peuvent rester par certains vents, et ce n'est certainement pas pour les avantages militaires que cette rade, en son état actuel, peut leur assurer que les Bulgares visent à s'en rendre maître. Mais, entre leurs mains, Cavalla devient un gage, qui doit leur servir à peser sur les décisions du gouvernement hellène. Il n'y a plus à se le dissimuler, il y a aujourd'hui partie liée entre les gouvernements bulgare et grec. Ce dernier n'attend plus pour se décider que les moyens de pouvoir le faire en courant le minimum de risques. Nous allons voir que la marche vers le sud du groupe de forces qui descend par la vallée de Florina, avec pour direction le cours moyen de la Vistrica, poursuit un objectif plus politique que stratégique. Il est permis de penser que ce groupe de forces, si on ne l'arrête en route, évitera de converser pour prendre en flanc le camp retranché de Salonique, avant d'avoir rallié à lui le gros de l'armée grecque. Celle-ci est irritée au plus haut degré, et rien n'est plus vindicatif qu'un peuple qui a forfait à ses engagements, et à qui on n'a cessé de le rappeler. Le gouvernement grec est disqualifié, c'est certain ; il est, par cela même, tout à fait mûr pour se jeter dans les bras de ses ennemis de la veille. Il n'attend que l'occasion favorable. Celle-ci pourrait lui être fournie, si le groupe de forces bulgares qui a pénétré en territoire grec par la vallée de Florina réussit à atteindre impunément le cours moyen de la Vistrica et à s'y consolider dans une position d'attente. Si cette éventualité se produisait, notre corps expéditionnaire se trouverait, en effet, isolé de la presque totalité de la péninsule hellénique ; situation qui serait éminemment favorable pour les opérations de mobilisation et de concentration de l'armée du roi Constantin. Sans doute, le peuple grec, en entier, ne s'associerait pas à cette nouvelle trahison ; mais, de gré ou de force, l'armée se trouverait entraînée derrière son roi. La discipline militaire broie les volontés les plus fortes et triomphe des plus vives répugnances. Il y a des Alsaciens, des Polonais qui combattent contre la France : ils n'ont plus leur libre arbitre. On

espérait qu'une grande partie de l'armée bulgare ferait défection à la pensée de combattre contre la Russie. Cette défection ne s'est pas produite.

Au moment où paraîtra cette chronique, les événements se seront développés dans un sens favorable à nos armes ou dans un sens opposé. Leur développement va dépendre de la qualité des décisions des chefs et de l'exécution tactique de celles-ci ; il sera fonction aussi, pour une grande part, du rapport des effectifs en présence. Répétons que nous ne saurions prétendre à prédire ces événements. Nous nous sommes simplement attaché à mettre en lumière les raisons secrètes du plan de l'Etat-major bulgare : déterminer une situation stratégique capable d'entraîner l'armée grecque dans son orbite.

§

Or, des événements de grande importance se sont produits depuis qui sont de nature à modifier profondément la situation stratégique dans les Balkans. La Roumanie est entrée en lice le 27 août aux côtés des Alliés. Des troupes russes, massées à Réni, traversent son territoire pour prendre à revers les forces bulgares. De son côté, le gouvernement hellène semble décidément se rallier à la cause des alliés. La destitution du G. Doumanis, chef d'Etat-major général, et du Col. Métaxas, son bras droit, indique un revirement dans les directions gouvernementales. Ces nouveaux facteurs en jeu ne sont pas pour favoriser le plan des Bulgares; si le mouvement débordant à l'est de la Strouma a réussi, au moins pour le moment, en mettant entre leurs mains toute la Macédoine orientale, il y a toute apparence jusqu'ici qu'à l'ouest leur manœuvre s'est trouvée enrayée par les Serbes. Dans ces conditions, l'occupation momentanée de la Macédoine orientale ne devient plus qu'un sujet de méfiance et d'irritation parmi les populations hellènes, alors que d'un autre côté, ils n'ont réussi qu'à leur donner un témoignage de l'insuffisance de leur préparation.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

L'idée qu'ils se font de la France. (Le Temps, 10 août). — *Une enquête sur le Folk-lore des tranchées* (La Dépêche de Brest, 20 août). — *Disons la vérité à ceux qui reviendront* (Le Reveil national, 6 août). — *Parmi les ruines* (Le Reveil, 22 août).

Les Allemands se flattent de connaître à fond notre pays, d'en savoir la conformation physique, l'histoire et la langue; M. G. Lenôtre nous révèle dans **le Temps** dans quel singulier manuel ils prétendent puiser cette connaissance de la France :

Dans toutes les bibliothèques allemandes se trouve, en bonne place, un volume publié en 1876 et bien vite devenu populaire. Il a pour titre *Hand-*

buch des geographischen Wissens. Il n'est pas l'œuvre du premier venu : son auteur, Hummel, était professeur dans un *seminær*, c'est-à-dire dans une école normale. *Handbuch*, c'est un manuel, un ouvrage de vulgarisation, un « livre de poche ». Tout est copieux chez les Teutons : ce « livre de poche » est gros de treize cent trente-six pages ! Il contient un *tableau de la France* que tout Allemand tient pour être d'une exactitude scientifique et d'une ressemblance saisissante. Hummel se pique d'indulgence, presque de pitié, dans le jugement qu'il porte de nous. Il ne va point, comme son compère Marius Schlichting dans son *Erd und Vœlkerkunde*, jusqu'à écrire que « les Français sont des sauvages, tout à fait barbares ; la preuve en est qu'ils attellent les femmes à la charrue en guise de bœufs ou de chevaux » ; il se garde également des sévérités de ce professeur à l'université de Berlin qui, il y a quelque quarante ans déjà, nous traitait de « Peaux-Rouges », se lamentant qu'on ne pût nous exterminer en masse, mais exigeant, du moins, « qu'on nous bannisse à tout jamais du commerce des peuples civilisés ». Non ; Hummel n'est pas si féroce : il constate ; il ne récrimine pas ; il s'attriste plutôt. Où s'est-il renseigné ? A-t-il vécu chez nous ? Pendant combien de temps nous a-t-il étudiés ? Je ne saurais le dire. Ce qui importe, c'est que son livre est classique, qu'il a fait école, et qu'il est lu, là-bas, comme parole d'Evangile.

Or, ce *manuel* indiscuté évalue la population de la France à 35 pauvres petits millions d'habitants, — dont les 88 millions d'Allemands, « répartis de Dunkerque au Niémen », ne feront, un jour d'appétit, qu'une bouchée. Encore de ces 35 millions faut-il tout d'abord retrancher 1.800,000 Flamands ou Wallons, purs Germains ; 1, 100.000 Bretons, qui considèrent tout ce qui est français — *gallo* — comme leur étant absolument étranger ; 200,000 Basques, restes sans patrie des races primitives de l'Europe ; 10,000 Bohémiens, 400,000 Italiens et 6,000 crétins : Hummel les a comptés. Au total, onze pour cent de la population à rayer des statistiques.

Mais le subtil professeur ne s'arrête pas là : il élimine encore du nombre de nos concitoyens les Normands, « dans les veines desquels coule le sang germanique », privilège qui explique « leur aptitude aux affaires, leur habileté, leur coup d'œil ». Les Normands sont « les meilleurs agriculteurs, les meilleurs matelots de la France » — preuve indiscutable qu'ils ne sont pas Français. En Languedoc, « la race est forte, sérieuse, de caractère ferme et persévérant » — nullement française, par conséquent, et ceci se comprend, « les conquérants visigoths ayant détruit dans ces régions l'élément gaulois ». Les Provençaux sont des métis de Goths et de Burgondes ; les Champenois se trouvent apparentés de très près aux Lorrains : « Leur « stature imposante, leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus, rappellent « que l'Allemagne n'est pas loin. » — Pas Français, non plus, les Champenois ! Quant à la Bourgogne, c'est, « de toute la France, la province qui ressemble le plus à l'Allemagne » ; même dans la grande ville de Lyon, « c'est à peine si on rencontre trace de l'inconstance et de la frivolité française ».

Au résumé, Basques, Provençaux, Flamands, Languedociens, Champenois, Bourguignons, Bretons, Lyonnais, tous Allemands, et nous ne nous en doutions pas ! Sans le professeur Hummel nous l'aurions toujours ignoré. C'est à s'écrier, comme M. Jourdain découvrant les merveilles de

l'alphabet : « Ah ! mon père ! ma mère ! Que ne m'avez-vous fait étudier ! » A quoi songeaient donc nos Reclus, nos Malte-Brun et nos Cortambert pour nous dissimuler ces choses et nombre d'autres que, d'un coup d'œil, le géographe allemand a su pénétrer ? C'est ainsi qu'il nous apprend que Chambord est « un château gothique » et que Cuvier est « un naturaliste wurtembergeois » ; que, à la vérité, les fromages de Meaux ne sont point mauvais, et que l'on vend, à Périgueux, des pâtés truffés, « fameux chez les gourmets ». En revanche, nous demeurons, en lettres et en arts, d'une infériorité dégradante. Sur trois tableaux peints chez nous, « il y en a certainement un qui représente un cadavre » ; notre prose ne possède qu'une « clarté superficielle », et nos poètes professent « pour le monstrueux et le vulgaire une prédilection *insupportable au goût incorrompu de l'Allemagne* ». Schlegel n'a-t-il pas prouvé que Molière n'est bon que dans la farce et Lessing n'écrivait-il pas : « Qu'on me cite une pièce de Corneille que je ne me charge de refaire aussi bien que lui ? Qui tient la gageure ? » D'ailleurs ces pitreries et ces mauvais drames ne servent plus qu'à l'amusement grossier des habitants de l'Ile-de-France, qui est, déclare Hummel, « non pas proprement le cœur, mais, comme vous diriez, la farce du pâté français. C'est cette partie du pays qui, ainsi qu'un ferment de pourriture, a réussi lentement à faire lever et à corrompre le reste. C'est elle dont la légèreté, l'inconstance et la folie se sont étendues, pour les gangrener, aux parties les plus nobles de la France, — les parties de race allemande, bien entendu ; — c'est là, dans ce vrai pays gaulois, qu'habite la population la plus malingre, la plus rabougrie jusqu'au point de ne pouvoir atteindre la taille réglementaire du soldat français ».

Il semble bien, conclut M. Lenôtre, qu'en apprenant avec quel cœur et quel héroïque entrain « ces *allemands* de Provençaux, de Normands, de Champenois et de Bourguignons luttent pour délivrer le sol de la France, et comment les plus beaux régiments de la garde prussienne fondent devant l'irrésistible élan de tous ces « malingres » et de tous ces « rabougris », les Allemands sensés — s'il en reste — doivent se sentir singulièrement déconcertés ».

Mais ces constatations nous montrent surtout les lointains préparatifs de l'agression allemande, et cette volonté d'annexion qu'ils ne dissimulaient même pas. Ce n'était pas seulement chez eux une savante préparation militaire, mais une vraie mobilisation de toutes les forces morales ou amorales. Cela nous démontre encore la portée d'une propagande obstinée, du mensonge organisé, militarisé, de cette morale d'esclaves qui veulent chasser leurs maîtres.

Dans **la Dépêche** *de Brest*, M. Charles Le Goffic ouvre une enquête sur le *Folk-lore des Tranchées*, qu'il expose ainsi :

La Société suisse d'Ethnologie vient d'adresser aux officiers et soldats mobilisés un questionnaire où il est demandé par quels moyens le soldat croit pouvoir sauvegarder son existence, s'il connaît des personnes réputées invulnérables et des procédés magiques permettant d'atteindre l'ennemi à coup sûr, s'il a confiance en la vertu d'objets spéciaux tels que médailles,

monnaies, versets religieux, phytotypolithes, grammites, plantes enchantées, etc. Les réponses seront publiées dans une série de brochures qui serviront à l'établissement d'un travail d'ensemble sur l'état d'esprit et les réactions psychiques du soldat en campagne.

Le docteur Georges Hervé, par le canal de qui nous vient cette nouvelle, approuve fort l'initiative de la Société suisse d'Ethnologie, et souhaiterait qu'une enquête analogue fût poursuivie près de nos propres troupes. Il voudrait seulement qu'on écartât « tout ce qui est du domaine de la foi » pour s'en tenir aux rites, us, pratiques, dictons, proverbes, etc., de caractère profane. Et l'enquête, ainsi limitée, donnerait encore, à l'en croire, d'assez beaux résultats.

Je le crois aussi. Le folk-lore militaire, au moins en France, est un district presque vierge : on n'y a pas encore moissonné. Et que c'est dommage ! Menée depuis le début des opérations, combien une enquête, comme celle que préconise M. Hervé, nous eût été précieuse pour suivre la courbe des sentiments et des idées de nos soldats !

Une des choses qui frappent le plus l'observateur, remarque M. Le Goffic, c'est la rapidité avec laquelle la guerre a évolué. Il semble que tout un monde nous sépare des premières rencontres de 1914. Et tandis qu'une guerre foudroyante, comme celle de 1870, laisse les choses en état, « longue et incertaine, en s'immobilisant sur ses positions, elle établit des conditions nouvelles auxquelles, de gré ou de force, il faut bien s'adapter ».

Le vocabulaire du front lui-même, assez court en 1914, s'est étendu, enrichi prodigieusement. Et quelle éclosion de rêves, de chants, de croyances, de superstitions de toutes sortes, gaies ou tristes, amères ou consolantes, n'ont pas dû déterminer le long stationnement dans les tranchées, les factions solitaires sous les étoiles, la transplantation brusque de l'homme civilisé dans la vie primitive des cagnas et des gourbis ! Toute une flore sentimentale est née là, soyez en sûrs, et qu'il y aurait intérêt à recueillir, ne serait-ce que pour l'opposer un jour à la flore maléfique et vénéneuse de l'âme boche.

Car ils ont aussi leurs « réactions psychiques », ces pandours, dont nous pouvons prendre une idée par ce qu'écrivait Freytag en 1862.

L'auteur des *Neue Bilder* constatait qu'un peu partout, mais surtout en Allemagne, le régime des agglomérations armées « constitue des foyers engendrant chez les uns, aggravant chez les autres un état d'agitation, de fièvre, de subites dépressions et d'excitations aiguës très difficiles à combattre » ; qu'à l'instar d'une jachère prolongée où la terre est bientôt recouverte de plantes parasites, il se produit dans les esprits une germination, une poussée de superstitions qui ne tardent pas à étouffer la « véritable spiritualité » ; que la caractéristique de ces époques et de ces milieux est une sorte de fétichisme, de retour à l'état barbare. Les vieilles mythologies revivent : l'instinct de la conservation, la peur et la haine suggèrent des pratiques renouvelées des *sagas*, qui confèrent l'invulnérabilité en même temps qu'elles paralysent l'adversaire. On porte des chemises brodées de têtes barbues, « réminiscence, peut-être, des têtes sacrées de

Donar et de Wuotan » ; on coud sur sa veste des billet magiques ; on serre précieusement dans ses poches ou dans des sachets pendus sur la poitrine des amulettes dont Freytag nous donne l'énumération fastidieuse, parmi lesquelles figurent un morceau de la corde ou un anneau de la chaîne d'un pendu, des poils de la barbe d'un bouc, les yeux d'un loup, la tête d'une chauve-souris, la peau d'un matou noir. Comme plante « maléfique » et « enchanteresse » à la fois, les cabalistes prônent une fleur pourprée, *l'elfa manila*, qui écarte les balles et « noue » l'engin ennemi pour un mois, lorsqu'on la suspend au mur d'une ville assiégée....

Jusqu'à quel point ces croyances et ces pratiques sont-elles encore répandues dans l'armée allemande? Y existe-t-il toujours de ces gens qu'on appelait, je ne sais trop pourquoi, des « congelés », *best gefroren*, et qui possédaient le pouvoir mystérieux de détourner les projectiles? Wallenstein, Holk, Tilly passaient pour « congelés » ; Frédéric-Guillaume II, lui, aux yeux des vétérans de 1792, n'était vulnérable que dans une certaine partie du corps et par une balle en argent.

Bien mieux, jusqu'à une époque rapprochée, sans doute avant les « accidents » survenus aux princes Eitel et Joachim, l'armée prussienne croyait généralement les Hohenzollern réfractaires aux coups de feu. Ils ne devaient pas ce privilège, comme les princes de Savoie, à un secret transmis dans leur famille depuis le prophète Daniel, mais à un talisman conféré par les Nixes. Ce sont les fées des marécages brandebourgeois. Elles n'ont rien à voir avec les Nixes latines qui présidaient aux accouchements. Mais que cette survivance dans l'âme allemande des vieilles mythologies ancestrales, que ce mélange de piétisme et de barbarie foncière est donc significatif! Nous les avons vues à l'œuvre, en cette guerre même, ces mythologies. Le marteau qui frappait nos cathédrales était brandi par Thor, le Krupp de l'Olympe teuton.

Replacée dans « l'état de nature et comme refoulée par le stationnement de la guerre vers la vie primitive », nul doute, écrit M. Le Goffic, que l'âme française n'ait recouvré à la longue « son ingénuité, sa fraîcheur et sa vivacité d'impression ; une sorte de seconde enfance propice à l'éclosion des légendes et des mythes a dû lui restituer toutes ses qualités natives. »

Je me joins à M. Le Goffic pour demander que ces « merveilles populaires ne soient pas perdues » et j'accueillerai ici les réponses intéressantes qui me parviendront des tranchées.

§

Disons la vérité à ceux qui reviendront. C'est sous ce titre que dans un article, daté du Front, M. Jacques Pimpenan, dans le **Réveil national**, répond à ces journalistes quotidiens qui dans leurs articles-poèmes s'émeuvent de la beauté de la guerre, cette chose sainte, sacrée, purificatrice, etc.

Des gens sérieux et peut-être convaincus ont affirmé et répètent encore que la guerre nous améliore, qu'elle prépare une renaissance morale. Les hommes en reviendront forts, droits, justes et bons... si toutefois ils en

reviennent. Ils auront aussi leur récompense. La nation les accueillera comme des héros, comme des martyrs. Ils seront heureux et riches sans efforts : l'admiration de leurs concitoyens leur facilitera l'accès de toutes les carrières ; des écrivains connus ont soutenu ce paradoxe : qu'il sortirait beaucoup de bien de ce grand malheur.

S'ils le croient, ils se trompent. S'ils mentent, c'est mal. De toute façon, c'est dangereux.

Je crois que rien ne sera changé. Tout comme avant la terre tournera. Les grands mangeront les petits, les forts feront leur chemin, les faibles, les maladroits pâtiront tout comme devant. Des fortunes auront sombré dans la tourmente, d'autres surgiront. Les riches appauvris disparaîtront, noyés dans la grande masse anonyme; les nouveaux riches prendront leur place et s'accoutumeront très vite au bien-être, aux honneurs, à l'encens. Des hommes politiques seront balayés par les mécontents, des inconnus viendront qui ne feront ni mieux ni plus mal. Les religions auront fait des adeptes, elles auront perdu des fidèles. Ceci balancera cela. Les choses iront comme devant, mais la vie sera plus chère, les impôts plus lourds, les hommes plus rudes, la lutte plus âpre. Voilà, je pense, ce qui sera.

Il est dangereux de laisser croire aux soldats qu'à leur retour l'existence sera pour eux large et facile, que le seul souci de ceux qui ne se battent pas est de leur préparer du bonheur pour le retour. Cela n'est pas vrai. Il est indigne de mentir à ceux dont le cœur si haut placé consent tous les sacrifices. Il est dangereux aussi de les tromper. Ils reviendront rudes et forts, la désillusion les ferait violents. Dites-leur la vérité. A ceux qui se battent, dites que l'égoïsme n'aura pas diminué, que la lutte pour la vie sera dure : comme à la guerre, la victoire sera le résultat d'un long et puisant effort. C'est à cela qu'il faut s'attendre, c'est ce qu'il faut savoir.

Après la tourmente, lorsque nous relèverons la tête pâles d'effroi, mais de fierté aussi, nous nous compterons. Nous pleurerons nos morts. Nous serrerons dans nos bras ceux qui sont chers à nos cœurs, puis nous nous mettrons au travail. Et si nous voulons une récompense à notre immense effort, nous ne la chercherons pas dans la reconnaissance des hommes, nous la trouverons en nous-mêmes, dans l'orgueil d'avoir suffi à la lourde tâche. Nous aurons protégé, sauvé des épouvantes et de la mort les êtres que nous aimons, nous aurons gardé nos libertés. La bête sauvage et monstrueuse qui voulait ravager le monde sera désormais impuissante.

Et dans la paix, la vie reprendra son cours.

Voilà un homme qui parle à des hommes. Comme cela repose des articles-poèmes que fabriquent sans se lasser nos célèbres littérateurs. Ah! vous, écrit M. Arthur Leuba dans une lettre que publie le **Réveil** (de Cherbourg), ah! vous, les vaillants faiseurs de tartines sur la beauté de la guerre, allez un peu parmi les ruines, au milieu d'un de ces malheureux villages qui ne sont plus que des amas de pierres calcinées, vous serez tristes s'il vous reste quelque chose de l'homme et vous pleurerez si en vous demeure une parcelle de conscience. » On dirait, en effet, que ces écrivains en quête d'esthétique ne voient la guerre actuelle qu'à travers la littérature, de

Plutarque à Victor Hugo et à Péguy. Mais la réalité s'imposera aux jeunes sensibilités, et l'horreur de ces carnages et de ces destructions trouvera son poète ému et indigné.

R. DE BURY.

LETTRES PORTUGAISES

Antero de Figueiredo : *Leonor Teles Flor de altura ;* Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Th. Braga : *Historia da Litteratura portuguesa (Os Seiscentistas) ;* Lello, Porto. — Antonio Corrêa d'Oliveira : *A minha Terra,* Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Augusto Gil : *Alba plena, Vida de Nossa Senhora,* « Atlantida » ; Lisbonne.

Un songe de grandeur qui n'a jamais voulu désarmer et qui n'est fait, dans le peuple, que de profonde fierté de race, mais que les dynastes ambitieux ont trop souvent fait servir à leurs vaines intrigues ou que d'audacieux aventuriers ont promené sous toutes les latitudes, un songe de grandeur que nourrit l'indéfectible amour de la liberté illumine toute l'histoire de Portugal. Nous avons insisté maintes fois sur le réveil de la conscience nationale, coïncidant avec l'avènement des idées libérales et trouvant son épanouissement dans les institutions démocratiques. Il est naturel que ces institutions nouvelles cherchent à se légitimer, non seulement dans le présent, au sein des intérêts immédiats de la classe nombreuse, mais aussi dans le passé au sein du sentiment populaire séculairement comprimé.

Dépouiller les vieilles chroniques, les archives poudreuses, dont la richesse est grande en Portugal, pour y retrouver la figure obstinée du peuple aspirant à la justice et à la liberté, encore que pénétré du respect nécessaire des hiérarchies féodales, telle est la tâche qui s'offre aux lettrés de la Lusitanie contemporaine. D'aucuns, certes, continuent de lâcher la bride à l'imagination, et brodent sur de vieux thèmes d'histoire des récits plus ou moins attachants ; mais les meilleurs s'efforcent de joindre le don du style à la documentation précise, et font œuvre, non plus de simple fantaisie ou de sèche analyse, mais de résurrection, ainsi que l'a dit notre Michelet.

Tel Antero de Figueiredo, qui est assez sûr de lui-même, c'est-à-dire de son art et de sa science, pour reprendre d'anciens sujets et s'y affronter, avec un bonheur de nouveauté qui doit être le résultat d'un amour désintéressé. Après *Dom Pedro et Dona Inès*, Antero de Figueiredo nous restitue le hautain visage de **Leonor Teles**, reine de Portugal, que l'on a comparée à Lucrèce Borgia et qui fit servir adroitement les grâces de son corps à la mise en œuvre de ses entreprises toujours nouvelles de domination. Leonor Teles ne connaît point le scrupule, quand il s'agit d'arriver à ses fins.

Après s'être emparée du faible roi D. Fernando pour régner sur le Portugal, en dépit d'un premier mariage, et malgré la réprobation

du peuple, elle rêve d'unir la Castille à la Lusitanie et ne réussit qu'à faire envahir et ravager son malheureux pays. Prise à ses propres filets, elle est emmenée par force en un couvent d'Espagne, sur les ordres de son propre gendre D. Juan de Castille.

C'est aux intrigues qu'elle noua qu'il faut faire remonter la première alliance anglo-portugaise conclue en 1373, ratifiée en 1380. Maintenant que le Portugal se prépare à combattre aux côtes des Anglais et des Français, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler cette date mémorable.

Antero de Figueiredo pense que le sentiment est supérieur à l'intelligence pour deviner la vérité. Pour lui, la seule déformation excusable que l'on puisse faire de l'histoire est celle qui s'exerce dans le sens de la beauté. Ainsi elle profite au songe, qui est l'aliment de la vie. C'est là une philosophie de l'émotion qui pourrait avoir ses dangers, si l'auteur n'était un si parfait artiste. Son style garde soigneusement le ton de l'époque, et ce n'est point par pure affectation — on le devine — mais bien parce que l'on ne saurait substituer des termes modernes aux vocables anciens, sans altérer les sentiments et les caractères. Ainsi pense également Anatole France.

Le Comte de Sabugosa possède, lui aussi, au plus haut degré le sens du passé. Son dernier livre *Gens de race* est peuplé de figures féminines qui ont aimé, qui ont menti, qui se sont sacrifiées pour Dieu ou pour le Diable, et qui évoquent le Portugal d'autrefois dans toute l'ardeur de la passion immortellement humaine, cette passion qui est souvent toute la raison d'exister des âmes de là-bas. On pourrait s'attendre à ce que le traditionnaliste se laisse entraîner à dramatiser de pareils sujets. Il n'en est rien pourtant, et le reproche le plus mérité que l'on puisse faire à M. le Comte de Sabugosa, c'est précisément qu'il se préoccupe trop peu de mettre en scène. A ce point de vue, M. Julio Dantas, qui est d'abord un dramaturge, est certainement plus habile. *L'Amour en Portugal au XVIII^e siècle* abonde en détails pittoresques qui font revivre, par la magie d'une langue incomparablement souple et nuancée, toute une époque d'intrigues sensuelles et de galanterie raffinée. Pourtant c'est dans son théâtre que le talent de M. Julio Dantas nous impressionne le plus, à ne citer que *Sœur Marianna*.

Nul, depuis Garrett, n'a su mieux dessiner ces visages lusitaniens, dont l'âme passionnée, à force de se montrer rétive à toute assimilation étrangère, sauva proprement la nationalité.

Quand le Castillanisme uni au Germanisme de la Maison d'Autriche étouffait tour à tour les littératures de la Galicie, de l'Aragon, de la Catalogne, le Portugal, menacé à son tour d'incorporation, trouvait de quoi préparer sa résurrection dans le sentiment lyrique de poètes comme Francisco Rodrigues Lobo, Francisco Manuel de Mello,

Braz Garcia de Mascarenhas, dans l'éloquence du Père Antonio Vieira, dans les Lettres passionnées de la Religieuse portugaise.

Ce n'est pas sans raison que M. Theophilo Braga compare les prétentions du Castillanisme sous Philippe II au Prussianisme d'aujourd'hui. Il vient de résumer en un volume intitulé **Les Seiscentistes** l'essentiel de ses travaux sur les bons ouvriers du Lusisme durant l'occupation espagnole, et ce volume sera consulté avec fruit.

Le Portugal fut sauvé dans l'âme de ses enfants par le prestige de son glorieux passé de découvertes. Grâce à l'Infant Dom Henrique et aux princes de la dynastie d'Aviz, le Portugal avait accepté une énorme mission civilisatrice, par laquelle fut inauguré tout le mouvement colonial moderne.

Et l'on peut bien discuter les mérites personnels de Dom Henrique, le Navigateur, il y a une œuvre à laquelle il a attaché son nom comme un symbole, et qui devait révéler le Portugal à lui-même, en le précipitant dans la plus formidable aventure qui fût jamais.

C'est en vertu de cette œuvre qu'il combat aujourd'hui à côté des Alliés, et voilà pourquoi il convient de louer hautement M. Joao da Rocha d'avoir, dans *La légende de l'Infant*, mis en relief la surprenante gestation d'une entreprise de foi qui devait renouveler le monde.

A bon droit le peuple de Portugal est fier de lui-même; il est passionné de liberté. Il a appris à souffrir, mais non pas à renoncer, et c'est parce que les princes persistèrent à l'ignorer qu'il a fini par opposer délibérément sa volonté à la leur. Il fallait que le sentiment dynastique se fondît dans le sentiment national, et c'est ce que les rois n'ont pas toujours nettement compris.

L'histoire du Lyrisme portugais nous montre la lente ascension de l'âme lusitanienne vers la lumière. Depuis Joao de Deus, qui retrouva au cours du XIXe siècle le chemin des sources pures et dont l'œuvre possède une grâce spontanée de folk-lore, depuis les *Simples* de Guerra Junqueiro, les poètes portugais se sont efforcés d'être les interprètes de la Terre et de la Race; ils ont appris à aimer d'abord les choses et les gens du pays natal, et les romanciers eux-mêmes, après les analyses réalistes et les dissections sociales, n'ont pas dédaigné de retourner vers la bucolique, tel Teixeira de Queiroz, qui vient de publier, sous le titre caractéristique de *Au soleil et à la pluie*, toute une série d'idylles champêtres, finement observées et cueillies à même le sol. Ces récits ont la simplicité du vieux Julio Diniz, et ils ont le grand mérite d'être vrais. A ce titre, il faut les rapprocher de ces purs joyaux d'art que signait Trindade Coelho.

Mais la voix des poètes exprime davantage les profondeurs du sentiment racique. Quelques-uns rejoignent dès maintenant les plus

grands, et leur art s'épure à chaque instant dans le sens national; j'ai nommé Affonso Lopes Vieira, Teixeira de Pascoaes, l'émouvant auteur de *Sempre*, Antonio Corrêa d'Oliveira.

Sous le titre **Ma Terre**, ce dernier consacre à son pays de Beira une série de dix poèmes, dont quatre ont paru maintenant : *Chemins*, *Auto de l'An neuf*, *Au coin du feu*, *Vie de laboureur*. Antonio Corrêa d'Oliveira unit à l'émotion du paysage, à la divination des âmes simples, le sens du mystère et de l'infini. S'inspirant de ce qu'il y a de plus traditionnel dans la langue portugaise, il semble avoir cueilli ses strophes sur les lèvres du peuple, et son vers évocateur palpite dans une lumière enchanteresse, où il y a des ailes d'anges, des échos de prière, des larmes d'amour muées en diamants. Jamais le poète de *Sam Frei Gil* n'était monté plus haut. Que de choses profondes il nous fait comprendre et quelle grâce de légende il y a dans l'*Auto de l'An neuf*, qui fait alterner, au coin du feu, les voix augurales de l'Avenir et du Passé!

On a dit d'Augusto Gil qu'il était le plus fidèle héritier de Joao de Deus. Rien n'est plus exact, spirituellement parlant ; car l'inspiration du poète est parfaitement autonome. Augusto Gil est un tendre ; c'est pourquoi il a voulu consacrer à la Femme un cantique religieux d'adoration, et il a composé *Alba plena*, qui est la légende même de la Vierge Marie, tel que le peuple de Portugal doit aimer à en imaginer les épisodes au long des processions fleuries. Et le poème, doux et simple comme les meilleurs de notre Francis Jammes, est une grande leçon de sacrifice et de bonté.

Il est aussi deux poèmes vibrants de foi humaine et patriotique que bien des Portugais sauront sans doute par cœur en venant sur le front de France ; l'un, que publie *Atlantida*, est signé Joao de Barros et s'intitule *Oraison à la Patrie* ; l'autre signé Teixeira de Pascoaes s'adresse *A la France* et a paru dans *Aguia*. Une émotion souveraine emplit ces vers actuels.

Signalons, en terminant, l'idée originale de M. Antonio Corrêa de Pinho, qui a songé à l'organisation d'une paix durable par la création d'une armée internationale, comme conséquence normale de la victoire des Alliés. Ainsi le Tribunal d'arbitrage disposerait des sanctions efficaces. Naturellement chaque État serait occupé par des troupes d'origine étrangère. Reste l'application. Nous nous proposons d'y revenir.

PHILEAS LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Pélissier (Jean) : *L'Europe sous la menace allemande en 1914*, Perrin, 3.50. — Bassompierre (Albert de) : *La Nuit du 2 au 3 Août 1914 au ministère des Affaires étrangères de Belgique*, Perrin, 1 fr. — Baie (Eugène) : *La Belgique de de-*

main, Perrin, 0.60. — Pierre de Lanux et Milan Toplitza : *L'Autriche-Hongrie en guerre contre ses sujets*. Édition spéciale de la Revue Hebdomadaire, 0.50.— Réponse à une lettre de M. Yves Guyot. — *Les Persécutions des Yougo-slaves*, avant-propos de Victor Bérard. Plon-Nourrit, 0 fr.50. — Vinaver : *Rapport sur la question juive*, Paris, 57, Boulevard Victor, 0 fr. 50. — Bernard Lauer : *La question polono-juive d'après un juif polonais*, Paris, Levé, 0 fr. 50. — René Pinon : *La suppression des Arméniens, méthode allemande, travail turc*, Perrin, 1 fr. — Abbé Griselle : *Une victime du pangermanisme : L'Arménie martyre*, Bloud, 1 fr. — Omer Chevalier : *L'Internationale socialiste a vécu*, Ollendorf, 3.50. — Edmond Laskine : *L'Internationale et le pangermanisme*, H. Floury, 6 fr. — José Rousset-Lépine : *Une ambulance de Gare*, Plon, 2 fr. 50. — H. P. Roché : *Deux semaines à la Conciergerie pendant la bataille de la Marne*, Attinger, 20, boulevard Saint-Michel, 2 fr. — Sous-lieutenant Louis Madelin : *La bataille de Verdun et l'opinion allemande*, Plon, 1 fr. 50. — Edith Wharton : *Voyage au front*, de Dunkerque à Belfort. Plon et Nourrit, 3 fr. 50. — Léon Bocquet et Ernest Hosten : *L'Agonie de Dixmude (Episodes de la bataille de l'Yser)*, préface de Charles le Goffic, illustrations de Léon Cassel, librairie Jules Tallandier, 3 fr. 50. — Joseph Boubée : *Parmi les blessés allemands, août-décembre 1914*, Plon et Nourrit, 3 fr. 50.

« L'Europe n'était pas prête » est devenu un truisme. Je me répète cette vérité, très connue, très répandue, très acquise, et je n'en ouvre pas moins avec un sentiment de curiosité ce livre de M. Jean Pélissier : **L'Europe sous la Menace allemande en 1914**. Que va-t-on me dire de nouveau là-dessus ? M. J. Pélissier a questionné des hommes politiques, de par l'Europe. Je vais voir d'un peu plus près, d'après un observateur, la façon qu'avait l'Europe de n'être pas prête : et c'est là l'intérêt que je crois pouvoir indiquer au lecteur dans les pages que je signale ici.

M. J. Pélissier, ai-je dit, a questionné divers hommes politiques, en Angleterre, en Allemagne, en Russie. C'était à la veille de la Guerre. Leurs réponses sont après coup, pour nous, comme le visage d'un homme sur qui, sans qu'il le voie, le bras du Destin est déjà levé. En ce qui concerne le pacifisme de l'Angleterre, l'impérialisme de l'Allemagne, l'« énigme » de la Russie, il est tragique de se dire : Voilà ce qu'on pensait et voilà ce qu'on ne pensait pas ; voilà les faits et les idées sur lesquels on vivait, et voilà ceux sur lesquels on ne vivait pas : et, de toute façon, quoi que l'on pensât ou ne pensât point, de quelque façon que l'on vécût ou ne vécût point, — la Guerre *était* là !

Comment elle s'y prenait pour n'être pas prête, l'Europe ? Oh ! d'une façon fort peu systématique, malgré le pacifisme, fort peu consciente, fort peu volontaire. Il y avait des masses de forces de diverses *qualités*, flottant à peu près aveuglément, çà et là, — les plus denses décidant, sur le point où elles se trouvaient, d'une détermination d'ensemble à l'avenant. En Angleterre, par exemple, d'après l'Enquête de M. J. Pélissier, cette force paraît avoir été le Libéralisme. Tous les acheminements de celui-ci ? Marquez autant de fausses directions par rapport au véritable sens du Lendemain !

Fausses directions pleines de force intrinsèque, et, par là, d'autant plus perdues. Voici quelques-unes des consciences charriées de la sorte. M. Llyod George, ne parlons pas de lui, qui a réagi. Mais écoutons Lord Courtney of Penwith, pacifiste notoire : « L'Allemagne ne songe à faire la guerre à personne... L'Angleterre ne se battra jamais contre l'Allemagne. » A son tour, Lord Weardale of Stanhope dit : « Mais croyez-vous que la grande majorité des Allemands en ont été moins désagréablement surpris? » (des incidents de Saverne). Pauvre banalité incontrôlable! Et c'est encore le fameux prophète Norman Angell, l'Ange, ou le Moïse, de l'Economie, qui, juché sur un coffre fort comme sur un Sinaï pacifiste, déclare : L'Allemagne a, immédiatement ou médiatement, de gros intérêts dans la Cité : donc elle ne fera pas la guerre à la Cité, car ce serait, en définitive, faire la guerre à son propre argent. L'Allemagne, en effet, ne voulait pas faire la guerre à l'Angleterre : mais l'Ange de l'Économie érige sa proposition en axiome général, — comme si la question d'argent, si souvent alléguée par d'insupportables pédants, avait jamais empêché une guerre de se faire ou de durer ! Grand succès, cependant, pour cet axiome et pour ce livre, pour cette bible, dans les Démocraties d'Occident, ce qui est l'indice de ce qui s'éprouvait en leurs profondeurs. O Mères! Mères qui *avaient* de toute éternité enfanté la défaite, dont on a tant de peine à faire, à force de violences au destin, autre chose qu'un avorton de victoire! Les Conservateurs anglais, eux, toujours d'après le témoignage de M. J. Pélissier, y voyaient plus clair Inutilement. Car telle est l'ironie, ou l'humour, des choses en Angleterre : des deux partis qui s'en partagent le gouvernement, l'un, le libéral, par excès d'optimisme, n'a jamais su empêcher la guerre; et l'autre, le conservateur, n'a jamais pu que la « conserver », la pousser à outrance, une fois déclarée sans qu'il y pût mais.

Quant à la Russie, ce grand pays vague, continuait, malgré tout, vaille que vaille, à ne prendre conscience de lui-même que par et dans l'autocratie, — dans une autocratie faussée elle-même par de sourdes et gauches immixtions démocratiques. Et voilà, au lendemain du désastre de Mandchourie, le genre d'expériences qu'il faisait laborieusement et obscurément, le grand pays vague à puissance diffuse, quand lui vint la guerre. Ici, concentration de la nébuleuse. Concentration, par un accroissement de conscience et d'action populaire, paraît-il. « L'invasion austro-boche, d'après l'opinion de M. Jean Pélissier, eut pour conséquence favorable de desserrer les liens d'un autoritarisme qui n'était plus de ce siècle et de faire comprendre aux dirigeants de ce vaste Empire la nécessité de faire appel à la volonté libre des masses populaires, pour opposer un rempart inébranlable aux furieux assauts de l'ennemi. » L'interprétation est-elle exacte?

Je n'en sais rien. La Russie, c'est si loin, et l'on ne peut, actuellement, y jeter un coup d'œil que par les embrasures des Carpathes, qui elles-mêmes ne sont pas là. — Pour l'Allemagne, cette remarque seulement : Au printemps de 1914, M. J. Pélissier y questionna l'un des chefs de la social-démocratie sur la fameuse grève du socialisme germanique en cas de guerre. Réponse des plus embarrassées de l'homme politique, laquelle dut être connue à temps, en France, ce livre y ayant d'abord paru en articles, avant les hostilités. Mais ceci n'empêcha pas l'obstination chimérique de nos songe-creux.

Citons, pour finir, cette vue d'ensemble :

En face d'elle, l'Allemagne trouvait la France et l'Angleterre habituées à considérer la guerre comme une éventualité lointaine et invraisemblable, à laquelle on ne sacrifiait ni les querelles de parti qui constituent le sport national préféré, ni la poursuite effrénée de la richesse particulière (1), ni les droits des citoyens (2), ni la soif de liberté individuelle et d'égalité civile, ni le goût de tout discuter et d'avoir raison vis-à-vis de chefs contestés et de dignitaires fragiles, ni une vergogne surannée à sacrifier les droits des plus faibles aux intérêts et aux convoitises des plus forts.

Redisons ces choses, pour les bien connaître, et nous guérir de quelques unes d'entre elles, car c'est, en partie, de quelques-unes d'entre elles qu'est fait le malheur du monde.

Dans ces pages sur **la Nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires étrangères de Belgique**, M. Albert de Bassompierre, au moment de faire le saisissant récit des circonstances qui ont entouré la remise de l'ultimatum allemand, se demande, au sujet de la neutralité, « si ce cadeau des Grandes Puissances a été, en fin de compte, un bienfait » pour ce pays (tout le monde a fait depuis longtemps la réponse en Belgique) ; et il souligne la nécessité « de tirer les conclusions qui se dégagent pour l'avenir de la terrible leçon des événements ». La politique de la neutralité est-elle possible à l'avenir? Telle est la question, — complètement résolue en principe, — devant laquelle la guerre a placé la Belgique. M. Eugène Baie, l'homme politique et publiciste belge, dénonce, dans **La Belgique de demain**, « le régime absurde de la neutralité permanente où tous les égoïsmes de classe ont cherché refuge et appui ». De plus, « il faut mettre le pays à l'abri des surprises de la lutte, en faire un rempart, un organe essentiel de l'ordre européen ». En d'autres termes, il faut en faire une « barrière rhénane ». On n'annexerait pas, mais on « érigerait en protectorat » les pays de la rive gauche du Rhin. (Je crois savoir que l'opinion belge, dans les milieux avertis, serait lente, ici, à suivre M. Baie.)

(1) Surtout !
(2) On parlait tout le temps de droit,— on aurait bien dû parler aussi un peu de force. Toujours les droits de l'homme, jamais la force de l'homme ! Toujours les banalités de l'homme, jamais les réalités de l'homme !

Il y aurait aussi, envers la Hollande, une politique belge que M. Eugène Baie expose en publiciste pour qui les conditions d'une unité des « Pays-Bas » n'ont point de secrets ni de doutes. Des pages sur la question du Grand-Duché du Luxembourg et la rentrée de celui-ci au giron belge (1) précèdent ces aperçus.

MM. Pierre de Lanux et Milan Toplitza ont consigné, dans leur brochure sur **l'Autriche-Hongrie en guerre contre ses sujets**, maints exemples d'atrocités. Il faut préciser qu'il s'agit des sujets Yougo-Slaves. « Tandis que le monde entier garde les yeux fixés sur les faits extérieurs de la Grande Guerre, l'Autriche, en secret, met le temps à profit pour essayer par tous les moyens d'écraser, dans les limites de ses frontières, l'idée nationale serbe, qui est aussi celle des Slaves du Sud. » L'écrit de MM. de Lanux et Toplitza est donc un chapitre de l'histoire des luttes austro-serbes. Le titre semblait annoncer davantage : par exemple, des choses sur le problème ethnique de la double monarchie. Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la prétendue insolubilité de ce problème. Pour revenir aux Slaves du Sud, les Slaves du Sud sont les Balkans. Là sont les ambitions de l'Autriche. Mais le boulevard de sa défense est ailleurs. Cependant, en ce qui concerne ce boulevard même, cette défense, le Yougo-Slavisme est une difficulté, et en voici un exemple : « Quand l'armée autrichienne recula devant les forces russes qui envahissaient la Galicie (la première fois), deux régiments bosniaques furent dispersés par petits groupes sur le front. » Mais l'on eut des « désillusions », qui firent que « l'armée des provinces du Sud fut envoyée sur le front de France ou de Belgique en échange de troupes allemandes ».

M. Yves Guyot, d'après une lettre qu'il me fait l'honneur de m'écrire à propos des lignes que j'ai consacrées à son ouvrage sur « Les causes et les conséquences de la Guerre », croit voir qu'une partie de mes appréciations ne s'applique pas aux conclusions de son livre : « Vous parlez d'une Allemagne dans le genre de celle du lendemain de 1815 : mais ce n'était qu'une confédération : et si vous voulez revenir à ce régime, vous devez admettre avec moi la nécessité de la dissolution de l'Empire allemand, car il l'implique. » Evidemment. Mais je n'avais pas dit cela. Que M. Yves Guyot veuille bien jeter un nouveau coup d'œil sur ce passage. J'avais parlé, pourra-t-il voir, d'une Allemagne assagie qui, au point de vue de l'équilibre européen, serait, après 191..., ce qu'était la France après 1815. La France, et non pas la Confédération germanique d'alors. Quant à une dissolution de l'Empire allemand, je n'y crois pas. Assurément, je souhaite me tromper : mais le fait est que je n'y crois pas.

EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) Voir là-dessus *Mercure de France* du 1er novembre 1915, page 543.

§

L'histoire des **Persécutions des Yougo-slaves** est de la plus haute importance, puisque la Guerre est sortie en somme du désir austro-hongrois d'asservir complètement les Slaves du sud. Tout le monde sait que la monarchie des Habsbourgs est basée sur la dure subordination de la majorité slave aux deux minorités allemande et magyare, mais on ne connaît pas assez les moyens employés pour maintenir ce joug ; contre les Yougo-Slaves notamment le machiavélisme habsbourgeois a fait merveille, ainsi que le *divide et impera* ; de ces Slaves du sud, les uns Slovènes et Dalmates ont été soumis à l'Autriche, d'autres Croates à la Hongrie, d'autres Bosniaques et Herzégoviniens aux deux. Tout a été soigneusement organisé pour que ces peuples ne s'unissent pas entre eux et surtout ne s'unissent pas aux autres Yougo-slaves restés indépendants, les Serbes, et dans cette organisation, police et justice jouent leur rôle, comme le fait pressentir la devise sinistrement ironique de cet empire : *justitia fundamentum regnorum*. Le petit livre dont je parle fait précisément l'historique de ces odieux procès politiques intentés de 1908 à 1916 aux patriotes yougo-slaves ; le dernier et le pire s'est terminé à Banjaluka, il y a quelques mois seulement, le 22 avril 1916, procès monstre couronné par 98 condamnations dont 16 à mort, plusieurs centaines d'années de prison, et plus de 14 millions de couronnes d'amende ! En vérité, quand on compare les procédés de gouvernement des deux empires germaniques, on ne sait auquel des deux donner la palme ! L'Allemagne est sans doute plus rogue et plus brutale, mais l'Autriche est plus pédante, tartufe et cruelle ; peut-être les Alsaciens-Lorrains ou les Polonais de Posnanie ont-ils moins souffert que les Tchèques et les Croates, et autrefois que les Lombards et les Vénitiens. Et ceci, vraiment, ne permet pas de partager l'avis de ceux qui, ensorcelés par les ombres de Kaunitz et de Choiseul, voudraient conserver une grande et forte Autriche soi-disant pour contenir la Prusse. Le monde s'est rapetissé, et Vienne et Berlin ne reprendront pas plus leurs anciennes querelles que Gênes et Venise. D'ailleurs le droit des peuples que nous dicte notre devoir est d'accord avec notre intérêt national. Il vaut mieux pour nous avoir désormais affaire à une Pologne, une Bohême, une Hongrie, etc. plutôt qu'à un vaste empire unifié par la police bigote et la mégalomamie tudesque des Habsbourgs.

Les Juifs ne sont pas aussi persécutés que les Yougo-Slaves, mais ils se plaignent beaucoup ; or, même s'ils exagéraient un peu, ce ne serait pas une raison pour refuser de les entendre. Pour ceux de Russie, la question est éclairée par le **Rapport sur la question juive** que M. Vinaver, ancien député à la Douma, a présenté au nom du parti constitutionnel-démocrate ; ce que demande ce rapport, la

rentrée des Juifs dans le droit commun, est très juste. Pour ceux de Pologne, la question est compliquée par ce fait qu'à l'élément juif-polonais qui est très attaché à la Pologne est venu s'adjoindre, par suite des manœuvres de la bureaucratie tsariste, un élément juif-russe qui serait plutôt anti-polonais, qui a fait élire aux élections à la Douma d'avant la guerre des députés nationalistes juifs à Varsovie même, et qui a éveillé les légitimes susceptibilités de patriotes comme Dmowski. Tout ceci est bien expliqué dans la brochure de M. Bernard Lauer : **La question polono-juive d'après un juif polonais**. Il n'y avait jamais eu d'antisémitisme en Pologne jusqu'à nos jours, et la Déclaration des Juifs de Galicie a affirmé très nettement : « Nous ne connaissons pas un seul exemple où la faute des *pogrom* soit imputable même à la populace polonaise. » Mais cela pourrait changer si les nouveaux Juifs venus de Russie ne s'adaptaient pas à leur nouvelle patrie polonaise, ou si les anciens Juifs, comme le leur conseillent leurs coreligionnaires d'Allemagne, se cantonnaient à part de la population indigène en ne voulant se servir que de leur « jargon » qui est un véhicule d'allemand, et en se plaçant sur le terrain du nationalisme juif. La solution du problème, là comme partout, est dans le respect des droits de tout le monde; les Juifs deviennent de bons patriotes dans les pays qui ne les mettent pas en dehors du droit commun, et même dans des pays comme l'Allemagne où ils sont tenus en situation inférieure, ils deviennent parfois de trop ardents patriotes, à preuve Maximilien Harden, Lissauer, Lasson, Karl Marx et tant d'autres. Il y a donc tout lieu d'espérer que la Pologne libre suivra les conseils de M. Bernard Lauer, et non les exemples du *tchin* tsariste; les Juifs de tous pays se sont conduits loyalement envers leurs patries respectives pendant cette guerre, et on n'en dirait pas autant de tous les non-juifs, en Russie notamment. Les Juifs polonais pourront jouer un grand et beau rôle dans la République ressuscitée, et ceci me rappelle une réplique ma foi très belle des *Mères ennemies*, de Catulle Mendès, dans une des dernières batailles où sont écrasés les patriotes polonais : « Que fais-tu, Juif ? tu touches à la croix ! » — Et le Juif répond : « Je relève l'étendard de la Pologne ! »

Je disais, dernièrement, ici même (16 juin, p. 728) qu'on ne comprenait rien à la furie des massacres arméniens. Le livre de M. René Pinon : **La Suppression des Arméniens : Méthode allemande, travail turc**, ainsi que celui de M. l'abbé Griselle : **Une victime du pangermanisme : l'Arménie martyre** apportent une explication qui a bien chance d'être exacte : ce serait l'Allemagne qui, pour constituer une barrière contre la Russie, aurait eu l'idée, dès 1913, d'établir en Arménie les musulmans d'Europe ne voulant pas rester sous la domination des Serbes ou des Grecs, et de

transplanter alors les Arméniens en Mésopotamie où ils auraient amélioré le pays pour le plus grand bien de la « Bagdadbahn ». Les Turcs ont perfectionné l'idée en ajoutant le massacre à la transplantation, mais il paraît que les consuls allemands et officiers allemands ont approuvé le perfectionnement et y ont même collaboré. Le kaisérisme est donc responsable d'un demi-million de cadavres, au moins, de pauvres gens inoffensifs, dont beaucoup de femmes et d'enfants, à ajouter aux autres millions des champs de bataille d'Europe !

Le mot « pauvres gens inoffensifs » me fait souvenir que M. de Morgan, dans une lettre d'ailleurs fort intéressante sur l'histoire des Arméniens (*Mercure*, 1er août, p. 569), a contesté ce que j'avais dit du caractère peu belliqueux de cette race. Le fait est pourtant admis par tout le monde en ce qui concerne les temps modernes, dont seuls j'avais à me préoccuper à propos des massacres de ces 20 dernières années. Voici, par exemple, l'opinion de l'anthropologue Deniker : « Comme les Juifs, ce peuple, après avoir donné des preuves de bravoure et d'une humeur belliqueuse remarquable, se tourna en grande partie vers le négoce, (mais) l'esprit guerrier, complètement éteint chez les Juifs, se réveille encore par moments chez les Arméniens. » S'il se réveille par moments, c'est qu'il est en général endormi ! Un autre spécialiste, M. Surbézy, qui a écrit en 1911 un livre sur les *Affaires d'Arménie*, dit dans le même sens : « L'Arménien est timide et peu courageux; né en quelque sorte pour subir l'oppression brutale de ses voisins et de ses maîtres. » Je pourrais multiplier les textes de ce genre au sujet de ce que M. Griselle appelle la « soumission atavique » des Arméniens, mais je suis certain que M. de Morgan est, au fond, de mon avis, car je ne nie pas, de mon côté, les hauts faits du roi Tigrane, ami de Mithridate, ni du roi Amikou, ennemi d'Assurbanipal.

Sur un autre point, le malentendu est plus sérieux, et comme il présente un intérêt très réel, il y a lieu de l'éclaircir. En reproduisant mon mot : « Si la diplomatie voulait créer un Etat d'Arménie, elle serait bien embarrassée pour le situer », M. de Morgan ajoute : « Bien certainement non ; car les diplomates sont pour la plupart des hommes versés dans les questions historiques et géographiques ; tous ont fait leurs études littéraires et ils connaissent le géographe grec Strabon, etc. » Sans oser m'introduire sans permission dans la docte catégorie des gens « versés dans les études historiques et géographiques, » je crois pouvoir avancer que si les diplomates avaient à instituer un Etat d'Arménie, ils se préoccuperaient moins de Strabon que des Arméniens actuels, et, du coup, leurs « études littéraires » ne pourraient que très mal les tirer d'embarras. Elisée Reclus, auquel me renvoie fort obligeamment M. de Morgan, dit justement

(*Géographie*, IX, p. 341) : « Nulle part, les Arméniens ne vivent en corps de nationalité compacte. » C'est exactement ce que je voulais rappeler en disant qu'ils ne formaient pas un corps de nation véritable. Un seul détail le montre ; sur 3 millions 1/2 d'habitants que contient l'Arménie turque, il n'y a que 560.000 Arméniens ! Dans les districts d'Erzeroum et de Van que l'on cite comme le cœur de l'Arménie, il n'y a qu'un quart ou un cinquième de la population qui soit arménienne. Ajoutez que dans la Turquie d'Asie, il y a deux Arménies, la grande et la petite, séparées par de vastes régions peuplées de races différentes, et que, de plus, il y a une Arménie caucasienne russe où les Arméniens sont disséminés un peu partout au milieu de Tartares, de Kurdes et de Géorgiens, et séparés d'ailleurs de leurs frères de Turquie ; et une Arménie persane ! Si, avec tous ces éléments à harmoniser, les diplomates ne sont pas embarrassés, je ne sais vraiment pas ce qu'il leur faut.

Pour en revenir aux massacres, et pour me retrouver d'accord en finissant avec M. de Morgan, je donne, d'après le Comité arménien de Sofia, le chiffre des Arméniens massacrés, déportés ou violentés en 1914-1915 ; il s'élèverait à 1.163.500 personnes des deux sexes. Même si ces chiffres devaient être réduits, le martyre de l'Arménie n'en serait pas moins horrible dans cet ensemble d'horreurs qu'a déchaînées la guerre des kaisers. Le mot de la fin est fourni par les journalistes allemands : « Ce n'est pas notre affaire, ose écrire M. de Reventlov, de nous apitoyer sur le sort des révolutionnaires et usuriers arméniens. » Et la *Gazette de la Croix* : « Les massacres d'Arméniens n'ont jamais été qu'un moyen de défense contre leurs intrigues... la patience des Turcs a vraiment été admirable. » Quand il s'agira d'occuper militairement l'Allemagne pendant une certaine période après la guerre, pourquoi ne ferait-on pas appel aux Arméniens ? Ils y monteraient la garde, avec très bonne volonté. Les Belges aussi, d'ailleurs. Comme les Tchèques et les Croates en Autriche et en Hongrie.

L'Internationale socialiste a vécu ! déclare M. Omer Chevalier, un des membres importants du parti socialiste belge. Et contre elle il dresse un Réquisitoire, de quelques pages seulement, mais suivi du plus décisif recueil de Pièces à conviction qu'on puisse souhaiter, et aboutissant à des conclusions qui sont celles de la majorité et devraient être celles de la totalité de nos socialistes français. Les voici d'ailleurs : L'Internationale socialiste est morte de s'être odieusement asservie au kaisérisme ; il faut en préparer une autre, entièrement nouvelle, composée d'hommes nouveaux et fondée sur des doctrines nouvelles, ou plutôt renouvelées, car il n'y aura qu'à reprendre et à réaliser cette fois la devise immortelle : Liberté, Egalité Fraternité. J'ajouterai : et à abandonner l'ancienne devise : Lutte de

classes. Cette conception du progrès social résultant de la discorde, de l'action directe et de la chaussette à clous, même agrémentée de la grève générale agissant comme un mythe social, est si inepte qu'on se demande comment des hommes intelligents ont pu donner dans ce panneau marxiste. Le progrès social est l'œuvre avant tout des inventions scientifiques, et ensuite des organisations industrielles, et il a besoin, pour se réaliser, de la paix, et de la bonne volonté de tous. Que les savants et les ingénieurs s'enrichissent à ce progrès, rien de plus juste puisque tout le monde, même les plus pauvres, s'enrichit avec eux ; ce qui importe, ce n'est pas de modifier les parts respectives du gâteau à partager, c'est de grossir le gâteau, ce qui d'ailleurs ne peut avoir lieu que si les parts sont inégales; et la sagesse consiste à savourer la part sans jeter un regard torve sur la part du voisin. Mais ces considérations générales nous éloignent un peu de l'internationale socialiste.

Tous les internationalismes sont légitimes à condition qu'ils respectent les nationalismes, sans lesquels d'ailleurs ils ne seraient pas nés, mais ils deviennent particulièrement odieux quand ils cherchent à détruire ces nationalismes, au profit d'un, et tel a bien été toujours le cas de l'Internationale marxiste. Le livre très travaillé de M. Edmond Laskine : **L'Internationale et le pangermanisme** ne laisse pas plus de doutes sur ce point rétrospectif que le recueil documentaire de M. Omer Chevalier sur le point présent. Dès 1864, Karl Marx s'introduit dans la première Internationale qui venait d'être fondée, sans lui et sans les ouvriers allemands, par des ouvriers français et anglais réunis à un meeting en faveur de la Pologne, et il s'y introduit avec l'idée bien arrêtée de substituer ses doctrines de luttes de classe et de grève générale aux théories françaises et russes de crédit mutuel, d'entr'aide, de liberté politique et de coopération économique. La façon dont il manœuvre est, à vrai dire, merveilleuse d'habileté; les injures contre Proudhon arcboutent les calomnies contre Bakounine, et l'intimidation complète la persuasion pédante; tous nos socialistes finissent par avaler bouche bée la pâtée indigeste et fielleuse de ce sot, car vraiment, comme penseur et savant, Karl Marx ne mérite que ce nom, et l'avalent sans se douter le moins du monde que l'internationalisme qu'on leur prêche est au fond du chauvinisme tudesque, et que l'appel : Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! se complète mentalement par ces mots : pour le meilleur profit de dame Germania. D'année en année, on voit s'accuser la victoire du marxisme sur le proudhonisme; en 1866, au congrès de Genève, et en 1867, à celui de Lausanne, le socialisme français domine encore, mais en 1868, au congrès de Bruxelles, et, en 1869, à Bâle, il passe au second rang, et c'est Marx qui, par l'intermédiaire du Conseil général de Londres, met sa dure main sur toute

l'Internationale. Or, à partir de ce moment tout s'organise pour discipliner les divers socialismes nationaux à l'avantage de la social-démocratie allemande et sans la moindre préoccupation des droits des autres peuples. En 1870, Marx, qui, depuis plusieurs années, se réjouissait de voir Bismarck pousser les choses en France à la crise, proclame au nom de l'Internationale que la guerre est pour l'Allemagne une guerre défensive, condamne chez nous les souvenirs de 1792, et accepte de bonne grâce le rapt de l'Alsace-Lorraine. Il est vrai que tous les socialismes, dégoûtés de ce chauvinisme teuton, se retirent de l'Internationale, mais quand celle-ci se reforme vers 1889, la socialdémocratie, appuyée sur le prestige kaisériste, avait pris une telle importance que c'est elle qui en saisit la direction. Depuis lors, et pendant 15 ans, tout le socialisme international est combiné pour la plus grande gloire de l'Allemagne. On dit aux autres prolétariats : Désarmez, révoltez-vous, sabotez votre mobilisation ! mais on se garde bien d'en faire autant. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire un exemple d'une pareille impudence. Le socialisme international devient une machine de guerre kaisériste aussi brutale que la grosse Bertha, aussi perfide que les gaz asphyxiants, et la socialdémocratie allemande couronne sa longue conduite, le 4 août 1914, en votant à l'unanimité les crédits de guerre, et en s'obstinant, aujourd'hui encore, en ne voulant ni reconnaître, ni même admettre que puisse exister le droit des peuples asservis, Danois, Polonais, Alsaciens.

A vrai dire, cette attitude des socialistes allemands, comme d'ailleurs celle des pacifistes allemands qui ne prêchent la paix que sur le thème *Beati possidentes*, et aussi celle des catholiques allemands qui ne connaissent que le cinquième évangile *secundum Wilhelmum*, est le plus terrible argument qui soit contre l'Allemagne elle-même. Bonaparte disait : L'émigration n'est qu'une maladie de peau, tandis que le jacobinisme est une maladie interne. Si le pangermanisme n'était le fait que du Kaiser et de ses junkers, ce serait une maladie de peau, mais il est le fait aussi de ses professeurs, de ses prêtres, de ses pacifistes et de ses socialistes et c'est là chose grave. En 1869 un Allemand passé aux Etats-Unis écrivait à Liebknecht : « Ici tu serais un homme libre. Tu pourrais agir utilement et avec indépendance. Là-bas tu es un jouet, une bête de somme. Examinons votre prétendu royaume de Dieu. Tout en haut trône l'omniscient, le sage par excellence, votre Dalaï-lama, Marx... » Pourquoi cette lettre-là est-elle un document unique, et pourquoi, parmi les millions et les millions d'Allemands passés depuis lors en Amérique, ne s'en est-il pas trouvé un pour dire du Kaiser, lui aussi omniscient et Dalaï-lama, ce que le correspondant du vieux Liebknecht disait de Karl Marx, et pour adresser à tel de ses compa-

triotes d'Europe le même appel : « Ici tu serais un homme libre, tu pourrais agir avec indépendance. » Rien de plus angoissant pour quelqu'un qui voudrait, malgré tout, faire crédit à l'âme allemande que cette constatation : Parmi ces millions de citoyens des libres Etats-Unis, qui ont joui et bénéficié de la paix, de la liberté, de la démocratie, du self government, pas un qui ait crié à ses frères enkaiserisés : Le salut est ici ! Renoncez à l'empire, à ses pompes et à ses œuvres, secouez Kaisers, Kœnigs, Herzogs et Grafs, mettez-vous en république ou en monarchie libérale, démocratique et parlementaire et devenez enfin des civilisés ivres d'autre chose que de volonté de puissance, c'est-à-dire de massacre et de vol !

Une dernière réflexion à propos de Karl Marx personnellement. On sait qu'il était israélite allemand, mais en réalité, il était beaucoup plus allemand qu'israélite, comme Lassalle, comme Lasson, comme Lissauer, Maximilien Harden et tant d'autres. Or, n'est-il pas curieux que les défauts qu'on reproche chez nous aux Juifs et qui ont provoqué si souvent l'antisémitisme, se retrouvent chez les Allemands ? Ce mélange de platitude obséquieuse et d'arrogance méprisante, cette insistance indiscrète à pénétrer chez vous, cet espionnage subtil, ce goût âpre de l'argent, cette absence de scrupules, ce manque de tact, cet orgueil indomptable et cette rancune inexpiable, tous ces vices qu'on croyait juifs sont plutôt des vices allemands, et certains israélites fraîchement immigrés ne les avaient peut-être que parce qu'ils venaient d'Allemagne. C'était une thèse chère à Bernard Lazare, et il pouvait bien avoir raison contre Drumont. Jusqu'à cette fameuse puanteur, *fœtor judaïcus*, qui n'est peut-être que la plus fameuse encore maintenant bromydrose boche ! Nos israélites seraient donc en droit de rendre les Allemands responsables de la mauvaise presse qu'ils ont eue parfois. Voilà un contre-coup inattendu de la présente guerre sur la psychologie comparée des races !

HENRI MAZEL.

§

Je n'oserai trop affirmer qu'il me sera permis de le dire, — puisqu'il faut toujours compter avec la censure, — ni, d'autre part, qu'on veuille empêcher de parler de choses ayant deux ans d'âge, — sans ajouter qu'elle n'intéressent nullement la défense nationale, — mais il m'a bien semblé que le livre de Me José Roussel-Lépine : **Une ambulance de Garé**, *croquis des premiers jours de Guerre*, nous retrace, implicitement surtout, l'existence, les tracas, les angoisses de la population de Meaux, du début des hostilités jusqu'à la bataille de la Marne. C'est du reste la tour de Meaux, très reconnaissable aux trois pinacles qui surmontent ses contreforts, qu'on retrouve sur la couverture du volume, et ce sont les paysages de la

ville, ses ponts rompus au moment de la retraite qui apparaissent aux pages finales, quand la ruée de l'ennemi menace d'emporter le dernier rempart que lui opposent les troupes françaises. — Il n'importe, du reste. L'auteur du récit a surtout donné, avec un tantinet d'ironie, le tableau d'une ambulance dans une ville de province, — un poste organisé hâtivement à la gare avec le concours des dames du lieu. Il nous raconte les premières nuits de garde, avec les papotages des infirmières, l'affairement de la présidente, « qui se croit obligée de commander quelques manœuvres inutiles : ouvrir et refermer des boîtes, tapoter les oreillers, etc... avant de gagner la salle de garde où chacune somnole pour être bientôt réveillée par les remplaçantes qui viennent prendre leur service. C'est alors un apprentissage avec des formalités presque rituelles et qui dure jusqu'au milieu d'août. On voit bientôt arriver les premiers trains de blessés et le travail commence, — ce qui nous procure quelques indications humouristiques, malgré la tristesse de l'heure. Le service des « pots de nuit » est confié à deux dames un peu mûres et qui ont « une tête à ça » ; le médecin « tout de blanc vêtu » s'avance, les manches relevées comme un sacrificateur, les mains hautes « afin d'éviter les contacts impurs ». La foule des dames s'empresse sur le quai, flirtant, distribuant les provisions, — et le lendemain on constate qu'entre six cents blessés « on a réparti deux mille tablettes de chocolat ». — Dès lors, les convois défilent continuellement, et l'auteur note au passage diverses silhouettes d'infirmières, de docteurs, — trace un croquis rapide de la haute figure énergique de l'évêque. Puis ce sont de courts tableaux de la vie quotidienne, l'organisation de l'ambulance, et toujours le passage des trains, — le charroi ininterrompu des mutilés de la guerre, aux blessures parfois horribles; les mourants qu'on administre; la recherche des éclopés dans la paille des wagons. — On arrive à la débâcle de Charleroi, et c'est l'évacuation, la cohue des populations affamées. La ville peu à peu se vide, les trains continuent à passer, charriant toujours leurs blessés, leurs malades, cependant que défile sur la route l'exode des fugitifs, traînant de pauvres carrioles avec leurs nippes, leurs meubles, sur lesquels sont juchés les infirmes et les petits. — L'ordre arrive enfin d'évacuer l'ambulance; la ruée allemande a passé la Somme, descend toujours et va atteindre la ville, — la ville « que garde l'unique tour de sa cathédrale, — hautaine, pleine de mystère et de clarté », — et le livre se ferme quand les canons français qui tonnent sur la Marne arrêtent l'agresseur et le forcent à rebrousser chemin.

M. H.-P. Roché, qui fut arrêté comme suspect au début de la guerre, nous a raconté les péripéties de sa détention : **Deux semaines à la Conciergerie pendant la bataille de la**

Marne, et avoue avoir gardé, de ces quinze jours passés involontairement dans un milieu plutôt bizarre, des souvenirs assez mêlés. — Dans la cellule où il séjourna, d'ailleurs assujetti au nettoyage, les draps des lits étaient plutôt douteux. Il fut conduit au service anthropométrique, où des employés le prirent pour un boche. Mais ses compagnons de captivité surtout lui laissèrent des impressions curieuses. L'un était un ancien professeur de grec qui avait joué à la Bourse; un autre un encaisseur de banque, plutôt habitué à manger la grenouille. C'était ensuite un garçon de restaurant accusé d'espionnage; puis un Américain richissime, voyageant en automobile avec sa jeune femme et qu'on avait coffré sur la dénonciation d'un ancien chauffeur nègre; un jeune marlou qui se vantait de cette profession sociale, personnage cynique et haineux, mais qui finit par s'amadouer et, après le premier repas, « se conduisit simplement comme un garçon bien élevé »; le jeune apache Benjamin ensuite, aigrefin et souteneur, tatoué du côté pile comme du côté face, la figure abîmée par une ancienne maîtresse, et dont l'Américain quand même réveilla les bons sentiments en lui promettant de l'employer à la conduite de son auto, etc... L'auteur se trouva enfin mené à l'instruction, dont se trouvait chargé un capitaine âgé, et, les charges contre lui étant dérisoires, fut remis en liberté. Il se retrouva sur le quai de la Seine un soir, — avec une barbe et des ongles de deux semaines, — mais heureux d'avoir été délivré, s'il gardait de son séjour à la Conciergerie quelques vagues relations, — et un souvenir en somme désagréable.

Le récit de M. H.-P. Roché a été agrémenté de quelques illustrations. Je veux dire qu'au commencement des chapitres et au bas des pages on a gribouillé des bonshommes, et sur la couverture le décor sommaire du Palais de Justice, les bâtiments de la « tour pointue ».

Chez Plon, le sous-lieutenant Louis Madelin a publié un très curieux opuscule : **L'aveu ; la bataille de Verdun et l'opinion allemande**, qui mérite d'être lu attentivement et demeurera un des témoignages des plus frappants du malaise et de l'impuissance qu'on peut reconnaître dès maintenant chez l'ennemi. C'est un recueil de lettres provenant de prisonniers ou de morts de la grande bataille livrée sur la Meuse, certaines données *in extenso* et que l'auteur commente sobrement. « Nous jouons notre va-tout, écrit en février un négociant de Francfort ; nos alliés Turcs et Bulgares nous mangent littéralement. » L'affaire de Verdun fut montée en désespoir de cause; il fallait frapper un grand coup afin d'obtenir ensuite la paix, — la paix allemande qu'on voudrait croire toujours possible. « Mes amis, s'écria le Kronprinz devant les troupes qu'il allait mener à la boucherie, il nous faut prendre Verdun. Il faut

qu'à la fin de février tout soit terminé. L'Empereur alors viendra passer une Festparade sur la place de Verdun et la paix sera signée. » — C'était assez simple, on le voit ; mais par malheur il y eut du tirage. Verdun, « cœur de la France », ou « pierre angulaire de la défense française », se trouva un dur morceau et ne put être emporté. On voulait « contraindre la France à une paix séparée », et les troupes même qui revinrent de Russie pour cette opération magnifique durent avouer que ce qu'elles avaient vu n'était qu'un jeu d'enfant à côté du massacre qu'en firent les nôtres. Les lettres prises sur les combattants dès lors sont édifiantes : « Il nous ont enfumés avec des obus à gaz et autres choses infâmes », a l'inconscience d'écrire l'un d'eux. L'armée d'ailleurs était mal nourrie, — et pour cause. On raconte, dit une autre lettre qui a trait à ces doléances, que « beaucoup déposent les armes, se refusant à combattre pour de la marmelade » (1). Ailleurs un nommé Fritz ajoute qu'il mange « tous les jours son pain sec », et un voisin qu'il en est réduit « à sucer de la neige pour tromper la faim ». — Les Français font une résistance « monstrueusement opiniâtre », s'écrie un officier ; mais les hommes deviennent de plus en plus pessimistes : « Ce fumier-là aura bien une fin », déclare l'un d'eux ; « on nous conduit à l'abattoir ! » écrit un autre ; « espérons que cette cochonnerie finira bientôt », se lamente un troisième. Aussi, le nombre augmente de ceux qui se font porter malades la veille des combats, — des officiers même, si nous en croyons certains. « Nous ne prendrons pas Verdun, écrit l'un d'eux ; cela coûte trop d'hommes ; pour l'avoir il faudrait des mois de combats ». — Il ferait bon marcher sur Paris, « s'il n'y avait pas les Français en travers de la route », lit-on dans une lettre écrite d'Illingen. — C'est que beaucoup commencent à se rendre compte des difficultés de l'entreprise. Les gens, écrit l'un, « ne veulent plus croire aux journaux et récriminent contre le gouvernement ». L'enthousiasme baisse si bien qu'un soldat de la réserve avec sa grossièreté d'Allemand écrit à un camarade du front : « Ne fais pas d'action d'éclat ; ch... sur ta croix de fer, ce sera bientôt fini ! » — Des mauvaises nouvelles aussi arrivent de l'arrière ; la mangeaille se fait de plus en plus rare et l'on récrimine : « La municipalité fournit aux indigents de la viande salée que pas un homme ne peut manger (2). Il faut laisser la graisse aux riches ; les travailleurs ne sont plus qu'un tas de fumier. » — « Nous devons manger ce qu'on donnait autrefois aux cochons », dit

(1) La marmelade joue un certain rôle dans la boustifaille d'outre-Rhin, car une lettre d'Essingen raconte qu'un soldat « passa chez les Français après avoir suspendu sa croix de fer aux fils barbelés et en disant : « Je ne veux pas me battre pour de la marmelade. »

(2) La charcuterie joue toujours un grand rôle dans les préoccupations comme dans les comparaisons allemandes, et un soldat qui a pu rester à l'arrière écrit qu'il a « un bonheur de cochon » (p. 51).

encore une lettre. — D'ailleurs les femmes « se battent comme des chaudronniers », elles doivent défiler devant les boucheries « au pas de parade » (*sic*). « Elles se frappent dans la figure avec leurs filets », ajoute un mécontent.

L'auteur déclare du reste qu'il a eu sous les yeux, pour la période de mars-mai 1916, une centaine de lettres où la charcuterie occupe une telle place qu'on en a des nausées. — En appendice de ce curieux dossier, sont données *les preuves* — un certain nombre de pièces, qui ont été reproduites en *fac-similé*.

CHARLES MERKI.

§

Mme Edith Wharton nous décrit, dans **Voyages au front**, le le visage de la France du front et de l'arrière pendant la guerre. En grande amie de notre pays, elle apporte en témoignage ce qu'elle a vu et entendu. Et certes, personne n'a mieux çompris qu'elle l'âme française, la grande dignité de Paris et de toute la France, tandis que s'annonçait l'orage, et ensuite durant la tourmente qui continue. Elle nous montre Paris poursuivant jusqu'au jour de la mobilisation sa besogne d'été, continuant de loger, de vêtir, d'amuser l'armée des touristes étonnés que la grande ville conservât son beau sourire. Etait-ce indifférence ? Il n'y eut que les Allemands pour ne pas discerner que cette insouciance n'était qu'apparente. Paris tenait à demeurer poli jusqu'au bout envers des hôtes venus pour goûter la divine beauté de son été. Et voilà qui fait ressortir mieux encore, s'il en était besoin, tout l'odieux de l'agression allemande. « Ce pays dont rien ne semblait devoir troubler la paix, nous dit Mme Edith Wharton, était en réalité traversé de courants silencieux et cachés qui le préparaient à la lutte. » La France ne désirait pas la guerre, mais ne la redoutait pas. Mme Edith Wharton constate que c'est avec une fermeté joyeuse, sans cris inutiles que les mobilisables du premier jour se précipitèrent aux gares accompagnés de leurs familles et de leurs amis :

Les visages se succédant sans interruption devant nous étaient graves, mais non tristes. Tous les adolescents, les jeunes hommes semblaient savoir ce qu'ils avaient à faire et pourquoi, ils allaient le faire. Les plus jeunes paraissaient avoir grandi soudain ; ils étaient devenus des êtres responsables ; ils comprenaient l'enjeu à risquer et ils étaient prêts.

Mme Edith Wharton mène son lecteur en Argonne, en Lorraine, dans les Vosges, dans le Nord, en Alsace. Elle lui montre des villages dévastés, des masses militaires en marche, toute la complication d'une armée moderne dont le moindre déplacement fait songer à une migration de peuple. Elle le conduit jusqu'aux tranchées, le fait assister à ce qu'elle peut voir d'une importante action. Ce qui ne cesse de

la remplir d'admiration, c'est la beauté du soldat français, que jamais n'abandonne son admirable flamme intérieure. « Ce n'est pas trop dire, écrit-elle, que d'affirmer que la guerre a revêtu de beauté ces figures françaises souvent spirituelles, fines, malicieuses, expressives, mais rarement douées de traits réguliers. » Elle trouve à toutes ces figures de soldats le même caractère d'autorité et de confiance. Elle conclut par quelques pages très lucides sur l'âme française :

La France entière sait maintenant que tout le prix de la vie consiste en ce qui donne un libre essor à son génie national. Si la France périssait en tant que lumière intellectuelle et force morale, tout Français périrait avec elle, et la mort que les Français redoutent n'est pas celle des tranchées, mais celle qui entraînerait l'extinction de leur idéal national. C'est contre cette mort que la nation tout entière est en train de combattre ; et c'est la connaissance raisonnée de ce péril qui fait en ce moment du peuple le plus intelligent de la terre, le plus sublime.

Il était une petite ville des Flandres qui avait le plus beau passé, qui avait connu à travers les siècles toutes les désolations des guerres et des invasions, mais avait réussi à surmonter ses malheurs. Elle s'appelait Dixmude et croyait mériter de vivre désormais dans la paix. Et voici que le nom de Dixmude passera à la plus glorieuse postérité en même temps que cette formidable bataille de l'Yser qui arrêta une seconde fois, après celle de la Marne, l'invasion. A Dixmude se déroulèrent quelques-uns des plus beaux épisodes d'une lutte gigantesque où des troupes belges s'illustrèrent aux côtés de nos fusiliers-marins déjà légendaires et de nos sénégalais. Des épisodes de la lutte autour et dans Dixmude avaient déjà tenté un poète, Charles Le Goffic, et voici qu'un autre poète, M. Léon Bocquet, vient à son tour de célébrer les héroïsmes dont Dixmude fut témoin, dans un livre, **l'Agonie de Dixmude** écrit en collaboration avec un historien local, M. Ernest Hosten; un bel artiste flamand, M. Léon Cassel, l'a illustré ; M. Charles Le Goffic a écrit la préface.

C'est un livre d'une grande piété envers la vieille ville détruite qu'ont écrit là MM. Léon Bocquet et Ernest Hosten. Seuls un poète qui a compris les Flandres et un historien, amoureux de son antique cité pouvaient en écrire un pareil. « C'est à peine s'il reste de Dixmude quelques pâtés de maisons et l'Hôtel de Ville, pastiche de gothique flamand », nous dit M. Charles le Goffic dans la préface. La belle église Saint-Nicolas, avec son jubé qui était une des merveilles des Flandres, n'est plus. MM Léon Bocquet et Ernest Hosten font revivre pour nous Dixmude telle qu'elle était avant sa destruction, avec ses Kermesses, sa vie familiale, son vieux pittoresque flamand. Nous assistons avec eux aux premiers jours de la guerre. La paisible ville organise une garde civique ; mais bientôt elle doit cesser de jouer au soldat pour s'apprêter à faire vraiment la guerre. Les gar-

des civiques rendent leurs armes d'opérette. On annonce l'approche des Allemands. MM. Léon Bocquet et Ernest Hosten nous racontent tout l'ensemble du siège et de la défense. Nous connaissions déjà l'héroïsme de l'Amiral Ronarc'h et de ses marins ; nous devons connaître aussi celui du Colonel Jacques et de ses fantassins belges, et celui de nos sénégalais. Et quand Dixmude en feu va être submergé par le flot allemand, c'est à la mer qui la baigna autrefois que ses défenseurs font appel :

Vains efforts ! le flot irrité des Allemands s'accroît toujours ; s'acharner davantage serait démence. Dixmude plus désolée que Pompéï sous la lave des volcans n'est plus, selon l'expression d'un officier, qu'un « tas de cailloux et de cendres », un vaste tombeau, un chaos élémentaire. Alors l'obscurité étant propice, les survivants de la valeureuse brigade, suivis des noirs rescapés atteignent le fleuve. La retraite s'effectue en bon ordre, clairons sonnants, comme une victoire. Les ponts sont coupés. Le génie détruit le Hoogebrug et fait sauter à la dynamite la forteresse de la minoterie. Sur une passerelle improvisée, une trentaine de Sénégalais, fermant la marche, repassent enfin sur la rive gauche. Ils étaient 450 quarante-huit heures auparavant : pas un n'est prisonnier. Les autres, empourprant de leur sang généreux les prairies mornes du Veurne-Ambacht et les eaux tristes de la rivière, ont préféré la mort à la honte de la défaite.

Parmi les Blessés allemands est un livre de souvenirs. On pense dès les premières pages que son auteur, M. Joseph Boubée, doit être un prêtre. Il a assisté à l'invasion de la Belgique, a été témoin de la barbarie allemande. Il nous dit ce qu'il a vu sans exagération, avec un parti-pris constant d'objectivité. Puis nous revoyons un certain nombre de ces Allemands qui ont tué, violé, incendié, pillé, et qui se retrouvent blessés dans les ambulances d'une ville belge occupée par leurs troupes. M. Joseph Boubée, que les hasards de la guerre ont enfermé dans cette ville, apporte le secours de son ministère à ceux d'entre eux qui sont catholiques, soigne chrétiennement les autres. Et il nous les montre redevenus de pauvres hommes qui ne pensent plus qu'à leurs femmes et à leurs enfants, et à qui les souffrances arrachent des plaintes, dès qu'ils sont couchés entre des draps blancs et entourés de visages amis. Ces hommes, si durs, si brutaux à la guerre, se montrent d'ailleurs bien plus sensibles à la souffrance que les nôtres.

Parmi leurs médecins, il en est de bons ; il en est même de sympathiques parmi ceux qu'a rencontrés M. Joseph Boubée.

Leurs aumôniers sont enclins à absoudre les actes allemands, même les plus antichrétiens ; ils considèrent que ceux-ci furent commis en vue d'une fin providentielle. Et voilà qui apporte une contribution intéressante à ce que l'on sait déjà de l'état d'esprit des Allemands aux yeux de qui leur nation est élue entre toutes, pour domi-

ner et organiser le monde. Les Belges inspirent à l'auteur une admiration sans mélanges :

Depuis plusieurs mois, écrit-il en terminant son livre, je les ai quittés, et, par des voies que je n'ai pas à exposer ici, je suis rentré en France. Mais je ne suis certes pas seul à savoir et à dire que la Belgique, malgré cette longue oppression, malgré les exactions qui ont succédé aux violences malgré les fusillades encore fréquentes et les tracasseries, tantôt brutales tantôt sournoises, reste confiante dans l'avenir, dévouée à son roi, passionnée pour sa liberté.

GEORGES LE CARDONNEL.

A L'ÉTRANGER

Suisse

AU DÉBUT D'UNE TROISIÈME ANNÉE DE GUERRE. — L'AFFAIRE DE LOYS. — Quel est, au seuil de cette troisième année de guerre, l'état moral de la Suisse? Il n'a guère changé : égoïsme, mesquinerie, peur des responsabilités, abandon des grands principes helvétiques pour la poursuite anxieuse de petites réalités immédiates et dérisoires, incapacité à envisager l'avenir non moins qu'à se souvenir du passé, abdication, complicité du silence, hypocrisie. Quelqu'un m'écrit — et ce n'est pas un germanophile, mais bien un francophile convaincu : — « Surtout ne parlez plus de deux Suisses! Notre situation économique est si grave qu'il est nécessaire de faire un seul front partout. Il n'y a et il ne saurait y avoir, actuellement, qu'une Suisse. » Tel est le refrain. Les plus hautes questions se débattent partout les armes à la main ; la cause de la liberté des peuples est en jeu ; on viole les traités ; on pille, on rançonne, on fusille, on pend, on déporte ; on supprime, on égorge des petites nations ; on piétine et l'on massacre d'immenses populations : le Suisse ne songe qu'à vivre à l'abri, supputant âprement ses gains et ses pertes, estimant que rien ne saurait lui importer que le trafic plus ou moins aisé de son ravitaillement. Son blé, son sucre, son charbon, tout est là. Payera-t-il ce dernier 40 fr. la tonne aux Allemands ou lui faudra-t-il l'acquérir 200 fr. des Alliés, voilà la question, il n'y en a pas d'autre, et pour continuer à le payer 40 fr. il est prêt à toutes les compromissions. Il adresse par deux fois une délégation à Paris, prétendant plier les Alliés à un grossier chantage allemand dont il se fait le mauvais courtier. Pendant ce temps, la Serbie agonise, la Pologne meurt de faim, la Belgique étouffe. Mais la Suisse pourrait manquer de charbon, quel malheur! Les événements les plus importants peuvent survenir, notre Helvète ne connaît qu'une note et la pousse à tout propos. Lui apprend-on que la Roumanie est partie en guerre pour délivrer ses frères de Transylvanie, il ne trouve à exprimer que ceci,

ar l'organe de son journal officieux, le très confédéral *Bund* : L'intervention roumaine est pour la Suisse une gêne nouvelle. On spérait recevoir tout prochainement d'assez grandes quantités de étrole. Voici la route bloquée (1). » Si vous le sondez, il vous expli- uera que sa neutralité lui interdit de penser à autre chose qu'à son entre et à ses aises.

C'est ce qui faisait récemment écrire au professeur André Mercier, ans la *Gazette de Lausanne*, ces lignes révoltées, à propos de *Appel à la conscience universelle* adressé aux neutres par le ouvernement français sur les déportations du Nord :

Tandis que nos grands politiciens se complaisent dans les questions de urteaux, puisque leur oreille, trop sensible aux refrains des maîtres anteurs, reste indifférente aux révoltes de la conscience des honnêtes ens, puisqu'on s'obstine à ne pas admettre qu'un idéal de justice et de orale soit plus indispensable encore que le fer, l'acier et le charbon à un euple épris de liberté, puisque, malgré tant d'appels à une vision plus evée des choses, on persiste dans une « Realpolitik » qui nous écœure, bien! alors, faisons nous-mêmes ce que se refuse à faire une autorité mpuissante à représenter nos aspirations les plus chères et qui se plaît à ous ignorer (2).

Et cependant, si notre gouvernement avait l'ombre d'une cons- ence ne pouvait-il trouver dans ce chantage même l'occasion de ire preuve de quelque dignité? Puisque l'Allemagne, — à ce qu'on ous affirme, car on ne daigne pas publier de textes et nous en ommes réduits, pour toute information, aux affirmations si souvent ontrouvées des autorités (qu'on se rappelle l'affaire du projet d'oc- upation de la Suisse romande par des troupes alémaniques, où le résident de la Confédération a été obligé de venir infirmer à la ibune du parlement ce qu'il avait assuré trois mois auparavant), — uisque l'Allemagne donc n'était pas tenue par ses engagements de ous fournir de charbon, mais seulement de nous le transporter, nous avions qu'à répondre à ces *Meistersinger* : « Fort bien, nous nous asserons de charbon allemand, mais nous achèterons du charbon elge dont vous devez nous assurer le transport. La Belgique n'est as encore l'Allemagne, que nous sachions, et vous ne pouvez nous mpêcher de traiter avec les charbonnages belges. » Ce qui eût vantageusement remplacé pour notre honneur les piteux marchan- ges de Paris.

Voilà où nous en sommes au bout de deux ans de guerre. Il y a pendant quelque chose de changé en Suisse et mon assertion de ut à l'heure n'était pas tout à fait exacte. Il y a quelque chose de angé : on y a moins peur de l'Allemagne. On y a moins peur de

1) *Bund* du 29 août.
2) *Gazette de Lausanne* du 23 août.

l'Allemagne depuis que le triomphe des empires du centre n'y paraît plus aussi certain. Les victorieuses offensives alliées ont enfin réussi à semer quelque trouble dans les cerveaux obstinément hypnotisés par le fluide tout puissant émané de Berlin. M. Hoffmann lui-même qui, il y a peu de mois, déclarait encore à un de nos amis que le gouvernement helvétique n'avait jamais envisagé qu'une hypothèse, celle de la victoire de l'Allemagne, commence à se demander s'il n'y aurait pas lieu peut-être, ne fût-ce qu'à titre de simple possibilité, d'envisager aussi l'autre hypothèse. A Berne donc, on a moins peur de Berlin, et en Suisse romande on a, conséquemment, moins peur de Berne. C'est ce qui explique le relâchement des mesures contre la liberté d'opinion, les arrestations d'espions parmi lesquelles celle du directeur de l'agence Wolf en Suisse, la rapidité avec laquelle le Conseil fédéral a tenté d'intervenir dans l'affaire de Loys, toutes choses qui, récemment encore, eussent paru impossibles. C'est ce qui explique aussi qu'en Suisse romande on ose enfin dresser quelques velléités d'autonomie contre la dictature fédérale et que, pour la première fois depuis deux ans, on ait vu une chambre cantonale, le Grand conseil vaudois, revendiquer, conformément à la constitution, son droit d'initiative et voter à l'unanimité une motion invitant les pouvoir fédéraux à protester contre des actes commis par l'Allemagne (la déportation en masse des non-combattants des territoires français occupés par les troupes allemandes), « en violation des Conventions de la Haye signées par la Suisse » (1).

Quand il n'y a plus de danger, le courage renaît. Mais ces manifestations tardives, et toutes celles auxquelles nous allons sans doute assister, ne répareront pas le mal incalculable fait à la Suisse par son abstention totale, durant deux ans, « devant les innombrables crimes de droit commun auxquels se livrent les puissances centrales et leurs alliés », ainsi que le constate dans un significatif article de la *Gazette de Lausanne* (2) M. Georges Batault, qui a eu souvent l'occasion de se rendre compte de ce qu'on pensait exactement de notre pays en France et en Angleterre.

L'opinion dans les pays alliés, écrit M. Georges Batault, s'explique mal que les neutres se confinent dans cette attitude d'abstention... Aucune obligation de neutralité n'explique, dit-on, le silence des neutres devant de telles abominations. Le cœur le plus endurci se soulève devant ces forfaits et c'est le devoir humain le plus élémentaire que d'élever une ferme protestation. Pourtant aucun gouvernement neutre ne s'y est risqué. J'avoue que nous, Suisses à l'étranger, sommes nombreux à souffrir de ce fait. Que d'autres gouvernements, dont l'apathie nous paraît sans noblesse, se taisent, cela, somme toute, nous laisse plus ou moins indifférents. Mais que la

(1) Séance du 31 août 1916.
(2) *Quelques mots sur une grave question*, n° du 17 août.

Suisse soit comprise dans ce mouvement naturel de désaffection qui s'élève chez les Alliés contre les neutres, cela ne peut pas nous laisser indifférents... Malgré son exiguité, la Suisse représentait dans le monde une puissance morale, un principe de justice et de droit d'une extrême importance. Nous sommes en train de la perdre.

Ne serait-elle pas déjà perdue? Comment l'Europe libérale reviendrait-elle désormais sur cette impression, que la Suisse alémanique désirait la victoire de l'Allemagne et qu'elle se fût, dans ce cas, jetée joyeusement dans les bras de la victoire?

Pourvu que nos pangermanistes ne nous jettent pas maintenant dans ceux de la défaite! Car ils s'agitent, ils s'affolent à la pensée que *ça ne marche plus très bien*. Nos militaristes sont dans la plus grande perplexité. L'un d'eux vient de laisser paraître le trouble de son âme. A l'idée épouvantable que l'Allemagne pourrait ne pas être victorieuse, le colonel de Loys, commandant la 2e division, n'a pu se tenir de crier avec angoisse : « Il faut courir à son secours ! »

Qu'un officier romand, chef de troupes romandes, ait pu laisser échapper un tel cri du cœur, on juge ce que peuvent ruminer les autres, les officiers alémanes !

Pour se faire une idée de la mentalité réellement fantastique qui règne dans les milieux germanophiles, il faut lire cet article de la *Solothurner Zeitung* auquel l'adhésion bruyante du colonel de Loys a valu un si fâcheux retentissement.

La Suisse, déclare son auteur, le major Bircher, n'a fait jusqu'ici que très peu de chose pour l'honneur du pays, car on ne peut confondre avec cet honneur l'activité humanitaire et la pose à la neutralité... L'histoire dira que, par lâche égoïsme en matière économique, nous n'avons pas su conserver cette indépendance de l'étranger que nos ancêtres nous avaient conquise au prix de tant de sang; elle dira que sans coup férir nous nous sommes laissé charger de chaînes dont nous ne pourrons plus nous défaire même après la conclusion de la paix. Combien plus haut trônent la Serbie, la Belgique, la Bulgarie, que nous contemplons souvent avec dédain!...

Mais c'est très bien! vous écriez-vous. Cette gazette soleuroise dit le mot de la situation! Oui, mais attendez! La conclusion n'est pas celle que vous croyez. Ce n'est pas l'Allemagne qui a chargé la Suisse de chaînes, ce sont les Alliés! C'est contre les Alliés, ces misérables qui refusent de livrer à la Suisse toutes les marchandises dont celle-ci a besoin pour ravitailler l'Allemagne, que la Suisse, si elle n'est pas la dernière des dernières, doit prendre les armes!

Et le colonel de Loys d'applaudir :

Enfin, un homme qui ose écrire ce que beaucoup pensent! J'adresse à l'auteur, avec une profonde émotion, mes remerciements.

Pourquoi avoir une armée, pourquoi exercer des troupes si devant l'étranger on s'incline comme des lâches?

Plus aucun sentiment d'honneur, plus de fierté nationale ! L'amertume étreint les cœurs en présence de cette effroyable déchéance !

Soyez assurés, vous tous qui comptez sur nous, que la division sera debout, sitôt que vous l'appellerez, et que mon sentiment est partagé par les officiers, sous-officiers et soldats que j'ai l'honneur de commander.

La lettre, nous dit-on maintenant, n'était pas destinée à la publicité. Soit ! Elle n'en est que plus grave, parce qu'elle décèle un état d'esprit qui n'est pas particulier au colonel de Loys. Celui-ci a crié bravo un peu trop fort : combien d'autres ont murmuré bravo en secret !

La patrie est en danger : courir à la rescousse de la patrie allemande, tel est le vœu de ces braves. Semblables aux Suisses de 92, ils brûlent de verser noblement leur sang sur les marches d'un trône qu'ils ne peuvent pas sauver.

C'est bien ce que laisse entendre en termes peu voilés, et sans que la censure fédérale s'en mêle le moins du monde, un autre de leurs organes, le *Berner Tagblatt*, lorsqu'il suppute qu'en mobilisant 500.000 hommes et à supposer que la Hollande en fasse autant, la France et l'Angleterre commenceraient vite à déchanter.

Et c'est en somme ce que pensent, avec plus ou moins de violence, tous nos colonels en activité, sauf deux. Voilà nos chefs. Quelle confiance pouvons-nous avoir en eux et dans l'armée qu'ils commandent ? Ce n'est plus une armée républicaine, c'est, avec de tels hommes, une armée de prétoriens dont nous ne pouvons plus que nous défier au plus haut point.

Qu'il y ait dès lors, en Suisse, un parti de la guerre, et de la guerre contre la France aux côtés de l'Allemagne, c'est ce qui paraît évident et c'est ce que reconnaissent plusieurs de nos hommes politiques eux-mêmes, si prudents soient-ils, en dehors même des socialistes, dont c'est l'opinion unanime.

M. Adrien von Arx, conseiller national, écrit à la *Neue Zürcher Zeitung :*

Jusqu'à hier personne chez nous ne pensait à la guerre. Aujourd'hui, par contre, impossible de se le dissimuler : il y a en Suisse des gens, et il s'y forme un parti qui ont en vue la guerre. Et ce parti a des représentants dans l'armée. S'ils étaient les maîtres, nous aurions la guerre aujourd'hui. Cela signifie que notre jeunesse serait conduite à la boucherie, que nos villes seraient bombardées, notre sol violé, notre nation détruite. Ceux qui ne veulent pas de ce programme sont qualifiés de lâches. Le Conseil fédéral, le Parlement, qui ne veut pas déclarer la guerre, sont des lâches. Ce sont des chefs de l'armée qui le déclarent. Si ces gens deviennent les maîtres, ils nous plongeront dans la guerre demain. Il suffirait qu'ils fussent les maîtres quelques instants pour que nous eussions la guerre. Certes, à l'heure actuelle, la vieille fidélité, la virilité helvétiques sont nécessaires. Mais ces vertus trouveront leur première application dans la mise

hors d'état de nuire aussi rapide et complète que possible des scélérats qui voudraient lancer le peuple suisse dans la guerre.

La *Revue*, organe officiel du parti radical vaudois, dit à son tour :

On s'est demandé à ce propos s'il n'y avait pas chez nous ce qu'on peut appeler un « parti de la guerre », c'est-à dire un groupe assez actif d'hommes qui préféreraient voir la Suisse entrer en guerre, plutôt que de subir les inconvénients des conventions économiques qui nous sont imposées par les conditions de la guerre. M. Adrien von Arx l'affirme et, malgré le vif désir que nous aurions de le contredire, il est impossible de ne pas lui donner raison. La lecture des journaux le prouve.

Certes, la plus grande partie de la presse proteste sans distinction de parti contre le langage du colonel de Loys. Mais nous voyons que précisément à Berne les journaux font preuve à son égard d'une singulière mansuétude qui ne réflète en rien l'impression produite au Palais fédéral.

Le parti de la guerre existe, et c'est le mérite du colonel de Loys de l'avoir fait apparaître avec une évidence qui ne laisse plus de doute au peuple suisse.

Quant à savoir si les troupes marcheraient, c'est une autre affaire, et c'est sans doute ce qui retient nos prétoriens sur la voie qui mène aux catastrophes. Les troupes romandes, elles, tout au moins, ne marcheraient pas. Le colonel de Loys paraît sûr de sa division. J'en suis moins sûr que vous, monsieur le colonel, et si les balles partaient, ce serait vraisemblablement vous qui en seriez le premier objectif!

La Suisse, ou tout au moins une partie de la Suisse, n'est pas encore mûre pour saluer le nouveau chapeau de Gessler.

Et c'est ici que je reviens à mes « deux Suisses ». Le patriotisme, nous dit-on, consiste à affirmer qu'il n'y a qu'une Suisse et à agir comme si on y croyait. Mais comme cette Suisse, s'il n'y en a qu'une, ne peut être que celle de l'Etat-major, de M. Hoffmann, des députés alémaniques, du parti radical suisse qui détient la majorité, des industriels, des commerçants, des banquiers qui disposent de toutes les forces sociales, et que cette Suisse est vouée à l'Allemagne jusqu'aux moelles, je déclare que le patriotisme consiste au contraire à crier bien haut qu'il y en a deux. Plus que jamais il y a, il faut qu'il y ait deux Suisses! Ce ne sera pas exactement, si l'on veut, la Suisse romande et la Suisse alémanique, puisqu'on trouve des romands parmi les traîtres et de nombreux alémans parmi les bons citoyens; ce sera la Suisse des Boches et celle des Suisses, la Suisse des colonels et celle du brave peuple, la Suisse impérialiste et la Suisse démocratique, la Suisse des honnêtes gens et celle des « scélérats », comme les stigmatise sans réticence le député alémanique Adrien von Arx.

Il ne s'agit plus que de savoir laquelle de ces deux Suisses l'emportera.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — *Everyman* est, je crois, de toutes les revues européennes, celle où se trouvent le mieux exposées les opinions étrangères touchant la guerre. M. Charles Saroléa, qui en est le directeur, ne craint pas de donner l'hospitalité de ses colonnes au développement d'idées souvent contraires aux siennes. Parfois même il met comme en balance de véritables controverses ; c'est ainsi qu'*Everyman* publiait récemment deux opinions entièrement opposées sur les représailles exercer sur le commerce allemand. Voici les deux points de vue :

Pour

L'expansion formidable de l'influence économique de l'Allemagne, — influence qui lui a permis de supporter une guerre aussi terrible, — a été rendue possible par le développement systématique de son commerce. Ses commerçants ont été, dans toutes les parties du monde, ses agents politiques. Le commerce de l'Allemagne fut le principal instrument de sa politique « de pénétration pacifique ». Il lui a permis de s'ingérer dans les affaires intérieures de la Belgique, de la France, de la Russie et, en de moindres proportions, de l'Angleterre, lui rendant ainsi plus aisé et plus profitable le dernier acte, — l'invasion. En nuisant à son commerce, nous toucherons l'Allemagne à son point le plus vulnérable. Nous le ferons, non que nous désirions continuer à être en guerre avec l'Allemagne une fois la paix venue, mais parce que ce n'est qu'en faisant échec à son expansion que nous serons à même de porter un coup à ses plans de future domination mondiale.

Au cours de cette guerre, l'Allemagne s'est rendue coupable d'outrageantes violations de traités et de conventions. Il est incompatible avec notre haute civilisation de répondre à ces violations par le précepte de

Contre

La guerre ne rapporte jamais rien. Une guerre commerciale est aussi ruineuse qu'aucune autre. En abandonnant notre voie pour nuire au commerce de l'Allemagne, c'est à nous-mêmes que nous nuirons.

Si l'on arrive à interdire plus ou moins le commerce extérieur de l'Allemagne, celle-ci sera rejetée à ses propres ressources et à celles de ses alliés. Le résultat en sera qu'il faudra bien qu'elle parvienne à se suffire à elle-même, ce qui la rendra infiniment plus forte aussi longtemps que l'union austro-allemande sera existante. Si l'Allemagne parvient à vivre sur elle-même, notre marine sera inutile dans les guerres futures. Quelle sera l'utilité d'un blocus si l'Allemagne n'en est plus à avoir besoin des autres pays pour se développer? Il n'y aurait pas de marchandises nécessitant un blocus.

Un boycottage des marchandises allemandes sera la plus sûre méthode pour rompre l'Alliance. Les pays dont le change a le plus souffert durant la guerre sont l'Allemagne, l'Autriche et la Russie. Quand la paix sera conclue, si les valeurs conservent leur cote présente, le rouble sera tombé à près de 60 o/o, et le mark sera voisin, alors que le souverain et le franc auront à peine

Pour

l' « œil pour œil ». Nous ne pouvons, par exemple, fusiller une femme allemande dans le but de venger le meurtre de l'infortunée Cavell, non plus qu'un officier prisonnier pour venger le capitaine Fryatt. Ce n'est qu'un boycottage universel après la guerre qui amènera l'Allemagne à reconnaître qu'elle a outrepassé les limites autorisées. Des outrages comme ceux qui furent relatés doivent être punis. L'exécution de quelques individus — fût-ce du Kaiser — ne saurait suffire, les coupables n'étant pas seulement certains chefs rendus fous par le désir de la force, mais la nation toute entière qui ne manifesta pas la moindre velléité de répudier les criminels actuels. Et toute une nation ne peut être châtiée que par notre refus de commercer avec elle.

Pour finir, un boycottage du commerce de l'Allemagne nous facilitera la réparation des dommages causés par la guerre, qui seront énormes quand la paix sera conclue. Il se produira certainement un très grand fléchissement dans notre industrie et dans notre commerce.

Pour y parer il faudra que nous nous efforcions de trouver un nouveau mode d'emploi au capital et à la main-d'œuvre. Il sera nécessaire que naissent de nouvelles industries. Comment sera-ce possible, si ce n'est en nous emparant des industries qui sont présentement exercées par l'Allemagne ?

Et comment s'emparer de ces industries si nous continuons à admettre l'importation sans restriction des marchandises allemandes ?

La Quadruple Alliance a été l'alliance la plus importante et la plus magnifique que le monde ait jamais connue. Elle ne se laissera pas briser quand la paix nous sera rendue.

Contre

baissé. Il en résultera que l'avantage de la Russie et de l'Allemagne sera de commercer l'une avec l'autre, plutôt qu'avec la Grande-Bretagne ou la France, à moins que la Russie ne soit disposée à payer 40 o/o plus cher qu'il n'est nécessaire, afin de donner la préférence aux marchandises anglaises et françaises sur les produits allemands. Si, sous la pression des autres Alliés, la Russie exclut de son marché les marchandises allemandes, sa situation économique sera fort précaire. Il y a là danger que la Russie et l'Allemagne ne soient poussées dans les bras l'une de l'autre. Il faut noter que la Russie ne fut que faiblement représentée à la Conférence de Paris.

C'est toujours la difficulté que nous ne puissions dire exactement ce qui est « marchandises allemandes ». Les produits venant d'Allemagne peuvent être en tout ou en partie fabriqués avec des matières premières importées de Grande-Bretagne ou des Colonies. Ils peuvent être faits avec des matières provenant par exemple des Etats-Unis, mais d'une manufacture où le capital et la main-d'œuvre anglais ont leur part. En ces jours de civilisation complexe le dommage causé à un peuple quel qu'il soit cause inévitablement un dommage à tous les autres. C'est là l'argument conventionnel en faveur du libre-échange, à la vérité duquel l'Angleterre s'est convertie il y a près de 70 ans. Les circonstances actuelles n'en ont pas invalidé la force.

Finalement, il faut espérer que l'Allemagne sera contrainte à payer une indemnité qui aidera à réparer les désastres qu'elle a causés. Mais comment la paiera-t-elle ? Pas en or, l'Allemagne n'en a pas assez. Une indemnité, en dernier ressort,

Pour

Elle continuera plus active, se suffisant à elle-même. Et ce sera le plus grand pas fait pour la réalisation du rêve de Tennyson :

Le Parlement des nations, la Fédération du monde.

W. B.

Contre

doit se payer en nature. Mais comment pourrions-nous mettre la main sur les produits allemands pendant que de l'autre nous en prohiberions ou en restreindrions l'exportation ? Quand la paix sera venue, il nous faudra guérir nos blessures et n'en point créer de nouvelles. L'Allemagne sera suffisamment punie par le mépris du monde civilisé.

G. L. O.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le peuple allemand a arrêté dans son esprit que la guerre n'est continuée que parce que l'Angleterre l'exige. Chacun de nos actes comme chacune de nos idées nous sont dictés par nos alliés bretons et il n'est pas jusqu'au projet de tunnel sous la Manche, à la réalisation duquel l'Angleterre s'était jusqu'à maintenant toujours refusée, qui ne leur apparaisse comme conçu par le machiavélisme anglais le plus révoltant. Le *Tag*, sous la plume du Professeur Dr K. Dove, déclare la France aveugle et, comme il faut s'y attendre, sent son cœur rempli, à notre endroit, d'une infinie pitié.

Si la France n'était pas remplie de haine et des discours belliqueux de ses ministres et de leurs collègues alliés, elle se sentirait frémir d'horreur à considérer le méphistophélisme des hommes d'État anglais. Son endettement auprès de ses alliés bretons, et la façon hautaine dont toujours plus visiblement ceux-ci font montre vous portent comme un coup dès que l'on réfléchit avec calme, et les journaux eux-mêmes en sont frappés. Il en résulte chez les Français des expressions plus ou moins vives de dégoût pour les compagnons de lutte dont, peu à peu, certes, mais de plus en plus souvent, l'égoïsme monstrueux se manifeste vis-à-vis des autres alliés.

A l'occasion des conférences dont l'objectif est de rendre encore plus étroites et plus sûres après la guerre que pendant les hostilités les relations entre les frères des deux côtés du Canal, reparaît le vieux plan de créer une communication sous-marine entre les deux pays. C'est le tunnel sous la Manche qui doit faciliter cette combinaison. N'est-il donc personne en France pour comprendre que tout cela n'est qu'un bas subterfuge de la fourberie anglaise ? En règle, les voyageurs entre Londres et Paris préféreront le plus court trajet dans l'air frais et salin de la mer aux wagons enfumés roulant sous l'eau, pendant que le trafic des marchandises encombrera considérablement le tunnel, si seulement plus qu'une petite partie des transports habituels par navires doit jamais prendre le chemin de ses portes étroites. Non, tous les discours et le désir exprimé des milieux anglais pour mettre au jour cette nouvelle « œuvre de la culture » ont un mobile tout autre et très saisissable. On songe à s'assurer un chemin futur pour l'envahissement du continent, et la France aveuglée ne soupçonne rien de

ce qui pourtant saute aux yeux. La route sous-marine assure les transports de troupes et de matériel de guerre de l'avenir contre des attaques les plus fortes des flottes et des sous-marins ennemis ; cela n'est possible, bien entendu, que si l'autre sortie du tunnel, Calais, se trouve également dans les mains anglaises. Alors que la France rêve et parle toujours d'une union durable des deux peuples, ou tout au moins agit comme si elle le désirait ardemment, le voisin pratique, ce joueur d'échecs expert et calculateur adroit commence à lui faire échec et à lui soutirer la co-maîtrise espérée du Canal. Un Calais anglais relié par la terre à l'Angleterre ne pourrait en effet être aisément pris par une armée, aussi longtemps qu'il pourra être approvisionné par la Grande Bretagne en troupes nouvelles, en vivres et en munitions. Que ce tunnel parvienne à se faire avec deux sorties anglaises, c'est la France qui pour longtemps sera privée de communications avec l'est de l'Europe, pour peu que cela fasse l'affaire de l'Angleterre. Alors la mer du Nord sera pour toujours, — ce qu'elle n'est actuellement, grâce à notre flotte, qu'en partie, — fermée à la navigation mondiale, ce par la faute d'un peuple dont le plus grand malheur est de n'avoir pas su voir ce que sont les Anglais et ce qu'ils demeureront.

LA PRESSE NEUTRE. — J'ai reproduit dans le *Mercure* du 1er août une lettre d'Hermann Fernau aux gouvernants des puissances occidentales. La Revue *Wissen und Leben* publie, en réponse, une « lettre ouverte d'un Anglais à Hermann Fernau ». Le signataire en est le Professeur H. A L., Fisher, Vice-Chancelier de l'Université de Sheffield, et auteur de plusieurs ouvrages d'histoire importants, dont le plus connu est peut-être *Napoleonic Statesmanship in Germany*. J'en donnerai ici les passages principaux :

Vous vous demandez si « écraser le militarisme allemand », cela signifie qu'on veut détruire ce qui est le propre de la civilisation allemande, — la Kultur, — le commerce allemand, l'unité allemande? — Si oui, tout Allemand luttera, dites-vous, jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que d'accepter pareille solution. Mais, si c'est non, si les Alliés entendent seulement substituer, par une opération catégorique et d'un effet permanent, la démocratie à l'autocratie et au régime du sabre — vous reconnaissez que c'est autre chose, et que pour cette œuvre-là ils auraient déjà maintenant avec eux et pour eux l'opinion d'un nombre considérable d'Allemands. — Or, le Chef du Cabinet anglais a défini d'une façon précise ce que signifient les mots « destruction du militarisme allemand » et il a dissipé à cet égard tous les doutes. Il ne songe nullement par là à un partage de l'Allemagne en une série de petits Etats souverains et indépendants les uns des autres. Il ne songe pas davantage à la séparation d'avec l'Allemagne d'aucun territoire habité en majorité par des Germains désireux de demeurer unis à l'Empire. La paix qu'envisage le premier ministre anglais est une paix qui laissera le peuple allemand en pleine possession de son indépendance, de son unité et de ses institutions. Il n'y a en Angleterre, pas plus, je suppose, qu'en France, aucun homme raisonnable qui se propose de préconiser un régime permettant aux puissances de l'Entente d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Empire allemand. Mais il est un but que nous voulons

atteindre à tout prix : empêcher que ne surnagent et ne survivent les idées, les principes et la politique dont la présente guerre est le fruit.

Quand donc nous parlons de la destruction du militarisme allemand — du militarisme prussien, — nous entendons que nous ne tolèrerons plus à l'avenir en Europe un Gouvernement qui considère la guerre comme un moyen de faire prévaloir sa politique, qui foule aux pieds les droits des petites nations, qui viole les traités les plus sacrés, qui commande ou seulement qui tolère les contraventions flagrantes aux lois de la guerre. Vous nous demanderez peut-être comment nous nous proposons d'accomplir pareille transformation de la nation allemande, attendu qu'elle ne peut s'effectuer que moyennant une modification profonde des sentiments de chacun des individus qui la composent. Nous répondons que nous voulons précisément fournir au peuple allemand la preuve que la guerre offensive a cessé d'être une bonne affaire. Nous voulons lui démontrer qu'elle amène au contraire la misère, la dévastation, la ruine, et que le plus grand malheur qui puisse arriver à un peuple, c'est de confier son sort à une caste d'autocrates militaristes. A nos yeux ce serait néfaste pour l'avenir de l'Europe et pour la sécurité du monde si l'Allemagne réussissait à obtenir que cette guerre lui valût ne fût-ce qu'un seul mètre carré de nouveau territoire. Et, afin de dissiper jusqu'à l'ombre d'un malentendu, je tiens à dire qu'une paix qui ne rétablirait pas la Belgique et la Serbie dans l'intégrité de leurs droits et qui ne rendrait pas à la France la totalité des territoires envahis, serait une paix que repousseraient comme inacceptable les plus pacifistes d'entre les pacifistes de chez nous.

Vous proposez que les gouvernements de la Grande-Bretagne et de la France invitent le chancelier allemand à soumettre la constitution de l'Empire à un référendum du peuple allemand. Je suis pleinement d'accord avec vous, quand vous dites qu'une réforme de la loi fondamentale allemande sur les bases suggérées par vous — même si cette réforme ne devait être déterminée que dans ses grandes lignes tant que durent les hostilités — créerait une atmosphère favorable à la discussion des propositions de paix. Mais j'espère fermement qu'un des résultats de la guerre, ce sera une réforme démocratique de la loi constitutionnelle non seulement de l'Empire, mais aussi de la Prusse. Je ne crois pas que la démarche dont vous parlez puisse nous rapprocher de ses buts. S'il est permis de conclure du passé au présent, je dirai même qu'une proposition émanée d'une pareille source serait plutôt de nature à compromettre les résultats qu'ont en vue ceux qui souhaitent la démocratisation de l'Allemagne. Nous déplorons que n'ait pas abouti le beau mouvement d'idéalisme qui inspira les libéraux allemands de 1848 et nous sommes persuadés que, si les calamités de ces deux dernières années amenaient la nation allemande à évoluer d'elle-même et à faire prévaloir enfin sur l'esprit de caste et de doctrine de violence les forces libérales qui sont en elle, nous nous rapprocherions sensiblement les uns et les autres du but de nos efforts. Un Français éminent me disait l'autre jour : « Si c'était en mon pouvoir, je ferais la paix avec le peuple allemand dès demain; avec les Hohenzollern, jamais. » Mais je dois avouer que pour moi je n'ai constaté encore aucun indice qui m'autorisât à penser que le peuple allemand n'est pas complètement satisfait de la forme de son gouvernement.

Vous plaidez en faveur d'une paix conclue dans une atmosphère exempte

de passion. Il y a des événements dont un Anglais ne parlera jamais sans passion. C'est notamment le cas pour la violation de la neutralité belge, les massacres et les violences de tous genres perpétrées dans les territoires occupés, le torpillage du « Lusitania », l'emploi de gaz asphyxiants, l'asservissement de la population civile en Belgique, qui a été contrainte par la force à collaborer à l'œuvre de conquête et de destruction qui s'accomplit dans le pays. Ces faits soulèvent en nous une indignation que nous ne souhaiterions nullement ne pas éprouver. Nous demandons que les coupables soient amenés à la barre. Nous voudrions surtout constater en Allemagne quelques indices qui nous permissent de penser que là aussi on désapprouve. Car c'est une vérité acquise qu'en matière de morale, un gouvernement ne se sent guère touché que par la réprobation de ses propres nationaux. Je relève ces faits afin que personne ne se méprenne sur la nature de nos sentiments. Notre optimisme ne nous porte nullement à envisager la façon dont les autorités militaires ont conduit la guerre. A la suite de gigantesques efforts et de sacrifices considérables, nous avons constitué une puissante armée, qui a pour mission de traduire par des actes l'indignation qu'ont produite dans notre peuple les nombreuses violations que l'Empire allemand a perpétrées à l'égard du droit des peuples comme à l'égard de l'humanité. Nous envisageons que, pour ce qui nous concerne, la guerre n'a pas dépassé les opérations d'ordre préliminaire, car le peuple anglais ne consentira pas à remettre l'épée au fourreau avant d'avoir obtenu des gages certains d'un changement sincère dans l'état d'esprit de la nation allemande.

Vous protestez contre le projet d'une guerre commerciale contre l'Allemagne. Vous estimez que pareille lutte ne manquerait pas de provoquer dans votre pays un ressentiment violent et qu'elle rendrait difficile pour longtemps la reprise de relations normales entre les deux grands groupes de nations actuellement aux prises. Moi aussi j'éprouve, comme individu, une véritable répugnance à l'idée d'une guerre économique succédant à la guerre par les armes, car la guerre est la guerre comme la paix est la paix — et à vouloir composer de ces deux éléments contraires le régime de demain, on risque fort d'aboutir à un état de choses bien peu satisfaisant.

Cependant, lorsqu'un gouvernement militariste puissant se sert des institutions commerciales et industrielles du pays comme d'un levier, lorsqu'il s'engage délibérément dans une campagne contre le commerce et l'industrie des autres pays, lorsqu'il contrôle, subventionne et développe le trafic intérieur et extérieur à la seule fin de le faire servir à ses desseins politiques faut-il s'étonner que les victimes se refusent à se laisser faire et profitent des circonstances pour se mettre à l'abri de pratiques qui leur sont si préjudiciables ? Après ce qui s'est passé, il faut certainement s'attendre à ce que les relations commerciales ne redeviennent possibles qu'au bout d'un certain nombre d'années et qu'après que se seront accomplies des modifications diverses et profondes.

Enfin, vous paraissez désirer — comme nous le désirons nous-mêmes — que l'abominable tuerie prenne fin et vous invitez les puissances occidentales à proposer au chancelier allemand de faire procéder en Allemagne à une consultation populaire sur la question de la constitution allemande. C'est là une proposition qui ne sera certainement acceptée, pour peu qu'elle risque d'aboutir à des changements appréciables, ni par M. de Bethmann-

Hollweg, ni par son souverain tant que dureront les hostilités, à moins qu'ils ne soient l'un et l'autre sensiblement plus sages et plus clairvoyants qu'ils ne l'ont été jusqu'ici.

Non, mon honorable confrère, la paix ne peut venir que des puissances qui ont concerté et déclenché la guerre. Lorsque l'Allemagne aura déclaré qu'elle abandonne les territoires occupés par elle pour être rendus sans restriction ni réserve à qui de droit, alors nous commencerons à croire que le Gouvernement allemand s'approche du point où il faut qu'il arrive pour que nous puissions songer à nous laisser aller à des pourparlers de paix. Tant que tel ne sera pas le cas, nous continuerons à placer notre espérance dans les forces toujours grandissantes que l'Angleterre et la Russie sont résolues à jeter dans la bataille.

M. Maurice Muret, dans la *Gazette de Lausanne*, répond de son côté à Hermann Fernau :

C'est une erreur capitale que cette croyance de M. Fernau et de ses pareils dans la seule culpabilité de l'empereur. Guillaume II a déchaîné la guerre, c'est entendu, mais à l'instigation, mais à la sommation de « l'élite » allemande, devenue presque en totalité belliqueuse.

Dénoncer un fossé entre Guillaume II et son peuple, entre les chefs et e Parlement, c'est se tromper du tout au tout. Le fauteur de la guerre, encore un coup, ce n'est pas seulement Guillaume II, c'est le pangermanisme, autrement dit tout le germanisme, ou peu s'en faut, c'est l'orgueil de la nation non moins impérieux que l'orgueil impérial. Si M. Fernau et ses amis comptent sur le peuple allemand pour modifier le régime, ils risquent d'attendre encore longtemps. Telle la femme de Sganarelle qui aimait à être battue, la race, fétichiste et moutonnière, des Germains s'obstine à chérir un régime politique dont elle n'a pas cessé d'attendre la satisfaction de ses appétits matériels. La fameuse séance du Reichstag, le 4 août 1914, où l'on vit les soi-disant socialistes rivaliser de platitude avec leurs collègues, n'a-t-elle pas mis à nu l'âme allemande, avec sa conception si spéciale de la justice et de la liberté internationales ? Qu'on cesse donc de distinguer entre les maîtres et les serviteurs, entre les meneurs et les menés! Le peuple allemand ne forme plus qu'un bloc. Et il en sera ainsi jusqu'au jour où le spectre de la défaite paraîtra sur l'horizon.

Comme on le voit, M. Maurice Muret doute plus encore que M. H. A. L. Fisher de la possibilité de s'entendre avec l'Allemagne.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Louis-Paul Alaux et René Puaux : *Le déclin de l'Hellénisme*; Payot. 2 50

A. Debidour : *Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Berlin jusqu'à nos jours.* Ire partie : *La paix armée (1878-1904)*. Préface de M. Léon Bourgois; Alcan. 7 »

Jules Michelet : *La Convention;* Nelson. 1 25

Littérature

Guillaume Apollinaire : *Les trois don Juan.* Avec 12 illust. h. t.; Bibliothèque des Curieux. 5 »

G. Espé de Metz : *Fleurs de Tranchées;* Lavauzelle. 3 50

Pierre Kohler : *Madame de Staël et la Suisse.* Avec de nombreux documents inédits; Payot. 12 »

Pierre Nothomb : *La barrière belge.* Avec 2 cartes; Perrin. 3 50

Léo d'Orfer : *Chants de guerre de la Serbie.* Préface de M. R. Vesnitch; Payot. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Les Allemands à Lille et dans le nord de la France; Hachette. 1 »

Edvard Benès : *Détruisez l'Autriche-Hongrie;* Delagrave. 1 »

Henri Chardon : *La République victorieuse;* Plon. 0 50

Henri-D. Davray : *Chez les Anglais pendant la grande guerre;* Plon. 3 50

Antoine Delecraz : *Paris pendant la mobilisation;* Payot. 3 50

Jean Giraudoux : *Retour d'Alsace,* août 1914; Emile Paul. 2 »

La Guerre. Documents de la section photographique de l'armée; Colin. Fascicule XIII. 1 25

Fascicule XIV. 1 25

Les lois de la Guerre continentale. Traduit de l'allemand, avec des notes, par Paul Carpentier; Payot. 3 50

Dr Harry Marceau : *L'Évolution de Junior;* Jouve. 2 »

Le Pape et la guerre; Alcan. 0 60

Joseph Vassal : *Dardanelles, Serbie, Salonique.* Préface par le général d'Amade. Avec gravure et cartes; Plon. 3 50

Capitaine Z... : *L'Armée de la guerre;* Payot. 3 50

Poésie

Maurice Pottecher : *Les Chants de la tourmente;* Ollendorff. 2 »

Roman

Eugène Fromentin : *Dominique;* Nelson. 1 25

Gyp : *Ceux de la « nuque » ;* Fayard. 3 50

Jean-Louis de Praye : *L'un d'eux s'ennuyant au logis;* Jouve. 2 »

Sociologie.

Biard d'Annet : *Pour remettre de l'ordre dans la maison.* Préface de M. Etienne Lamy; Payot. 3 50

J. Maxwell : *La philosophie sociale et la guerre actuelle;* Alcan. 3 50

Varia

Winifred Holt : *La carrière d'un Aveugle.* Trad. de l'anglais, par M. Louis Le Verrier. Préface de M. de Vogué; Colin. 3 50

La Prophétie de sainte Odile. Texte et traduction. Pages complémentaires, par Georges Stoffer; Dorbon aîné. 0 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jean Thorel. — Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Une lettre de M. François Porcher. — George Sand et le latin. — Pierre Loti et le latin. — Une nièce de Renan, hôtelière. — Monsieur Poizat à la gare. — L'avance de l'heure au Canada. — Un hydroplane monstre. — Le jiu-jitsu, gloire du Japon. — « Fraternité ». — Paysages littéraires. — La chasse et les femmes.

Mort de Jean Thorel. — Le 20 août est mort à Enghien un des plus délicats écrivains de ce temps : Jean Thorel, de son vrai nom Jules-Raymond-Virgile Bouthors. Poète, romancier, auteur dramatique, il a fait apprécier dans tous ses ouvrages la sensibilité la plus exquise jointe au talent le plus probe.

Né à Eragny-sur-Oise (Seine-et-Oise) en 1859, il avait fait ses études au petit séminaire de Versailles, puis suivi les cours de l'université de Fribourg-en-Brisgau. C'est en 1889 qu'il débuta dans les lettres par un poème en prose d'une belle envolée, *la Complainte humaine*. Deux ans après, un recueil de fantaisies poétiques, *Promenades sentimentales*, puis, en 1895, une suite de nouvelles, *le Joyeux sacrifice*, achevaient de révéler une âme volontiers mélancolique, tendrement compatissante aux cœurs froissés par la vie, et excellant à dépeindre les nuances les plus délicates du sentiment. Ces qualités allaient faire la fortune des romans qui suivirent, de 1897 à 1909 : *Devant le bonheur*, *Gillette* (ces deux ouvrages couronnés par l'Académie française), *la Lutte pour l'Amour*, *Geneviève Burnet*. Entre temps, il avait donné également d'excellentes traductions d'ouvrages allemands : *Souvenir d'un prisonnier de guerre* de Th. Fontane (1892), la romantique *Ondine* de La Motte-Fouqué (1894), *le Drame wagnérien* de Houston Stewart Chamberlain (1894), *Schnock*, conte de F. Hebbel, et il collaborait à la plupart des revues et journaux importants, notamment à la *Revue bleue*, à la *Vogue*, aux *Entretiens politiques et littéraires*, à la *Revue hebdomadaire*, à la *Gazette des Beaux-Arts*, à la *Revue des Deux Mondes*, au *Figaro*, etc. Mais le théâtre, où l'avaient conduit dès 1893 et 1894 les intelligentes traductions-adaptations, qui eurent le succès que l'on sait, des *Tisserands* et de l'*Assomption d'Hannelé Mattern* de Gerhardt Hauptmann (suivies plus tard des traductions de deux autres drames du même auteur : *Le Voiturier Henschel* et *Rose Bernd*, puis d'une comédie d'Arthur Schnitzler, *Amourette*, et du drame de Conring, *Discipline*), avait bientôt exercé sur lui une fascination qui ne cessa plus et se manifesta par de nombreuses œuvres : *L'Enfant* (1894), puis une charmante comédie, *Deux Sœurs* (jouée à l'Odéon en 1896), « œuvre délicate et tendre, pénétrée d'une grâce toute féminine », a dit Jules Lemaître, où éclataient ces dons d'analyse psychologique et de profond sentiment propres à son talent qui allaient plus tard s'affirmer victorieusement dans une vigoureuse comédie, *la Race* (théâtre Antoine 1905) ; et encor *Le Chemin des ruines* (1899), drame philosophique non représenté ; une comédie en un acte, *Son excellence Dominique*, jouée au Vaudeville en 1906 ; enfin, diverses pièces mises à l'étude à l'Odéon et ailleurs : *Le Bon Mensonge*, comédie ; *Pœuf*, d'après la nouvelle de Léon Hennique ; *Maurin des Maures*, d'après le roman de Jean Aicard et en collaboration avec M. Lucien Bénard, *La Chartreuse de Parme*, d'après Stendhal, reçue en 1913 à la Comédie Française et qu'il n'aura pas eu la joie de voir mise à la scène. Il rêvait d'ajouter à cette liste une pièce inspirée de *l'Appel des Armes* d'Ernest Psichari, — projet largement caressé entre tant d'autres qu'il avait formés depuis qu'en 1910 une attaque d'hémiplégie l'avait contraint de poser la plume. Une nouvelle crise, le mois dernier, a mis brutalement fin à ces rêves et à cette carrière de bel écrivain pour le plus grand regret de tous ceux qu'avait séduits son talent discret et fin, et surtout des amis très nombreux que s'étaient attirés ce cœur et cette âme d'élite encore ennoblis par la souffrance et le plus chrétien stoïcisme. — A. M.

§

Les écrivains tués à l'ennemi. — La jeune génération littéraire vient encore de subir deux pertes sensibles en la personne de Raoul Monier

et d'André Godin. L'un et l'autre avaient affirmé de manières bien différentes leur personnalité, mais ils participaient également de la plus fine culture. Elève de Maspero, André Godin s'était voué aux sciences anciennes. Il avait collaboré aux *Ecrits français*. Esprit secret, un peu distant, il ne répugnait pas à quelque bizarrerie. Quant à Raoul Monier, il était un des rédacteurs des *Guêpes*, la petite revue satirique de son ami Jean-Marc Bernard, tué à l'ennemi un an avant lui. Il écrivait aussi au *Divan*, à la *Revue critique*. On lui doit de très malicieuses épigrammes.

§

Une lettre de M. François Porché.

Blandans (par Domlelans Jura).
3 septembre 1916.

Mon cher monsieur Vallette,

Il arrive quelquefois aux critiques d'être critiqués à leur tour. C'est ainsi que l'article de M. Henri Dérieux, paru dans le *Mercure de France* du 16 juillet dernier, sous le titre « la poésie de guerre », est allé soulever à Amsterdam une vive protestation. Du *Telegraaf* du 1er août je détache en effet les lignes suivantes :

« Le jugement sur Porché nous paraît moins juste. Dérieux n'a pas compris le désir du poète d'être aussi pur que possible, ni sa crainte de tout ce qui est inutile et « littéraire ». Ce qui lui semble pauvreté n'est rien d'autre qu'une noble réserve. Nous avons en son temps consacré un feuilleton à Porché, et nous constatons volontiers à présent que son *Arrêt sur la Marne* est un des plus beaux, des plus forts et des plus remarquables recueils de poésies de guerre... »

Ce qui suit a trait à M. Henry Bataille, et, quoique M. Dérieux m'ait opposé à cet auteur, j'arrête là ma citation pour ne pas aigrir le débat.

Je trouve assez plaisant que blâmé dans le *Mercure de France* dont je suis le collaborateur depuis plus de quinze ans, je sois loué à Amsterdam par un écrivain hollandais que je ne connais point.

Il est vrai qu'un art dépouillé risque fort d'être représenté par certains comme une forme indigente, et c'est ce que le rédacteur du *Telegraaf* a très bien relevé. Mais le risque est beau et je continuerai de le courir.

Je vous serais reconnaissant, mon cher monsieur Vallette, de bien vouloir publier cette lettre, et je vous prie de croire à mes sentiments affectueux.

FRANÇOIS PORCHÉ.

§

George Sand et le latin.

Monsieur Vallette,

Le Dr Callamand, certainement érudit, mais non infaillible, est mon ami, *sed magis amica veritas*.

G. Sand avait cultivé le latin et je vais vous en donner une preuve inédite qui plaira à M. Emile Janvion et aux lecteurs du *Mercure*.

La scène, aussi fraîche à mes souvenirs que si elle datait d'hier, se passe aux environs de 1866.

L'auteur de *Mauprat* aimait à venir se reposer dans un domaine qui, dénommé « Petit pommier », appartenait à mon grand'-père, longtemps maire de Crevant (Indre). Elle attachait son cheval tout près d'un beau

dolmen situé dans cette petite propriété ; or, certain jour que j'étais grimpé sur cette pierre druidique y feuilletant mon édition de collège des *Métamorphoses* d'Ovide, G. Sand me dit : « Vous traduisez déjà ce poète latin (j'étais en sixième, ou en cinquième, car nous commencions alors le latin en huitième), admirez la beauté (et *elle cita de mémoire*) de :

Os sublime dedit et cœlos tueri jussit

Il a donné à l'homme un visage élevé et lui a ordonné de contempler les cieux, tandis que les autres animaux fouillent le sol de leur regard » — je cite moi aussi de mémoire n'ayant pas d'Ovide sous la main, mais je suis sûr de narrer le fait tel qu'il se passa.

Je suis non moins certain qu'en quelque endroit de ses œuvres G. Sand écrit que la lecture des auteurs grecs ou latins forme le style. Un plus érudit que moi trouvera ce passage.

Dr HENRY LABONNE.

§

Pierre Loti et le latin.

Monsieur le Directeur,

Dans sa lettre du 19 août dernier, que je lis dans le numéro du 1er septembre courant du *Mercure de France*, M. Emile Janvion prétend que mon camarade de promotion Viaud (en littérature, Pierre Loti) savait le latin au moment de son entrée au service de la Marine.

Je puis affirmer que Viaud ne connaissait alors, — comme nous tous, d'ailleurs, — que les tout premiers éléments de la langue illustrée par Cicéron, Virgile et Horace, pour ne citer que les plus éminents parmi les écrivains de l'ancienne Rome. Nos connaissances en latin étaient à peine suffisantes pour nous permettre de faire sans trop de fautes la modeste et très facile version exigée à l'examen écrit, unique épreuve en latin du programme d'admission au *Borda*.

Je suis absolument sûr que l'ancien élève de l'École navale, devenu membre de l'Académie française, ne contredira pas mon affirmation sur ce point.

Veuillez bien agréer, monsieur le Directeur, avec mes plus cordiaux remerciments anticipés pour la publication de ces quelques lignes, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

UN ANCIEN ÉLÈVE DU « BORDA » (promotion de 1867).

§

Une nièce de Renan, hôtelière.— Elle n'est pas tout à fait la nièce de Renan, mais sa petite-cousine, c'est-à-dire sa nièce à la mode de la Bretagne qu'elle habite. Elle s'appelle Mme Gaspard et elle tient un joli petit hôtel dans un site très pittoresque. C'est une maison propre aux volets verts, au décor quelque peu montmartrois.

La patronne possède toute les qualités de la bonne hôtelière française. Et par surcroît elle a de la conversation. On ne va pas boire un apéritif dans son jardin ou un verre de liqueur sous sa tonnelle sans l'entendre faire les plus curieux récits, avec beaucoup de bonne grâce d'ailleurs et non sans esprit.

Bien entendu, c'est toujours de Renan qu'il s'agit. Renan tout petit, Renan au collège, Renan au bord de la mer. Elle dit : « Quand Ernest venait ici en vacances.... ; Quand Ernest allait dormir sur les rochers... » Les pensionnaires et les consommateurs écoutent béatement. Ceux qui ont présents à la mémoire les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* posent des questions, précisent certains détails.

Mme Gaspard, qui est encore fort alerte, conduit ses hôtes jusqu'aux rochers voisins du phare du Rozedo, un des endroits les plus escarpés de cette île Bréhat qu'aimait Renan. L'un de ces rochers, face à la mer, forme une anfractuosité qui ressemble à un fauteuil, si l'on est disposé à trouver cette ressemblance. C'est le fauteuil de Renan. Chacun à son tour, sur l'invitation de Mme Gaspard, vient y prendre place et le menton dans la main contemple la mer et les récifs, ainsi que faisait Renan.

La bonne nièce ajoute encore quelques commentaires. La corpulence de son cher oncle lui suggère quelques bons mots. Evidemment Renan devait remplir abondamment ce dur fauteuil aujourd'hui popularisé par les cartes postales ! C'est ainsi que l'on perpétue la mémoire d'un grand homme.

§

Monsieur Poizat à la gare. — Longtemps habitant de Passy et même de la rue Gustave-Courbet, Monsieur Alfred Poizat, poète, auteur dramatique et qui n'était pas encore candidat à l'Académie, possédait déjà une habitude singulière. Ce traducteur parnassien des grands tragiques grecs ne manque pas de fantaisie dans la vie privée. Au lieu de prendre son petit déjeuner dans son lit ou à la table de sa salle à manger, il s'en allait au café de la Place du Trocadéro, où, pour la somme de 0.30 c., il absorbait un exquis café noir avec brioche et par surcroît la lecture de tous les journaux de luxe à 10 c. et même les illustrés.

Monsieur Alfred Poizat ayant changé de quartier et, de la rive droite, passé sur la rive gauche, n'a pas manqué de continuer à user de son ingénieuse combinaison. On peut le voir, chaque matin, dans un café voisin de la gare Montparnasse absorber son café noir, sa brioche et tous les journaux du matin. L'autre jour, il se trouvait comme par hasard à côté du dessinateur Hansi, qui sablait une bouteille d'eau de Vittel, et de quelques jeunes gens de lettres très réjouis de déguster, près de lui, leurs cafés « réciproques »...

§

L'avance de l'heure au Canada. — Le fameux système de l'avance des horloges (Daylight Saving) ne paraît pas avoir donné satisfaction partout où il a été adopté. Plusieurs villes de l'Ontario, par exemple, qui l'avaient inauguré à sons de trompes, se sont bientôt aperçues que ça n'allait pas et ont dû, telles Hamilton, London et Brantford, revenir à l'ancienne manière.

A London, on fut fatigué du système au bout d'une semaine et la population cria : « Assez ! » A Montréal, on n'a pu encore se rendre compte des avantages ou des défectuosités du système, car il n'a pas même été mis à l'étude par les autorités municipales. Un commissaire, il est vrai, a ajouté qu'il se ferait le parrain de ce projet, mais il n'en a pas soufflé mot depuis.

Dans les villes de l'Ontario dont nous venons de parler, l'innovation a consisté à avancer, le soir ou le matin, les horloges d'une heure.

L'effet salutaire qu'on en attendait, c'était que les ouvriers, leur journée de travail terminée, auraient une heure de plus à se reposer avant la tombée de la nuit.

Le résultat fut cependant que les ouvriers, pour ne mentionner que ceux-ci, alors qu'ils eussent dû aller se coucher avec la tombée de la nuit, n'y allaient pas. On s'aperçut en outre qu'il était beaucoup moins facile d'endormir un enfant à cette heure que d'avancer une horloge.

De sorte que l'homme, en fin de compte, se trouvait avoir perdu une heure de sommeil et que, le matin venu, il se levait de mauvaise humeur. Au bout d'une semaine ou deux, on en eut assez et on voulut revenir à l'ancien ordre de choses.

Le système a du bon, disent ceux qui en ont fait l'expérience, mais il en résulte également des incommodités qui ne sont pas tolérables. D'où on peut conclure que le « Daylight Saving » n'aura pas la durée de l'été dans la plupart des villes canadiennes où il a été adopté.

§

Un hydroplane monstre. — Un des plus gros hydroplanes au monde est en voie de construction à Montréal et sera terminé au commencement de l'an prochain. Les travaux sont exécutés dans les usines de Henry Morgan et Cᵉ, Ltd., sur l'ordre et d'après les plans de M. J. R. Booth, jr., d'Ottawa, et M. H. A. Somerville, de Montréal, journaliste, mais qui a étudié l'aéronautique et possède un certificat de pilote.

La machine sera pourvue de moteurs de 300 chevaux, mesurera 64 pieds par 6 et pèsera 2,800 livres. Elle aura une vitesse de 90 milles à l'heure et pourra porter 4,320 livres. Il y aura place pour huit hommes, un canon de deux pouces et quelques mitrailleuses.

Sauf le fond, qui est en aluminium, tout est fait en bois L'ensemble, à première vue, a l'apparence d'un zeppelin en bois. Tout est calculé pour donner à la fois la force et l'élasticité tout en offrant le moins de résistance possible dans la course. Une fois terminé, le nouvel aéroplane sera essayé au-dessus du lac des Deux-Montagnes.

§

Le jiu-jitsu, gloire du Japon. — Les Japonais ont une décoration, la « ceinture noire », qui ne s'achète pas ni ne s'obtient par faveur. Il n'y a qu'un seul moyen de l'obtenir,— 10.000 chutes au jiu-jitsu.

La Ceinture Noire est au Judo, — le mot japonais pour le jiu-jitsu — ce que sont les ceintures du marquis de Queensbery, — les emblèmes des divers championnats à la boxe, avec l'exception, cependant, que tout porteur d'une Ceinture Noire est un champion, et qu'il peut y avoir 50 ou 100 champions poids-lourds ou autres à la fois.

Quatre étrangers seulement ont le droit de porter la fameuse ceinture. L'un est un journaliste américain, aujourd'hui correspondant à Pétrograde; un autre, professeur de langues, est de descendance américano-japonaise le troisième est un Français établi à Tokio; le quatrième est un Américain du nom de Smith.

Il a fallu à Smith neuf ans pour décrocher son fameux titre, mais il n'a;

véritablement étudié la lutte nipponne que durant trois ans. Dans un appartement qu'il s'était loué à Yokohama, il ne s'entraîna pas durant moins de trois heures par jour, après qu'il se fut tout à fait décidé à obtenir la Ceinture Noire.

Il y a deux autres catégories de lutteurs, celle des ceintures blanches et celle des ceintures brunes. Smith, au bout d'un an, avait défait toutes les « ceintures blanches » qui lui avaient fait face, et avait décroché la brune. Il garda cette dernière durant deux ans, obtenant finalement la noire.

Smith est d'avis que la lutte japonaise est supérieure à tout autre sport du genre, et il n'excepte pas la boxe. Il va plus loin. « Un maître en jiu-jitsu aurait pu battre Jack Johnson alors que ce noir était à l'apogée de sa carrière », ajoute-t-il.

Cependant, Smith admet que pour être heureux à la lutte nipponne, il faut que l'homme à qui l'on fait face soit vêtu. Les lutteurs occidentaux, nus jusqu'à la ceinture, gêneraient passablement les sujets du Mikado. Mais qu'on leur fasse revêtir leurs habits et il ne s'écoulera que bien peu de temps avant qu'ils touchent des deux épaules le matelas.

L'idée que le jiu-jitsu n'est simplement qu'une série de prises, lesquelles seraient défendues en Occident, est fausse et est due aux auteurs qui en ont parlé sans étudier cet art. Le jiu-jitsu moderne n'est rien autre chose qu'une forme très scientifique de la lutte ordinaire, qui comprend un certain nombre de prises que ne connaissent pas les adeptes du genre libre.

Une des beautés du « judo » est la science qui s'y déploie, et non pas la force brutale ou la masse, comme dans les autres genres. Un gros homme pourra vous battre une fois, mais, en vous entraînant ferme, vous serez peut-être capable de prendre votre revanche dans un autre match.

§

Fraternité. — Depuis trois mois, paraît à Athènes un journal mensuel franco-hellénique sous le titre *Fraternité*, qui est l'organe de la ligue franco-hellénique fondée en 1913 par le général Eydoux.

Sur la première page du journal, un médaillon emprunté au monument élevé à Nauplie en souvenir des philhellènes français morts pour l'indépendance de la Grèce présente les profils armoriés de la France et de la Grèce. A gauche, une devise empruntée à La Fontaine : *Nous sommes tous d'Athènes*, à droite, une devise empruntée au poète grec Paraschos : *Quiconque est né Hellène est en même temps Français*, expliquent la solidarité de ces deux peuples et le titre du journal.

Fraternité est né spontanément de l'association de Français aimant la Grèce et de Grecs aimant la France et croyant que l'avenir de l'hellénisme est inséparable du triomphe de l'Entente.

§

Paysages littéraires. — Vous qui lûtes jadis *Pêcheurs d'Islande*, ne le relisez pas. Restez sur votre impression. Et surtout ne retournez pas en Bretagne revoir les paysages chers à Pierre Loti. Ce n'est plus ça, c'est autre chose. La guerre a passé par là, qui modifie nos émotions et transforme les paysages. Voici que le fameux cimetière de Ploubazlanec, avec son tragique *cimetière des veuves*, son calvaire décrit par Pierre Loti, puise désormais une nouvelle source de pathétique dans la guerre. Les

tombes et les souvenirs commémoratifs des marins « morts en Islande » voisinent dramatiquement désormais avec les tombes et les souvenirs commémoratifs des soldats « tombés au champ d'honneur ». Ceux-ci font presque tort à ceux-là. Bientôt, ils seront les plus nombreux. La mort guerrière concurrence déjà terriblement la mort marine. Et la pitié du touriste, jadis concentrée sur les infortunés pêcheurs d'Islande, se disperse sur les fusiliers marins fauchés aux bords de l'Yser.

La grande pêche d'Islande elle-même n'est plus cause de tant de drames. Cinq bateaux seulement sont partis cette année de Paimpol pour l'Islande, tandis qu'on en comptait jusqu'à soixante les années qui précédèrent la guerre. Les goëlettes d'Islande font en ce moment le cabotage, placidement, sur la côte d'Atlantique, de la Rochelle à Bordeaux.

§

La Chasse et les Femmes. — On ne rouvrira pas la chasse, cet automne. Pas un coup de feu ne sera tiré dans les champs pacifiques. Croissez et multipliez, perdreaux, lapins et lapereaux. Ebattez-vous, grands cerfs, et vous, sangliers, pullulez !

A cette nouvelle, les âmes sensibles se réjouissent, qui ne supportent pas qu'on fasse du mal aux bêtes et pour qui le plaisir de la chasse a toujours paru digne des seuls barbares.

Les femmes surtout, de qui la logique n'est pas toujours le fait, puisqu'elles portaient volontiers sur leur chapeau les plumages des infortunés oiseaux sur lesquels elles s'attendrissaient, les femmes surtout condamnaient la chasse et flétrissaient les chasseurs.

Mais tout est changé désormais. Depuis que les grandes dames sont devenues fermières et dirigent les exploitations agricoles, la chasse a cessé de paraître aux femmes un passe-temps sanguinaire. Elles ont compris la nécessité de la destruction de tous ces parasites de la terre. Les jolis perdreaux mangent le bon grain et les cerfs élégants broutent le blé et les avoines en herbe. Aussi, les femmes qui ont peiné pour semer et pour récolter et qui surveillent avec âpreté la moisson, sont-elles aujourd'hui partisans de la chasse.

Une des petites filles de George Sand, qui habitait le château de Nohant et faisait valoir le domaine de sa grand'mère, avait si bien compris la nécessité de la chasse qu'elle était devenue chasseresse. Chaque matin elle parcourait ses terres, le fusil sur l'épaule, et, tout en jetant le coup d'œil du maître, abattait sans pitié les lapins maraudeurs.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

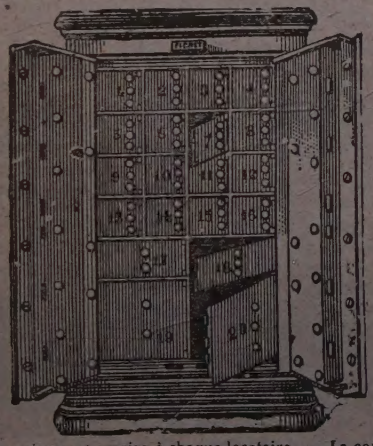
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite e changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Thery.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numero.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.